

RÉCITS DE L'ARDENNE

AUBINETTE

OU

L'ORPHELINE DE DURBUY

PAR LE MAJOR

Auguste DAUFRESNE DE LA CHEVALERIE.

Quels que soient le temps et le règne, aimons
avec une piété filiale toutes les gloires de la
patrie.

(Général PETIET.)



BRUXELLES

F. HAYEZ, IMPRIMEUR DE L'ACADÉMIE ROYALE.

—
1877

RÉCITS DE L'ARDENNE

AUBINETTE

OU

L'ORPHELINE DE DURBUY

PAR LE MAJOR

Auguste DAUFRESNE DE LA CHEVALERIE.

Quels que soient le temps et le règne, aimons
avec une piété filiale toutes les gloires de la
patrie.

(Général PETIT.)



BRUXELLES

F. HAYEZ, IMPRIMEUR DE L'ACADÉMIE ROYALE.

—
1877

HOMMAGE RESPECTUEUX

A

L'ILLUSTRE FAMILLE D'URSEL

DONT LE VÉNÉRABLE AÏEUL

DESCENDANT DES COMTES DE GROOBENDONQ

A ÉTÉ

LE DERNIER SEIGNEUR DE DURBUY.

UN MOT DE PRÉFACE.

Stimulé par les éloges flatteurs que la presse, en général, a bien voulu nous accorder, lors de la publication de la biographie du général Van Remoortere; encouragé par l'accueil sympathique fait à notre essai : *L'officier pensionné*, nous nous hasardons à livrer aujourd'hui au public un travail de plus longue haleine que ce dernier.

Aubinette ou l'orpheline de Durbuy, à laquelle, nous osons l'espérer, le lecteur voudra bien s'intéresser, nous a fourni l'occasion de recueillir nos souvenirs, nos impressions au sujet du beau pays de l'Ardenne et de mettre en lumière certains faits de son histoire si intéressante.

AUBINETTE

OU

L'ORPHELINE DE DURBUY.

DURBUY.

Au milieu de ce pays si bien fait pour servir de théâtre au roman historique, comme l'a fait Walter Scott, abondent de grands et poétiques souvenirs. Ses vieux manoirs perdus dans les forêts, ses ruines pittoresques suspendues à la crête des rochers, ont à raconter bien des légendes terribles ou gracieuses, bien des drames illustres ou sanglants. Aucune province de la Belgique n'a des annales plus glorieuses que le Luxembourg qui a donné des empereurs à l'Allemagne, un roi à Jérusalem et une dynastie à la Bohême. Sa maison princière s'enorgueillit des Waleran, des Ermesinde, des Henri, des Wenceslas. La petite ville de Bouillon a reçu de l'immortel Godefroid un lustre impérissable, et dans les âpres et pittoresques sentiers du comté de Durbuy sont encore empreints les pas du Sanglier des Ardennes.

(EUGÈNE GAUSSOIN.)

Le spectacle majestueux qui s'offre soudain aux regards du voyageur, au moment de pénétrer à Durbuy, est bien fait pour provoquer l'étonnement et l'admiration. Il est rare de rencontrer un site plus original, plus saisissant.

Dieu a grandement fait les choses dans le voisinage de cette localité à laquelle se rattachent de lointains souvenirs historiques et légendaires. Les eaux rapides et sinueuses de

l'Ourthe la traversent et coulent au milieu des accidents de terrain les plus remarquables. Des rochers au profil tranché et bizarre l'entourent d'une ceinture de granit et lui impriment un caractère de force et de grandeur. Que de générations éteintes, que de combats livrés, combien de gloires évanouies au pied de ces blocs séculaires ! On dirait autant d'immortels géants qui se dressent à côté des demeures fragiles de l'agreste vallon comme pour les protéger contre la fureur des éléments qu'ils semblent défier.

Si un étranger, venant de Barvaux, arrive le jour, en vue de la petite cité, il hésitera à s'engager dans l'étroit et raide sentier du tiers ⁽¹⁾ des Béguines ou des Forêts ; moins encore, la nuit, il osera s'y aventurer : c'est qu'il est étrange et silencieux, ce vallon. De rares lumières éparpillées en font mieux ressortir la profondeur. Rien qu'à la pensée de descendre dans ce gouffre noir et béant, dont les flancs des rochers dessinent vaguement les contours et d'où s'élèvent, en mystérieux accords, les murmures éternels de l'Ourthe et le souffle orageux du vent, on est saisi d'une crainte superstitieuse.

Ce qui, du reste, en tout temps, ajoute à la mélancolie du lieu, c'est le calme profond qui y règne. Parfois on dirait que la vie et le mouvement lui sont étrangers.

Durbuy se groupe au pied du vieux château et de l'église auxquels il semble demander aide et protection. Ses maisons, aux toits d'ardoise reluisant au soleil, sont séparées des rochers par l'ancien lit de l'Ourthe ⁽²⁾, qui à la fin de

⁽¹⁾ C'est-à-dire montagne, mais le mot *tiers* s'applique plus particulièrement aux sentiers et aux pentes des rochers ou des montagnes.

⁽²⁾ Durbuy était situé autrefois sur la rive gauche de l'Ourthe ; il est facile de

l'automne, ou à la fonte des neiges, est envahi subitement, par suite du débordement des eaux : elles s'y précipitent impétueusement et avec des bruits sauvages, joyeuses d'aller bondir de nouveau autour des abrupts rochers. Durbuy devient alors l'île la plus pittoresque qui puisse s'imaginer. Des deux ponts qui, aujourd'hui, la relieut aux environs, il y a plaisir à voir s'écouler les ondes fougueuses et bruyantes.

Sans nul doute, Durbuy a été l'une des localités les plus anciennement habitées du Luxembourg; elle dut cet avantage à sa situation géographique. Le roc complètement isolé, qui se trouve au centre du vallon, était destiné, tôt ou tard, à devenir une position redoutable. Protégé, dans sa plus grande partie, par les eaux du torrent, assez éloigné pour n'avoir pas à redouter les flèches ou les dards lancés des hauteurs voisines, il devait appeler l'attention des hordes nomades, essentiellement guerrières, qui, dès la plus haute antiquité, vinrent s'établir sur ses bords; aussi se hâtèrent-elles d'y construire des retranchements, des remparts, des fossés, etc. De ce point saillant on pouvait non-seulement commander les alentours, mais assurer, de gré ou de force, le paiement du tribut ⁽¹⁾ que les maîtres du fort exigeaient

s'en convaincre par la disposition de son emplacement primitif, ainsi que par le fond pierreux de l'ancien lit qui longeait les rochers dont la base porte la trace évidente du long séjour des eaux. C'est en 1725 que le torrent a été détourné de son cours naturel, et c'est à la même époque que les religieuses récollectines, établies dans la localité depuis 1664, ont fait construire le pittoresque pont en pierre, d'une seule arche — il subsiste encore aujourd'hui — en compensation d'un terrain que le seigneur-comte leur cédait à proximité de leur couvent.

(1) Des étymologistes prétendent que le nom de Durbuy vient de *tributum*, dont par corruption s'est formé celui de *Durbutum*. D'autres versions existent encore à ce sujet; nous en citerons une qui fera apprécier l'importance de Durbuy

des voyageurs ou des marchands pour traverser l'Ourthe. Sous ce rapport encore, Durbuy jouissait d'une grande importance; il constituait alors un grand passage d'Allemagne en Belgique.

Pendant, ou peu de temps après la conquête des Gaules par les Romains, ceux-ci apprirent nécessairement aux peuples qu'ils avaient soumis les éléments de la guerre et de la fortification. Le rocher central de Durbuy servit de base à deux tours élevées et fut enfermé dans un rempart circulaire surmonté de murailles crénelées défendu par de larges fossés. Plus tard, il devint le magnifique château-fort dont l'histoire est mêlée à presque toutes les guerres dont le Luxembourg fut malheureusement le théâtre pendant le moyen âge et dans les siècles suivants.

comme poste de guerre : au IX^e siècle, lorsque Regnier au Long Col, comte de Hainaut, d'accord avec son frère Odoacre, comte d'Ardenne, résolut de prendre les armes contre son souverain, ils choisirent Durfos (qui ne peut être que Durbuy, bien que l'abbé Régimon, l'analyste, place cet endroit sur les bords de la Meuse) pour s'y défendre. Zuentibold, fils naturel de l'empereur Arnould, vint mettre le siège devant Durfos. Les terrains détrempés par les eaux et la vigoureuse résistance des assiégés l'obligèrent à la retraite. Quelque temps après, Zuentibold, à la tête de troupes plus nombreuses, renouvela ses attaques contre Durfos, ce fut en vain; Regnier et Odoacre le contraignirent de nouveau à la retraite.

Au XV^e siècle Durbuy était l'une des principales forteresses du Luxembourg. Guillaume de la Marck en prit possession; quelque temps après le prince d'Orange et Guillaume de Ravensteyn vinrent l'assiéger. Après un rude assaut et une résistance héroïque, le Sanglier des Ardennes fut obligé de se rendre.

LA CHATELAINE ET SA NIÈCE.

Une famille vertueuse est un vaisseau tenu pendant
la tempête par deux ancrés : les mœurs et la religion.

(MONTESQUIEU.)

Pudeur est à la femme ce que chevalerie est à l'homme.

(VICTOR HUGO.)

Elle avait fermé le beau livre de sa jeunesse à ces trois
mots : Dieu, son mari, ses enfants.

(LAMARTINE.)

Par un beau jour du mois de mai 1664, les fenêtres du salon de l'antique manoir des anciens comtes de Durbuy étaient ouvertes et y laissaient pénétrer, avec les rayons du soleil, les premières senteurs printanières. Ce salon était richement orné de boiseries en chêne, sculptées avec le goût et la patience qui caractérisaient les artistes de cette époque : on y voyait représentées des scènes de chasse extrêmement variées et pleines d'animation.

Un admirable Christ en argent, dû au ciseau de Benvenuto Cellini, surmontait le manteau de la cheminée gothique dans les angles de laquelle on voyait d'énormes pincettes, une pelle gigantesque, un cylindre d'acier incrusté en cuivre destiné à servir de soufflet. D'épaisses bûches de hêtre, disposées sur les chenêts de l'âtre, attendaient pour flamber que l'ombre du soir eût succédé aux feux du jour.

Trois personnes se trouvaient ce jour-là dans cette magnifique salle : la comtesse de Groobendoneq, son fils

Florent ⁽¹⁾ et enfin sa nièce, Alice de Noyelles. La première, vêtue d'un simple peignoir blanc, était assise devant l'une des fenêtres dans un fauteuil de velours d'Utrecht à franges d'or, la tête légèrement appuyée sur l'orillon du meuble : elle écoutait en souriant le babil du jeune garçon, essayant parfois, mais en vain, de modérer la pétulance si naturelle à son âge. Tantôt il allait se cacher derrière les draperies de brocart, servant de rideaux aux fenêtres, tantôt il taquinait sa charmante cousine, puis revenait, en riant, s'asseoir sur les genoux de sa mère.

Cependant, la châtelaine jetait souvent un regard à la dérobée sur sa jeune nièce et alors sa noble physionomie prenait un air de tristesse.

Alice, fille unique du marquis de Noyelles, était assise à la gauche de sa tante sur un tabouret de point de Hongrie; le front appuyé sur sa main, le regard fixé distraitemment devant elle et dans une attitude mélancolique. On voyait qu'elle faisait effort pour ne point paraître préoccupée, mais trop jeune pour dissimuler, elle ne pouvait y parvenir. Toute sa personne respirait la grâce unie à la

(1) *Le 14 juillet 1650, fut né le sieur Florent, Eugène, François, Bonaventure, fils de M. le comte de Groobendonck (commandant du Limbourg) et de Madame Marguerite, Claire de Noëlle, sa compagne. Il fut baptisé le 16 du juillet. Le parrain, M. le comte de Fallay et la marraine Mademoiselle la douairière de Rodolfini M. le provincial de Bernard Faigné et Madame de Cassal ont mis la main aux noms des susdits.*

Extrait de l'état civil de Durbuy.

Nota. — Les extraits des cartulaires, coutumes et documents relatifs à Saint-Hubert, Remich, Durbuy, etc., que nous publions à l'appui de notre texte, seront imprimés en caractères italiques.

C'est à l'obligeance de MM. C. Truc, H. Daeyneux et C. Gresset, de Durbuy, que nous devons la communication de plusieurs de ces documents; il nous est agréable de leur en témoigner de nouveau notre vive gratitude.

distinction; une touchante bonté embellissait encore la pureté de ses traits. Ses longs cheveux bruns étaient relevés en boucles ondoyantes retenus par un rang de perles fines; elle était vêtue d'une robe de satin vert avec un corsage ajusté et une splendide parure de topaze et de rubis retenait à sa ceinture une aumônière de drap et d'or.

L'heure des leçons allant sonner pour Florent, la châtelaine le baisa au front, agita un timbre et quand le page parut sur le seuil elle lui dit de conduire l'enfant chez son précepteur.

Dès qu'elle se vit seule avec Alice, la comtesse s'empara des mains de sa nièce et lui dit avec le plus tendre intérêt :
« Mignonne, depuis trois jours que vous êtes à Durbuy
» je vous vois bien souvent triste et rêveuse : pourquoi
» vous cacher de moi, Alice, de moi qui vous aime tant?
» N'avez-vous donc plus confiance dans celle qui a tous
» jours espéré remplacer la bonne et tendre mère que
» vous avez eu le malheur de perdre étant bien jeune,
» hélas?... »

Pour toute réponse, Alice posa son beau visage, subitement baigné de pleurs, sur les genoux de sa tante et se prit à sangloter.

Après avoir laissé à sa nièce le temps de se remettre, la bonne châtelaine, fort attendrie elle-même, renouvela sa question avec plus d'insistance. Enfin, la jeune fille, essayant de retenir ses larmes, s'exprima de la sorte : « Tante
» bien-aimée, votre ineffable bonté console et raffermi
» mon pauvre cœur. C'est un baume souverain que vous
» versez en ce moment sur mes blessures; soyez remerciée
» et bénie! Oh! oui, à présent, je puis, je dois tout vous
» confier; car, en effet, vous remplacez si dignement et si

» tendrement ma vertueuse mère. Vous daignerez être
» mon conseil et mon appui...

» Vous n'ignorez pas, chère tante, que mon père est
» resté grand partisan du moyen âge ; il aime singulière-
» ment à se rappeler cette glorieuse époque de notre his-
» toire où ses ancêtres ont brillé d'un si vif éclat.

» L'an dernier, à l'occasion de sa fête patronale, il conçut
» le projet de donner un tournoi dans lequel on simulerait,
» le plus fidèlement possible, les usages, les traditions, les
» combats chevaleresques de ces temps déjà reculés. Ce
» projet fut accueilli avec enthousiasme par la noblesse de
» nos environs. Le tournoi fut extrêmement brillant et
» animé.

» Au nombre des joueurs se trouvaient deux frères, le
» comte et le chevalier de Mirecourt, que mon père estime
» beaucoup.

» — Et ils le méritent, chère nièce ; ce sont deux beaux
» jeunes gens, déjà renommés par leur courtoisie envers
» les dames et leur bravoure sur le champ de bataille.

» — Malgré mes instances et mes prières, mon père
» avait voulu me désigner pour être la reine du tournoi ;
» j'avais dix-sept ans à peine et il me fallait remettre le
» prix au vainqueur. Les souvenirs du glorieux passé, la
» vue étincelante des armes, le hennissement des cour-
» siers, les rayons d'un beau soleil de mai, les mâles
» accords d'une musique guerrière, la présence des dames,
» l'ardent désir de se faire remarquer et d'obtenir la palme
» produisirent tant d'effet sur tous les chevaliers que la
» plupart finirent par prendre leur rôle au sérieux : la
» physionomie de mon père rayonnait et quant à moi une
» émotion indéfinissable faisait battre mon cœur.

» Les deux frères de Mirecourt firent des prouesses;
» cependant, le chevalier aurait eu les honneurs de la
» journée, car il venait de terrasser le troisième de ses
» adversaires, lorsque par malheur son cheval s'abattit...
» Oh! ma tante, quand je vis ce jeune héros rouler pour
» ainsi dire à mes pieds et tomber évanoui à la suite d'une
» profonde blessure qu'il s'était faite dans sa chute, quand
» je vis sa belle tête blonde sortir, pâle et sanglante du
» casque qui l'emprisonnait, je crus que j'allais perdre
» connaissance à mon tour...

» — Mais, chère Alice, vous le connaissiez donc particulièrement?

» — Nullement, ma tante; mais huit jours avant ce fatal
» événement, il était venu présenter ses hommages à mon
» père. Il eut été impossible, je crois, de ne pas remarquer sa bonne grâce et son noble visage. Je reviens
» à mon récit : sur l'ordre de mon père on transporta le
» pauvre blessé dans l'un de nos appartements, la lutte
» continua plus acharnée encore; enfin le comte de Mirecourt fut proclamé vainqueur. Mais quand il vint, tout
» radieux, pour recevoir le prix d'une victoire à laquelle
» son frère avait tant contribué, je ne pus me défendre
» d'un mouvement répulsif, car je songeais intérieurement
» qu'à cette heure sa place était près de son frère souffrant. L'image du chevalier se représentait avec plus
» de force à mon imagination : quelle déception, quel
» chagrin pour lui en ce moment ! Ah ! tandis que ma
» main dut remettre la palme au vainqueur, ma pensée
» tout entière appartenait à son frère !

» Hélas ! ma bonne tante, vous devinez ce qui va suivre.
» J'eus l'occasion de voir plusieurs fois le chevalier pendant

» les quatre semaines qu'il séjourna chez nous. Mon père
» m'engageait lui-même à diriger les soins qu'exigeait la
» situation du blessé. Autant par pitié que par sympathie,
» je m'acquittai de cette tâche avec bonheur. Ah ! je devi-
» nais, je sentais bien que ce n'était pas la reconnaissance
» seule qui donnait tant d'éclat et de charme aux yeux
» bleus de notre hôte ! Un beau jour qu'il entra en con-
» valescence je le vis s'agenouiller devant moi pour me dé-
» clarer son amour ; l'émotion m'ôta l'usage de la parole,
» mais mes regards, mon trouble même lui apprirent trop
» bien ce que ma bouche ne pouvait exprimer. Comment
» en eut-il été autrement, ma bonne tante ? La jeunesse,
» la grâce, l'amour, la justice et surtout mon pauvre cœur,
» tout plaidait pour lui !..

» — Les circonstances exceptionnelles où vous vous êtes
» trouvée, pauvre Alice, expliquent, jusqu'à un certain
» degré, comment vous avez consulté votre cœur plutôt
» que la raison, et oublié, un instant, cette sage réserve qui
» doit être la règle constante d'une fille de condition ; mais
» il faut bien le dire, votre père a été imprudent en vous
» commettant vous-même à la garde du blessé. Hélas, ma
» chère nièce, tout ceci est bien grave ! Vous n'ignorez
» point qu'à la mort du chef de la famille, presque tous
» les biens, le titre et les honneurs reviennent de droit à
» l'ainé ⁽¹⁾ ? Or, c'est ici le cas pour les frères de Mire-
» court. Il y a deux ans que l'ainé est devenu le chef de

(1) 2. En succession de bien nobles, le fils aîné a en avant part, pour son droit d'aisnesse, une maison avec le vol du chapon, ensemble les droits de patronage et reprinze des fiefs et hommages, dépendans d'icelle maison, avec les émoluments y appartenans, ensemble ceux de la haulte justice (s'il y en a)

» cette puissante famille; est-il probable que mon frère, —
 » dont vous venez de constater le respect pour les institu-
 » tions du moyen âge, — consente à donner la main d'une
 » riche héritière à un simple chevalier? »

La jeune Alice allait protester avec l'éloquence du cœur contre une loi qui, selon elle, favorisait un seul au détriment de tous les autres membres d'une famille, mais retenue par un sentiment de délicatesse et craignant de blesser la châtelaine, elle répondit : « Cette réflexion je l'ai faite plus d'une fois, ma bonne tante, et non sans douleur, je dois l'avouer. Dieu m'est témoin que je préférerais Raoul, sans titre et sans fortune, au prince le plus riche et le plus puissant de la terre. »

Nous avons pu le remarquer, la châtelaine croyait de

et au surplus sa part égale contre ses frères, et contre ses sœurs tel droit que ci après dit :

Et est le dit aîné tenu de faire les partages et en donner le choix à ses autres frères, à commencer au plus jeune.

4. Soubz lequel vol du chapon sont entenduz estre comprises les fossez, pourpris, bassecourt, estableries, granges et jardinages dependans de ladite maison, et s'il y a fossez, il prendra 40 pieds à la ronde tout à l'entour de ladite maison, ensemble le jardin de la cuisine (s'il y en a) et s'il y en a plusieurs le plus proche.

5. Si peut ledit aîné retenir et approprier à ladite maison tous les aïse-mens, à sçavoir les terres, prez, vignes, jardins, moulins, four banal, pressoir et parterre appartenans à icelle maison, en donnant par lui à ses cohéritiers récompense en fond d'héritages, etc.

7. Mais si le dit filz aîné décède devant son père sans hoir masle, le 2^e filz aura le droit d'aisnesse après la mort de son père, ou bien le 3^e ou le 4^e etc.

20. Si le père délaisse chevaulx, armes et munitions de guerre, elles se partagent entre les filz tant du premier que second et ultérieurs litz, à l'exclusion des filles, hormis l'artellerie et arquebuses à crocq avec leurs boulllets, qui suyvent les maisons esquelles ilz se retrouvent.

Coutumes du pays de Luxembourg — 1623.

(Archives du grand duché.)

toute son âme au beau moral et à tous les sentiments de dignité qui honorent l'espèce humaine; sa bonté naturelle la portait à l'indulgence à l'égard des fantaisies ou des exaltations du jeune âge. Elle reprit en ces termes :
« Voyons, mignonne, achevez votre intéressante histoire ;
» nous causerons ensuite de ce qu'il y aura de mieux à
» faire dans votre pénible situation.

» — Je serai soulagée d'un grand poids, ma tante
» chérie, car ce qui me reste à vous dire vous prouvera
» combien je suis à plaindre!... Depuis longtemps j'avais
» cru voir que le frère de Raoul paraissait froissé de
» l'extrême froideur que je lui témoignais, malgré ses
» pressantes amabilités à mon égard. Trop présomptueux
» pour s'imaginer qu'il pourrait essuyer un refus, il de-
» manda ma main à mon père. Deux ou trois jours après,
» celui-ci me fit part de cette funeste ouverture, en ajou-
» tant qu'il verrait cette union avec plaisir. Jugez de mes
» alarmes et à quel point je fus interdite dans le moment
» même, mais, reprenant un peu courage, je représentai
» à mon père que le bonheur que je goûtais près de lui me
» suffisait amplement; j'alléguai ensuite ma grande jeu-
» nesse et mon indifférence pour les plaisirs du monde.
» Bref, il voulut bien comprendre qu'un temps moral était
» indispensable pour me décider entièrement et il me l'ac-
» corda; mais, hélas! ma bonne tante, chaque jour qui
» me rapproche du terme fatal augmente mes angoisses.
» Qu'allons-nous devenir, moi et l'infortuné Raoul?... »

Cette douloureuse confidence, souvent interrompue par des soupirs et par des larmes, émut vivement l'excellente comtesse; elle savait que, malgré son jeune âge, Alice avait un caractère ferme et sérieux. un cœur haut placé par

conséquent la châtelaine pouvait se rendre un compte exact des perplexités de sa nièce. Avant tout il fallait la rassurer et rendre un peu de calme à ce jeune cœur, troublé depuis si longtemps. Après un instant de silence et de recueillement : « Chère Alice, dit-elle, j'avais lu dans » vos yeux votre chagrin avant que vous me l'eussiez » confié ; et comme une mère ressent les secrètes douleurs » de son enfant, ainsi mon cœur ému partage vos peines ; » mais, croyez-moi, ne désespérez pas. Vous êtes jeune et » dans les temps de troubles et de guerre où nous vivons, » tant d'événements imprévus peuvent surgir !

» — Quoi ! ma bonne tante, vous pensez donc que je » puis encore espérer ?

» — A votre âge l'espoir ne doit-il pas survivre à tout ? » Mais entendons-nous bien, chère enfant, je ne puis pas » vous promettre de réussir dans les démarches que je » tenterai en votre faveur, je me bornerai à vous dire que » j'y mettrai tout le dévouement possible. Allons, reprenez » courage. J'en ai le pressentiment, le ciel ne sera pas » insensible à nos vœux.

» — Jésus ! que de grâces j'ai à vous rendre, ma bien- » aimée tante ! » s'écria la jeune fille en se laissant glisser du tabouret aux genoux de la châtelaine et en lui baisant les mains. « La Sainte Vierge dans laquelle je n'ai cessé de » mettre ma confiance, et vers qui mes prières s'élèvent » matin et soir, vous bénira pour les bienfaits dont » vous comblez une orpheline... »

Après l'avoir relevée et embrassée au front, la comtesse dit avec un accent d'inexprimable douceur : « Ne méritez- » vous pas l'amour que je vous porte ? Vous me secon- » derez dans mes projets en continuant à prier sans

» relâche, en gardant un secret inviolable sur votre amour,
» puis en attendant avec patience et résignation ce qu'il
» plaira à la Providence de décider. »

Au moment où la charmante Alice allait de nouveau remercier avec effusion celle qui lui témoignait un si vif attachement, une fanfare lointaine se fit entendre dans la direction du fond de Vedeur ⁽¹⁾; elle annonçait aux dames que le comte de Groobendoneq, revenait de la chasse à courre; les sons du cor qui allaient tantôt s'affaiblissant, tantôt s'élevant, produisaient tour à tour des impressions guerrières ou mélancoliques. Cette musique, si bien appropriée aux pays des montagnes, donnait un nouveau charme à la poésie qui décore cette paisible et agreste localité. Les dames allèrent jusqu'au perron, au-devant des chasseurs, pour les féliciter sur leurs exploits cynégétiques; elles venaient d'apprendre par un piqueur qu'ils avaient abattu deux chevreuils, un cerf et un sanglier.

(1) On dit encore Vedeur, dérivé de verdure. C'est un beau et profond ravin situé à 400 mètres de Durbuy et qui justifie parfaitement son nom. Pas de ravin de ce genre sans un ruisseau; celui de Vedeur est essentiellement capricieux, libre et pétulant dans ses allures. Il est à observer que, en Ardenne, pour livrer passage au plus humble filet d'eau, la nature a fait relativement les mêmes efforts que pour créer les bassins de l'Ourthe ou de l'Amblève. Quelquefois même l'élévation, les proportions de leurs rochers sont plus considérables, et comme ils sont aussi plus resserrés, plus encaissés, les petits cours d'eau offrent parfois plus de beautés inattendues.

LE COMTE DE GROOBENDONCQ.

I

Ne croyez pas que son souvenir soit déjà fini dans ce pays.
(MAD. DE SÉVIGNÉ.)

La noblesse est une gloire déjà acquise et qui n'a de prix qu'autant qu'elle devient la semence d'une gloire nouvelle.
(LE ROI STANISLAS.)

Le comte Antoine de Groobendoncq, originaire de la Hollande, gouverneur de la ville, mairie et fort de Bois-le-Duc, mestre de camp d'un régiment d'infanterie liégeoise, etc., entra en possession de la terre et seigneurie de Durbuy à la suite d'un *engagement* ⁽¹⁾ conclu le 31 janvier 1628 entre lui et Philippe VI, roi d'Espagne,

(1) Cet *engagement* est d'un haut intérêt historique; il renseigne parfaitement bien sur les coutumes, les lois, la nature des propriétés; les limites, les droits, le mode administratif et judiciaire de la seigneurie de Durbuy à cette époque; il est en outre rédigé dans un style correct et lucide.

Voici, d'après l'*engagement*, les lieux qui ressortissaient de la seigneurie de Durbuy :

Scavoir que le dit comte de Groobendoncq tiendra icelle terre si longue et si large qu'elle s'étend en toute juridiction, haulte, moëne et basse, chasse, pêche et tous revenus indépendant, consistante quant à la juridiction en une haulte court, scavoire celle de Durbuy, jugeant criminellement et civilement. Et quatre courts subalternes qui sont :

La court de Barvaux qui contient soub son conprint les villaiges de Barvaux, Bohons, Biron, Humen, Rosecs, Tohoigne, Warre, Longville, Coquaimont, Borlont, Palenge, Oneux, Settons, Spinneux, Amaz et Hourout.

La court de Wéris contient les villaiges de Wéris, Morville, Aysne soub

par lequel il s'obligeait à payer, au dit roi, quatre cents mille florins contre la cession de ce vaste domaine.

Heyd, Thour, Heyd, Loherée, Rocheaufresne, en partie Thily, les deux Ry en partie, la forge Hoursine, Moirmont, Fansel et Eneux.

La court de la Sart, dont sont dépendant les villaiges d'Eresez, Estinez, Clerheyd, Erpigny, Blier, Hazeille, Oster, Briscoz, Sade soub Rakaille, Amoline, Belfe, Trinaz, Ny et Wenent.

La court de Grandmaisnil comprenant soub son ressort les villaiges de Grandmaisnil, Lafosse, Chesnealpire, Nanhay. La vaux de Chavant, Villers la Vaux et Bras en partie et Montignoul.

Et par dessus ce sont ressortissant et relevant de la ditte terre et Sigr^{ie} de Durbuy, dix huit Sigr^{ies} foncières et féodales, plusieurs d'icelles contenant villaiges et hameaux qui appartiennent à des Sigr^s particulières ou néanmoins nous avons haulteur et juridictions.

Entre aultre le bant et fienage de Rianwez comprenant la court de Grandhant et Petithant où nous appartient de pouvoir créer mayeur et sept échevins et sergans pour y exercer la justice haultaine.

La court de Grandhant contenant les villaiges de Grandhant, Grandsome, Petithant et le Hamptaux du Marthaux.

La court de Sinsin contient le villaige de la grande Sinsin et le hameau de Messoigne.

La court de Hamteaux contenant les villaiges de Hamteaux, Rendeux St^e Marie, et les Hametaux de Hamonville, Schois et Wahardaix.

Encore sont comprinse entre les xvij Sigr^{ies} cy devant dites, les Sigr^{ies} de la Grand Bomal laquelle contient le villaige de la Grand Bomal et les hameaux de Bouelenville en Herbet.

Celle de Petite Bomal et Juzaine.

La Sigr^{ie} d'Euneilles contenant les villaiges de la grande et petite Euneilles.

Les Sigr^{ies} de Petite Some, Houmar, d'Izier, de My de Moriemont, d'Ozo.

La court de Grandbienillo et Greubiemont.

La Sigr^{ie} de Villers St^e Gertrude où nous avons toute haulte juridictions et justice et aultres droits, contenant les villaiges de Harre et les hameaux de la Roche à Fresne, de la Faigne.

La Sigr^{ie} de Fisenne contenant le villaige de Fisenne avec les hameaux d'Aysne et Wériclet.

La haulte Wouerie de Terwaigne et de Senny.

Finalemment la court de Ferroz ayant pour juridictions quelques ménaiges avec certains droits comprint le chemin royal de grande largeur et longueur, prenant à Ferroz, et alant par la Sigr^{ie} de Ville par celle de My et par le tyge de Lougne au village de Lougne aux pays de Stavelot.

II

A la mort du comte de Groobendoneq, arrivée vers 1646, la seigneurie de Durbuy échet à son fils aîné, Charles-Augustin, qui ne tarda pas à s'unir avec la jeune comtesse Marguerite Claire, de Noyelles, tante d'Alice.

C'était un rude et fier gentilhomme que le nouveau châtelain, ayant à cœur de se montrer en toutes circonstances digne de son titre et de sa race. Il venait d'atteindre la cinquantaine, mais il ne paraissait guère avoir cet âge. Robuste et grand de taille, d'une physionomie haute et grave, où se lisait l'énergie, mais en même temps l'orgueil et le dédain, il inspirait plutôt la crainte que la sympathie et l'affection. D'autre part, ses cheveux et sa barbe taillée en brosse, de couleur rousse, son costume ordinairement sévère, son caractère froid et réservé, — signe distinctif des gens du Nord, — ne contribuaient pas peu à justifier cette impression.

Cependant, le comte ne manquait pas de bonté; il était sincèrement attaché à la religion et dévoué à ses ministres. Chose assez rare chez les nobles de cette époque, le comte était fort instruit et excellent administrateur ⁽¹⁾.

Nul, plus que lui, ne tenait à ses droits et à ses prérogatives de tout genre; rigide observateur des usages et de l'étiquette, il les exigeait dans sa famille et partout où il avait le pouvoir de le faire. Habitué à voir tout plier sous sa volonté, il n'abusait cependant pas de son autorité.

(1) Nous avons eu sous les yeux quelques cartulaires des comptes annuels de la seigneurie de Durbuy, à cette époque; ils sont rédigés avec beaucoup de soin, d'exactitude et de méthode; le style en est clair et substantiel. Le comte analysait et clôturait ces livres en parfaite connaissance de cause.

Heureusement que, pour tempérer sa fougue orgueilleuse et mitiger ses tendances absolues, la Providence avait donné au châtelain une compagne destinée à exercer sur lui une grande et salutaire influence. Quoique élevée, comme lui, dans les idées de prééminence d'une caste sur l'autre, elle possédait non-seulement à un haut degré la délicatesse et la sensibilité, apanages de son sexe, mais encore un esprit supérieur, un sens droit et une âme éminemment chrétienne. De bonne heure elle avait compris le beau rôle qui lui était réservé. A force de patience, de douceur et de charité, elle parvint à modifier cette nature ardente, ce caractère irritable.

Tout en respectant, et en faisant respecter la grande et légitime autorité de son époux, elle en adoucit peu à peu les effets et la dirigea avec tant d'art que la répulsion, d'abord si manifeste envers le comte, alla toujours en diminuant jusqu'à faire place à la confiance et au respect.

Femme sage et forte, voilà où la châtelaine était parvenue en s'appuyant sur la Foi, la seule ancre qui reste solide au milieu des tempêtes humaines; le seul flambeau qui nous éclaire au sentier du devoir et nous permet de marcher d'un pas ferme et sûr à nos éternelles destinées ⁽¹⁾.

(1) A la mort du dernier comte de Groobendoncq, la maison d'Ursel, son héritière, entra en possession de la seigneurie de Durbuy. Elle lui fut conservée jusqu'au jour où la France, s'étant emparée de la Belgique, nous imposa le régime de la Révolution.

Pendant sa longue administration, cette chrétienne et illustre famille se distingua autant par ses hautes vertus que par son admirable charité envers les pauvres, ainsi que par ses loyaux procédés envers les bourgeois et ses vassaux. Bientôt un siècle se sera écoulé depuis qu'elle a été dépossédée de la seigneurie de Durbuy; cependant, son souvenir est resté vivant dans notre agreste contrée. Heureuses les familles dont la popularité se fonde sur la bienfaisance, sur la gratitude et dont le nom, transmis par la tradition, ne cesse d'être béni au foyer domestique!

LE NOUVEAU COUVENT.

Pour nous, nous vivons déjà dans le ciel.

(SAINT PAUL AUX PHILIPPIENS, III, 20.)

Il n'y a rien si facile que d'aimer. Il n'y a rien, pour sauvage qu'il soit, qui ne se fonde et ne se résolve en amour. Il n'y a rien si digne d'être aimé qu'un objet qui renferme en soi toutes les beautés et bontés imaginables, qui sont les plus puissants attraits de l'amitié. L'aimer c'est nature, ne pas l'aimer c'est monstre; admirons donc la sagesse de Dieu, qui a mis toute la perfection de l'homme à aimer son Créateur et son Sauveur, à aimer un bien infini qui ne peut être haï que du démon.

(LE PÈRE FOURNIER, JÉSUITE, 1640.)

Une grande et pieuse solennité devait avoir lieu à Durbuy le 7 juin 1664; la châtelaine n'avait pas manqué d'en informer à temps sa nièce Alice; dans les dispositions d'esprit et de cœur où se trouvait la jeune fille elle fut heureuse de se rendre à cette invitation. D'ailleurs, elle aimait tant ce qu'elle appelait, dans son style imagé, le riche écrin des paysages dont Durbuy forme le point central et pittoresque.

Déjà, le 5 avril 1663, on avait mis la première pierre aux bâtiments du couvent des religieuses récollectines. Le sire Auguste de My, maître de Durbuy, avait été chargé de ce soin au nom et de la part de Son Excellence le comte de Groobendoneq (frère du seigneur de Durbuy), évêque de Namur.

Or, le 7 juin 1664, le joli couvent au toit aigu percé de fenêtres gothiques, à la façade originale, au perron élé-

gant était entièrement terminé ⁽¹⁾. Des bouquets composés de fleurs champêtres et des premières roses de nos jardins, des branchages, des guirlandes de verdure; des banderolles d'étoffe, aux couleurs blanches et jaunes, en ornaient le seuil et les fenêtres. En un mot, tout était prêt pour recevoir les chastes filles de Saint-François qui, laissant les plaisirs du monde, venaient ensevelir au sein de nos vieux rochers leur jeunesse, leur beauté, leurs souvenirs pour élever leurs cœurs vers ce paisible et sublime amour dont Dieu est la source et le terme.

Les habitants de Durbuy et des environs, précédés des R. P. Récollets, des prêtres de la paroisse ⁽²⁾ et enfin de tout le personnel du château, allèrent à la rencontre des religieuses jusqu'au fond de la Haie-Einte, puis s'arrêtèrent au pied d'un chêne séculaire qui s'élevait alors sur le bord du chemin.

Le temps était superbe, le soleil brillait d'un vif éclat; à sa féconde lumière, parée de tous ses attraits, exhalant des parfums sans nombre, Flore, la jeune déesse du printemps, se montrait partout, belle et triomphante. De la base des rochers grisâtres elle s'élançait, par les interstices ou par les flancs, pour en couronner le faite; partout elle laissait sur son passage des tapis de mousse ou de verdure, des bouquets de plantes sauvages ou des guirlandes de clématite et d'égantier; elle volait en même temps, légère et embaumée, sur l'aile de la brise, d'arbre en arbre, de buisson en buisson, sur les bords riants et

⁽¹⁾ Ce bâtiment, entouré d'un mur élevé, existe encore aujourd'hui; la famille de l'auteur l'a habité pendant plusieurs années.

⁽²⁾ Remaclo Moncinelli, curé; Nivarlet, vicaire; Hermant de Rouboy, chapelain.

féconds de l'Ourthe; sans oublier le dôme majestueux de nos vastes forêts. Oh ! voyez donc ! partout l'attrayante verdure, l'émail des fleurs, l'abondance des biens de la terre ; partout les grâces du renouveau, partout les merveilles et les bienfaits du Créateur !

Les religieuses devaient arriver une heure avant midi ; deux échevins de Durbuy, accompagnés de six arquebussiers⁽¹⁾, étaient allés les chercher à Huy pour leur servir d'escorte ; à l'heure fixée, les trois voitures fermées qui les conduisaient parvenaient à destination.

Là, les récollectines se groupèrent, mais restèrent voilées, — au grand regret de la plupart des assistants. — En apercevant la croix en cuivre qu'un enfant de chœur soulevait dans l'air, elles vinrent humblement se prosterner aux pieds du vieux pasteur de Durbuy et lui demander la bénédiction ; quand elles l'eurent reçue, elles se relevèrent ; alors, le comte de Groobendoneq, par quelques dignes paroles, leur souhaita la bienvenue dans ses agrestes domaines, en les assurant de sa haute protection. Immédiatement après l'aimable Alice présenta à la révérende supérieure un lys magnifique, royal emblème de la chasteté.

Bientôt l'immense cortège se mit processionnellement en marche pour se rendre au nouveau cloître. Pendant tout le parcours les cloches sonnèrent à toute volée, on

(¹) ARTICLE 5. — *Item, aussy est de coustume d'anciennetés qu'il y fouloit avoir des arbalestriers à Durbuy, et quand le Seigneur avoit affaire des dits arbalestriers, que les dits frangs bourgeois, doibvent livrer un chare pour porter les vivres des dits arbalestriers et aultres nécessités si besoing leurs est.*

Item à tout charon leur doit on un pain de 3 livres.

(Record rendu à la requête d'un prévost de Durbuy par mayeur et justice de la franchise et ville de Durbuy le 10 juin 1620.)

chanta à pleine voix les litanies de la Sainte Vierge. Cette poétique et incomparable évocation de l'Église à la Reine des cieux, dont chaque verset était suivi par les mots : *Ora pro nobis*, qu'un millier de personnes de tous âges répétaient en chœur, avait un charme d'une puissance irrésistible. Ce chant, contenu entre les rives escarpées de l'Ourthe, donnait, par cela même, plus de force et de sonorité aux échos des montagnes. Il mettait toutes les âmes, animées du souffle chrétien, en parfaite communauté d'idées et de sentiments. Les masses se communiquent leurs impressions avec rapidité. Mais aussi quel chant, quel poème mieux fait pour captiver le cœur? La joie et la douleur, l'allégresse et la plainte, l'amour et la foi, l'espoir et l'abandon y trouvent matière à s'épancher, à s'ennoblir, à se purifier.

Cependant, le cortège arrive devant le cloître; un silence profond succède au cantique divin. Quel moment solennel! Les humbles récollectines pénètrent, une à une, d'un pas lent et grave, dans cette demeure qui, pour elles, sera la dernière... Les assistants les suivent des yeux, le cœur oppressé, la plupart versent des pleurs... Voici enfin la révérende mère abbesse, qui ferme la marche; d'une main, qui ne tremble pas, elle referme la porte et disparaît silencieusement aux regards attendris... La foule stationne longtemps encore à cette place; une voix inspirée s'écrie : « Saintes filles, vous ne franchirez plus vivantes le seuil de ce couvent, où, après avoir rempli les vœux de chasteté, d'obéissance et de pauvreté, vous vous endormirez heureuses et pleines de jours dans le Seigneur pour aller jouir du bonheur éternel et vous mêler au chœur des vierges qui glorifient à jamais Notre divin Sauveur. »

AU BORD DU TORRENT.

I

Le souvenir est un enchanteur qui embellit le passé
autant que l'espérance embellit l'avenir. (...)

Là, point de maisons ni d'ennuyeux promeneurs ; que
le charme de vivre dans ce lieu solitaire pendant quel-
ques heures, oublié de tous et s'oubliant soi-même
pour se laisser aller au courant de ses propres réflexions
suscitées par ce tableau champêtre, qui rafraîchit l'œil
fatigué de la monotonie des villes ; de se reposer un peu
de la vie positive et de se retremper au contact de cette
nature charmante.

(FRANÇOIS BOZIANE, *Souvenirs et légendes du Tournaisis.*)

Le lendemain de l'installation des religieuses, qui l'avait beaucoup impressionnée, Alice venait d'avoir un nouvel entretien avec sa bonne tante ; celle-ci se trouvant un peu indisposée, la jeune fille lui avait demandé la permission d'aller se promener sur le rivage.

Après avoir traversé le pont en bois jeté sur le fossé qui, alors, communiquait avec l'Ourthe ⁽¹⁾ et constituait l'une des principales défenses du château, la damoiselle se disposa à longer la rive gauche du torrent ; mais après avoir fait quelques pas au delà du pont, elle aperçut, assise au seuil d'une chaumière, et faisant diligemment tourner son fuseau, une baucelle ⁽²⁾ dont l'expressif et charmant

⁽¹⁾ Ce fossé forme actuellement le nouveau lit du torrent. Voir la note de la 2^e page.

⁽²⁾ C'est le nom que, de temps immémorial, on donne chez nous aux jeunes filles dont l'âge ne dépasse pas vingt ans.

visage, encadré dans de longs cheveux blonds, reflétait la candeur et la bonté. Plongée dans une vague rêverie, absorbée par son travail et sans doute par une pensée intime, elle ne se doutait pas qu'elle était observée et écoutée de si près, car Alice s'était involontairement arrêtée et prêtait une oreille attentive au chant que la jeune vassale modulait en ce moment.

File, douce fillette, file,
Arme-toi gaiment du fuseau,
Transforme sous ta main agile
La blanche laine de l'agneau.

Honore, ma fillette, honore
Le vieil et saint art de filer.
Au bruit de ton rouet sonore
Tu verras l'ennui s'envoler.

Gloire à ton art, fillette, gloire !
La Sainte Mère du Sauveur,
Pour le vêtir, on peut le croire,
Filait de même avec ardeur.

Pense parfois, fillette, pense
A la mort où tout se confond ;
Qu'est-elle enfin notre existence ?
Un fil qui dans les doigts se rompt.

Prie, ô chère fillette, prie
Le Dieu des cœurs immaculés
Pour que tous les jours de ta vie
Par la sagesse soient filés..

Chante, aimable fillette, chante,
La gaité sied à ton printemps.
Redis-nous de ta voix touchante
Les airs naïfs du bon vieux temps.

Lève souvent, fillette, lève
Tes yeux sereins vers le Seigneur,
Il réalisera ton rêve :
Rêve d'amour et de bonheur.

« — Qu'il est gentil! le chant de la fileuse! » s'écria Alice en abordant l'intéressante baucelle et en ajoutant : « chère petite, combien vous m'avez fait de plaisir! »

Aubinette — c'était le nom de notre modeste héroïne — eut grand'peine à dompter son embarras; mais debout, les yeux baissés, et tremblante, elle parvint cependant à répondre aux questions posées par la belle et riche héri-tière de Noyelles de façon à mériter ses sympathies.

Le seuil de la chaumière auprès duquel devisait Alice avec la gentille vassale, était orné d'un magnifique rosier entouré d'un élégant chèvre-feuille. Alice demanda qui les avait entrelacés avec tant d'art? A cette simple question, une vive rougeur envahit les joues d'Aubinette; pour la dissimuler elle se mit à cueillir les plus belles fleurs des arbustes et répondit : « Damoiselle, c'est Jehan, mon ami » d'enfance. » La comtesse fit semblant de ne pas avoir remarqué le trouble de la jeune fileuse et ayant accepté de bonne grâce le bouquet qui lui était offert, elle prit congé d'Aubinette.

II

O printanières pensées!

(CH. LAMB.)

Les chemins et particulièrement les sentiers aboutissant à Durbuy sont, par rapport aux sites, d'un charme et d'un imprévu saisissants. Néanmoins, celui qu'Alice avait choisi ce jour-là, pour faire son excursion champêtre, offrait un attrait particulier et de nature à sympathiser avec les sentiments de la jeune fille.

Ce sentier côtoie l'Ourthe jusqu'au bas de Waar, où un

rocher abrupt, à la base duquel s'ouvre une jolie grotte, le termine brusquement. La plus fraîche des prairies, des champs cultivés, des rochers superbes, des pentes boisées, des taillis de saule lui donnent une animation singulière. Grâce à la profondeur et aux sinuosités du vallon, la petite cité disparaît rapidement aux regards, comme par magie, et l'on se trouve en pleine solitude.

Mais, ce qui donne le mouvement et la vie à ce parcours, c'est le torrent ⁽¹⁾ : fier de traverser ce paysage grandiose, il apparaît dans toute sa grâce pittoresque et sauvage. Avec quelle fidélité sa brillante surface reflète la couleur matinale du ciel et les magnificences de ses rives ! Où trouver une onde plus vive, plus sonore et plus pure ? Quel brio dans ses allures indépendantes ! Un ardent besoin d'activité semble la dévorer. Au mouvement, elle joint de sympathiques accords, et quels accords ! La brise en est jalouse, les échos se plaisent à les moduler sans fin ; le joyeux chardonneret, le vif rouge-gorge, le gentil roitelet, le merle pétulant, s'animent à les entendre ; seule la brune alouette leur préfère les splendeurs du ciel. Le voyageur ne peut

(1) Nous trouvons dans l'ouvrage intitulé : *Dictionnaire encyclopédique de géographie historique*, par M. Aug. Jourdan, capitaine pensionné, l'excellente description suivante :

L'Ourthe naît de la réunion de deux branches ayant leur source l'une au N.-E. d'Houffalize, l'autre au S.-E. de Saint-Hubert ; elles se confondent au S.-E. de Laroche pour former l'Ourthe proprement dite.

L'Ourthe périlleuse, aux nombreux méandres, creuse péniblement son lit à travers les rochers, bouillonnant avec furie contre les moindres écueils, s'étalant avec une ampleur merveilleuse dans de superbes vallées.

Son parcours est de 157 ou de 166 kilomètres (33 lieues), selon qu'on la mesure depuis la source orientale ou occidentale ; sa longueur d'Ortho jusqu'à Liège est de 118,637 mètres.

Depuis sa source jusqu'à son confluent avec la Meuse, la largeur du torrent va

résister au désir de s'approcher de ses rives attrayantes; puis, voyez donc nager et folâtrer dans cette eau transparente le brochet glouton, la fréillante anguille et la truite grêlée de rouge, pendant que les libellules aux ailes vertes se jouent dans les touffes des mobiles roseaux!

Oh! la noble et incomparable rivière! Bien sûr, elle possède un aimant secret pour vous attirer invinciblement vers elle et vous captiver. Partout et toujours elle a quelque chose à vous dire ou à vous confier; aussi comme les heures s'envolent avec rapidité sur ses bords! S'il faut s'en éloigner, le regret parle et le souvenir lui reste fidèle.

Telles étaient les images et les impressions qui se pressaient en foule à l'esprit d'Alice, émerveillée de tant de beautés, auxquelles une ravissante journée de juin donnait un nouvel éclat. Au sein de ces brillants paysages, parmi les roses de l'églantier et la tendre verdure des massifs, la jeune vierge apparaissait comme une fleur animée, réunissant à tous les parfums la magie du regard et du sourire, puis les grâces d'une démarche de sylphide.

Toute à ses rêves d'amour, toute à son bien-aimé Raoul, dont le souvenir lui apparaissait comme les rayons du soleil à travers les lianes fleuries de la clématite et du chèvre-

croissant de 20 à 60 mètres. La profondeur moyenne de l'eau est de 65 centimètres.

L'Ourthe coule d'abord dans une vallée profonde resserrée entre des rochers schisteux, presque à pic, découpés par intervalles seulement pour donner passage à une foule de ruisseaux qui ne tarissent jamais. Au-dessus de Laroche le calcaire succède au schiste, le bassin s'évase et les deux rives offrent des pentes douces et fertiles qui ne se redressent d'une manière abrupte que de distance en distance. De Durbuy jusqu'à Liège les circonstances du cours de l'Ourthe, extrêmement variées dans leurs détails, sont presque constamment les mêmes dans leur ensemble; ce sont des resserrements et des élargissements alternatifs et qui se succèdent sans interruption.

feuille, Alice s'imaginait bien souvent que la solitude où elle s'égarait à plaisir était peuplée de voix mystérieuses, qui résumaient un monde d'enchantements occultes, inexplicables, mais évidents, virtuels pour son âme; la nature semblait répercuter les vagues espérances de la jeune fille comme un écho secret; cependant, disons-le, la sévère raison venait souvent rider le flot limpide de son imagination.

Elle serait restée plus longtemps dans cette agreste et douce solitude, mais la cloche du manoir venant à tinter pour annoncer l'heure du diner, Alice reprit le chemin de Durbuy en jetant un dernier regard de reconnaissance et d'admiration aux rives embaumées du torrent.

AUBINETTE ET JEHAN.

I

Les hommes ne veulent connaître que l'histoire des
grands et des rois qui ne sert à personne.

(BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.)

Les justes engendreront des enfants dignes d'être bénis
de Dieu.

(ISAÏE.)

Entrant dans la maison, saluez-la, en disant : que la
paix soit dans cette maison.

(SAINT MATHIEU.)

Pendant qu'Alice savoure les charmes de l'hospitalité, nos lecteurs seront probablement impatients de faire la connaissance de la timide Aubinette ? Mon Dieu, rien de plus aisé : à Durbuy il n'est de secret pour personne, les portes comme les cœurs y sont ouverts à tous ceux qui aiment l'honneur, la vérité et la religion. Entrons donc ; du reste, nous trouverons sous le toit de la jeune fileuse des personnages dont il sera plus d'une fois question dans le cours de ce récit.

Vers 1646, deux chaumières isolées, situées au pied de la montagne qui sépare Durbuy de Palenge, étaient habitées l'une par une pauvre femme du nom de Madeleine, restée veuve avec un petit enfant, et l'autre par le serf Jaquet, également veuf et père d'une jeune fille, âgée de vingt ans, soutien et consolation de ses vieux jours ; elle s'appelait Marie-Anne.

Un jour de décembre en allant à l'église, elle vit, étendu

sur le sol et ne pouvant se relever, un étranger qui, en traversant le pont pour visiter les alentours, avait fait une chute dangereuse et s'était cassé la jambe. Marie-Anne se hâta d'appeler son père et leur voisine, puis tous trois, portèrent le blessé dans la demeure de Jacquet, où ils prodiguèrent tous les soins à ce malheureux jeune homme. Cet étranger s'appelait Aubin; né à Saint-Hubert, il était venu, de la part de son abbé, porter un message au comte de Groobendoneq.

Aubin souffrait horriblement, il était jeune, beau et orphelin; en fallait-il plus pour intéresser les bons cœurs de nos montagnards?

Aubin n'était cependant pas dénué de toutes ressources, et le comte, apprenant l'accident survenu au messager, avait fait savoir à Jacquet qu'il serait indemnisé et qu'il payerait le médecin. Marie-Anne devint la garde-malade du jeune étranger. Bonne et gracieuse, fraîche comme la première fleur de l'églantier, la candeur d'une âme aimante brillait dans ses yeux bleus, elle s'acquitta de sa mission avec autant de tact que de dévouement.

Au bout d'un mois, Aubin commença à marcher, mais, comme il était facile de le prévoir, à mesure que sa convalescence progressait, son cœur éprouva une autre souffrance à laquelle la jeune fille, qui en avait été la cause involontaire, pouvait seule encore porter remède. Or, la douce Marie-Anne n'eut pas de peine à s'y résoudre. La foi, la patience et la bonté d'Aubin avaient gagné son affection, et quand, animé par la reconnaissance, il lui avoua son amour, elle lui répondit naïvement qu'il lui plaisait et qu'elle ne voulait d'autre mari que lui; cette déclaration, le sourire et la pudique rougeur qui l'accompagnaient mirent le comble

au bonheur d'Aubin qui, dans un transport d'allégresse, l'embrassa sur les deux joues. Trois semaines après ils étaient mariés et Durbuy comptait un habitant de plus.

Hélas! en ce bas monde, la douleur suit parfois de bien près la joie. A peine une année s'était-elle écoulée que le père de Marie-Anne mourait, pendant que celle-ci était dans les douleurs de l'enfantement. Elle donna le jour à une charmante petite fille qui reçut au baptême les prénoms de Marie-AubINETTE. Mais la mère ne survécut que peu de jours à son père, la douleur l'avait tuée. Nous renonçons à dépeindre le désespoir du pauvre mari; il ne fallut rien moins que la religion et la vue de son enfant pour le terminer à vivre.

Grâce à la charitable intervention de la comtesse, toujours bien renseignée sur les malheurs réels de ses vassaux, le droit de morte-main ⁽¹⁾ ne fut pas exigé de l'infortuné Aubin.

Dans ces cruelles circonstances, Madeleine, sa voisine, montra un véritable dévouement; elle avait soigné le beau père et la femme d'Aubin pendant leur maladie, elle les avaient ensevelis, elle n'hésita point à tenir lieu de mère à l'orpheline et l'éleva comme son enfant. La bonté évidente de cette femme simple et pieuse était si naturelle qu'elle ne croyait pas même avoir droit à des éloges pour sa noble conduite. Aubin en jugeait tout autrement; non-seulement il admirait la conduite et la charité de sa voisine, mais il lui témoignait des égards et une reconnaissance sans

⁽¹⁾ *Consistant dans le millieur cheval de leur estable et à fault du cheval du millieur bestial, ou d'autres biens meubles treuvés en la maison mortuaire.*

(Coutumes du Luxembourg.)

bornes. Pendant que la veuve s'occupait des enfants et des repas, Aubin, par devoir autant que par besoin de se soustraire à ses chagrins et à ses regrets, ne cessait de travailler avec un courage infatigable pour subvenir à l'entretien des deux familles. Il y avait donc profit et réciprocité dans les relations et les bons procédés de chaque jour. Si Aubinette trouvait une seconde mère dans l'admirable veuve, en retour, Jehan, son bien-aimé fils, avait, dans Aubin, un second père.

On ne pourra dire qu'ici les préoccupations de la vie matérielle dessèchent le cœur des pauvres! Grâce à Dieu, les faits que nous venons de citer témoignent victorieusement du contraire. A ce propos un moraliste observe, avec raison, que : « les entraînements du luxe, la soif irrésistible des plaisirs font plus d'égoïstes que toutes les horreurs de l'indigence (1). »

(1) Dans sa remarquable notice historique sur la conférence des SS. Jean et Étienne, aux Minimes, M. G. Stinghamer complète notre pensée à ce sujet :
« Nous devons reconnaître si nous sommes sincères, que dans cet échange, qui
» se fait entre les pauvres et nous, de secours et de conseils d'une part, d'exem-
» ples et de prédication muette de l'autre, les véritables bienfaiteurs sont souvent
» nos pauvres, et les assistés, c'est nous. Que d'actes de charité et de résignation
» vraiment héroïques devant lesquels nous reculerions, et qu'ils accomplissent,
» eux, pour ainsi dire, sans s'en douter! Mais Dieu les recueille, et rien n'est
» perdu. »

II

Orner des fleurs c'est une gloire qui n'appartient qu'à
l'aurore. (COSTINES.)

Un saint aurait quitté les grains de son chapelet pour
les suivre et les admirer. (STENNE.)

Les deux orphelins grandirent dans ce milieu aimant et dévoué. Si confuses que soient les perceptions de l'enfance, elles ne trompent point. Jehan et Aubinette se sentirent de bonne heure unis par les liens mystérieux de l'âme et indispensables l'un à l'autre. Leurs premiers jeux, leurs impressions, leurs juvéniles élans étaient les mêmes. Ils ne se quittaient pas. Où était Aubinette on était certain de trouver Jehan. Heureux, entre les heureux, ils ne se disputaient que les baisers et les caresses de leurs père et mère. Il fallait voir, dès qu'Aubin revenait de ses rudes travaux, avec quel empressement leurs petites mains essuyaient de son front la sueur qui leur donnait le pain quotidien pour y faire succéder leurs frais baisers !

Le bétail des deux chaumières consistait en une brebis, deux chèvres et une belle petite vache de couleur rousse, ayant au front une étoile blanche. Les enfants partaient ensemble pour chercher la *fourreie* ⁽¹⁾, ou bien pour faire paître ce petit troupeau le long du chemin, sur les flancs ou le sommet des rochers. Quand une chèvre bondissante s'égarait au loin, Jehan l'avait vite retrouvée, et souvent il la ramenait à sa petite amie, le col entouré d'une guirlande de verdure.

(1) Fourrage, ou provision d'herbes et de plantes sauvages.

Les mêmes goûts les entraînaient vers les mêmes distractions, simples comme leur attachement et variées comme les scènes et les objets de la nature où se trouvaient leur principal aliment. A la belle saison, pendant qu'AubINETTE restait paisiblement au bas des côtes, commençant ou achevant un tricot, JEHAN se plaisait à gravir les rochers, par besoin d'activité ou pour cueillir des fleurs pour sa jolie compagne. L'épis de la Vierge, à tige élégante, élancée, au feuillage tendre, couronné d'une fleur blanche, au cœur d'or exhalant un faible parfum, s'épanouit sur les flancs des rochers qui bordent l'Ourthe jusqu'au fond de Vendeur. AubINETTE chérissait cette fleur étoilée, mais il est souvent difficile et même dangereux de la cueillir ; n'importe ! grâce à son agilité et à son audace, JEHAN parvenait à son but ; mais aussi comme il était récompensé par les sourires, les battements de main et les cris joyeux d'AubINETTE ! Dur pour lui-même, il était d'une sensibilité de petite fille dès qu'il s'agissait de sa jeune amie : par exemple, le naïf garçon avait les larmes aux yeux quand, parfois, il devait extraire de la main d'AubINETTE les cruels piquants de la ronce ou du chardon. Au milieu de cette nature sympathique et des communes impressions qu'ils ressentaient, leur amitié devait chaque jour grandir et faire place à une affection plus profonde.

Du reste, à cet âge charmant tout est plaisir, tout émotionne. L'ensemble des objets qui frappent l'imagination constitue un spectacle toujours neuf, toujours varié, une sorte d'Éden en miniature que l'on ne se lasse point d'admirer.

Qu'on nous permette de consacrer encore quelques lignes aux souvenirs d'enfance de nos petits héros. Hélas ! les soucis, les tourments et les regrets viendront les assaillir

à leur heure; rien, non rien ne leur vaudra la scène bornée des plaisirs innocents du premier âge.

Un jour du mois d'août ils gravirent ensemble le chemin qui se dirige vers Rome⁽¹⁾; munis d'un panier, ils se proposaient d'aller cueillir des myrtilles⁽²⁾. Jehan demanda si l'on irait au bois de Famenne? mais, pour cela, il fallait passer près de la montagne du Gibet⁽³⁾ et il n'y avait pas bien longtemps qu'on y avait pendu un vagabond, accusé de meurtre, et si le corps du supplicié avait disparu, les fourches patibulaires restaient à leur funèbre place. « Non, » non, Jehan, pas de ce côté! s'écria Aubinette, j'aurais une » trop grande peur; allons au bois de Tricolori. » Ils se hâtèrent de marcher dans cette direction.

Chemin faisant, en côtoyant les haies fleuries où quelques pinsons jetaient aux échos leurs roulades saccadées et pleines d'animation, Jehan courait de droite à gauche avec son amie, à la poursuite d'un papillon, ou bien il la devançait pour lui cueillir soit la blanche marguerite, soit la campanule aux clochettes d'azur.

Plus loin, Aubinette, regardant vers le nord, s'arrêta pour demander à son jeune compagnon le nom d'un grand bâtiment qu'on voyait surgir à l'horizon? « C'est l'hospice de

(1) Petit hameau situé à un quart de lieue de Durbuy.

(2) Fruits de l'airelle. Ils abondent dans tous les bois de l'Ardenne; on en fait un petit commerce. La plante, aux branches touffues et serrées, est souvent entremêlée à l'aride bruyère.

(3) Où était dressé le signe patibulaire. Nous lisons à ce sujet dans les coutumes générales du Luxembourg :

Quand le signe patibulaire ou de haulte justice est tombé, le seigneur hault justicier le peut faire redresser déans l'an et jour après qu'il est cheu par terre, sans permission du prince; mais après l'an et jour expiré, il luy est besoing d'obtenir ladite permission.

» La Hesse, ma sœur; on n'y reçoit que les lépreux. —
» Jésus, Maria! les pauvres gens! Quoi! Jehan, c'est là
» leur dernier refuge? Puisse le bon Dieu leur venir en
» aide! »

Sur la hauteur et au centre du Tricolori on jouit d'un ravissant coup d'œil : le torrent y décrit une courbe majestueuse dont les extrémités sont très-encaissées, tandis que le milieu du terrain de la rive opposée s'élève graduellement en amphithéâtre jusqu'au sommet de La Hesse, qui borne l'horizon; l'on dirait un immense blason de verdure et de sombre bruyère, coupé dans sa largeur par le chemin montueux qui va de Durbuy à Tohogne.

Mais, pour nos chers enfants, il s'agit bien d'admirer les paysages! Voyez plutôt! Ils vont et viennent, descendent et remontent la côte rapide, babillant, gazouillant comme des oiseaux dans l'air tiède ou sur la branche, cueillant les jolis fruits avec joie, échangeant de frais éclats de rire, songeant à bien se régaler avant que de remplir leur panier, et bientôt leurs lèvres, leurs joues, puis enfin tout le visage est barbouillé de la couleur violette de la myrtille. Les éclats de rire redoublent; oh! les espiègles! Ils ont si *bon* au sein de cette agreste nature qui leur prodigue ses fleurs et ses fruits! Mais, tout à coup, un aboiement assez rapproché se fait entendre... Aubinette, prompte à s'effrayer, s'écrie : « Jé- » sus! c'est un loup! » Jehan, bien que tremblant aussi, veut la rassurer; vain espoir; sa terreur redouble, elle se précipite hors du bois; son ami la suit et les voilà courant vers Durbuy à toutes jambes... Une voix les appelle... Quel bonheur! Ils la reconnaissent, c'est la voix de frère Hermant, le quêteur du couvent des Récollets; il revient de Bohon, la besace à moitié remplie... Le chien qui l'accompagne,

cause innocente d'un si grand émoi, est celui du cloître... « Fidèle, méchant Fidèle! » s'écrie Aubinette en le caressant, « tu nous a fait une belle peur! » Puis Fidèle de recommencer à japper, à bondir autour de l'enfant, pendant que Jehan expliquait au frère les causes de leur frayeur subite. « Fous, que vous êtes! observa le bon moine, il n'y » a pas de loup à cette saison dans nos bois; mais, si par hasard il s'en était présenté un, qu'aurais-tu fait, Jehan? — « J'aurais d'abord défendu ma petite sœur, » répondit l'enfant sans hésiter. « Oh! il n'aurait pas osé toucher à Aubinette! » Celle-ci le regardait avec la plus douce expression qui se puisse imaginer; le frère Hermant reprit : « Très-bien, très-bien, Jehan, tu es un courageux garçon. » Mais, mes chers enfants, quoiqu'il ne vous soit rien arrivé » cette fois, ne vous écartez plus à une si grande distance » de chez vous. Toi, surtout, Jehan, songe à bien apprendre ton catéchisme, car l'année prochaine tu feras ta » première communion. » Les voyant rassurés et bien décidés à rentrer au plus tôt chez eux, le frère prit les devants et les laissa sur la hauteur, en vue de Durbuy.

L'automne est la saison chérie des enfants. Semblable à un tendre père qui porte à sa jeune famille une corbeille de fruits savoureux, il descend des montagnes avec les derniers beaux jours, les mains pleines de dons champêtres et vêtu de la plus brillante parure de l'année. A son arrivée, les jeux, plus variés, plus animés, recommencent de plus belle; pendant l'été de la Saint-Martin, rien n'était comparable à la joie de Jehan et d'Aubinette. Cette joie nous l'avons éprouvée quelquefois nous-mêmes, qu'on nous permette de la traduire par ces vers qu'elle nous a inspiré jadis.

Les feux de la Saint-Martin.

Les souvenirs de notre enfance
Nous font toujours battre le cœur ;
La foi naïve et l'innocence
Y déposent tant de fraîcheur !
Souvent ce passé qui rayonne
Vient dissiper le noir chagrin.
Moi, j'aime à rêver en automne
Aux doux feux de la Saint-Martin.

Lorsque la brune était venue,
On allumait un grand foyer ;
La flamme montait vers la nue,
Le vent la faisait tournoyer.
Et puis, quel plaisir d'être au monde !
Chaque enfant, gai comme un lutin,
Chantait et dansait à la ronde
Près des feux de la Saint-Martin.

A l'aspect de notre allégresse
Le vieillard se croyait moins vieux ;
Il se rappelait sa jeunesse,
Sa vigueur et ses premiers jeux ;
Et s'il nous racontait sa vie,
Souvent l'étoile du matin
Nous surprenait l'âme ravie
Près des feux de la Saint-Martin.

Hier, brûlait sur la colline
Ce foyer toujours si joyeux,
Qu'entourait la ronde enfantine...
Des larmes mouillèrent mes yeux.
Et puis, sur de magiques grèves,
Au fond d'un horizon lointain,
Je vis passer tous mes beaux rêves
Près des feux de la Saint-Martin.

FRÈRE HERMANT.

N'avez-vous pas vu passer mon serviteur ?

(SAINT JÉRÔME.)

Il jugeait les hommes suivant leur nature, et de toutes les cordes qui vibrent dans l'âme il n'en coupait aucune, mais les accordait toutes.

(RICHTER.)

L'âme d'un prêtre doit être plus pure que les rayons du soleil.

(S^t JEAN CHRYSOSTÔME.)

Frère Hermant était le fils d'un échevin de la cour de Remich; bon et dévoué religieux, d'une physionomie ouverte et expressive, d'un parler sympathique, il était généralement aimé et populaire dans les environs. Les pauvres comme les riches ne le laissaient jamais s'éloigner sans avoir mis quelque chose dans sa besace.

Conseil excellent, passablement versé dans la médecine, il trouvait tout son bonheur à soulager ses semblables, en réconfortant les uns, en prescrivant des remèdes à d'autres. Cependant, il avait un léger défaut, le brave Hermant! En quête pour son cher couvent, il se mettait volontiers en quête d'histoires, de nouvelles du pays et quand surtout il avait recueilli quelque chronique locale, il ne pouvait résister au plaisir d'en assaisonner l'ordinaire des pères récollets.

Il aimait à interroger le père d'AubINETTE pour lequel il avait une grande estime. Celui-ci n'était pas sans posséder une certaine instruction: ayant été employé chez un

notaire, à cause de sa belle écriture, il avait vu, lu et retenu beaucoup de faits intéressants. Entre autres choses, Hermant ne se lassait pas de l'entendre parler de saint Hubert, le glorieux patron de l'Ardenne, pour lequel ils professaient tous deux la plus grande vénération.

« L'une des choses les plus édifiantes que j'aie vues à
» Saint-Hubert, disait un jour Aubin à frère Hermant,
» c'est un colonel français, accompagné des officiers de
» son régiment, aller entendre la messe dans notre ma-
» gnifique église ⁽¹⁾. Leur piété, bien plus que leurs brillants
» uniformes et l'éclat de leurs armes, frappa tous les assis-
» tants; je vois encore ces nobles guerriers aller respec-
» tueusement baiser la Sainte-Étole que notre seigneur
» abbé leur présentait.

» — Comment s'appelait ce brave colonel?

» — Du Plessis l'Escuyer.

» — Oh! à présent, reprit frère Hermant, je ne m'é-
» tonne plus. Ce gentilhomme m'est connu; il a séjourné
» assez longtemps au château de Durbuy; plus d'une fois
» aussi je l'ai vu assister à nos offices en société du comte de
» Groobendoneq. Vivent les chefs qui donnent de pareils
» exemples à leurs soldats, car une troupe sans religion et
» sans mœurs ne sera jamais bonne et ne peut que déconsi-
» dérer la noble profession des armes. Une compagnie
» du régiment de du Plessis est restée pendant quelques

(1) Ce fait est confirmé par la relation qui a pour titre : *Voyage des hautes et basses Allemagnes, des Pays-Bas consistant aux 17 provinces et tout ce qui est au-deça du Rhin*, par le colonel du Plessis l'Escuyer. Elle fait partie de la collection des manuscrits de Bourgogne (n° 15825); nous en devons la communication à l'extrême obligeance de M. De Manet; plus d'une fois encore nous aurons recours à cet intéressant document.

» mois à Durbuy (1). En outre, j'ai entendu dire que le
 » colonel avait fait une relation détaillée de son voyage
 » dans le Luxembourg, malheureusement je ne la connais
 » pas.

» Mais, mon cher Aubin, revenons à Saint-Hubert. La
 » vouerie de ce grand domaine est à présent passée de
 » plusieurs maisons illustres à celle d'Arenberg, en sa
 » qualité de sire de Mirwart. Je sais que le voué doit faire
 » avant tout, sur l'autel du glorieux saint Hubert, relief,
 » foi et hommage au seigneur abbé, mais j'ignore la forme
 » du serment qu'il prête en cette circonstance : pouvez-
 » vous me renseigner à ce sujet?

» — Sans doute, mon frère : *Premièrement, je n'atten-*
 » *teray sur cette église de Saint-Hubert bourgeois et sujets,*
 » *par guerre ni par bannissements, mais prendray mes*
 » *cens, rentes, mailles et deniers à l'enseignement des juges,*
 » *tels deniers et de telle valeur que le seigneur abbé prend*
 » *et prendra pour les siens.*

» *Item. Je meneray les bourgeois au lieu accoustumé*
 » *guand j'en seray requis pour défendre l'église de Saint-*
 » *Hubert et non aultrement.*

» *Item. Je garderay d'empêchements pelerins et pele-*
 » *rines visitant le glorieux corps saint, à ma léale puis-*
 » *sance, et aussi marchands et marchandes venant faire*

(1) Les extraits suivants sont une copie littérale de l'état civil de Durbuy, à cette époque.

Le 10 avril 1647 fut baptisé Augustine fille de... soldat de mons^r. du Plessis et d'Elisabeth; parin soldat de la dite compagnie, marine Augustine Anne

Le 13 avril 1647 fut baptisé Marie fille de Pierre et de Piersete; parin Petit Jean, marine Marie, tous (sic) de la compagnie du Plessis.

» marchandises aux fêtes accoutumées et tiendray les chemins seurs.

» *Item.* Je garderay le dit abbé, son église et aussi les bourgeois et manants des six féaultez et sart de Saint-Hubert, de tort, de force encontre et envers tous, à ma léale puissance, et ne souffrirez, en tant qu'il me touche, qu'ils ne soient menez et traitez par loi, par juges, là qu'ils seront manans et surcéans et contraindray les désobéissants à l'obéissance, toutes les fois que j'en serai requis. Ainsi m'aide Dieu et tous les Saints ⁽¹⁾. »

Le frère Hermant causa ensuite longuement et avec un plaisir particulier, avec Aubin, de ceux qu'il appelait « ses chers enfants. »

« Aubinette et Jehan grandissent en force et en vertus, » dit-il au métayer, « les voilà entrés dans la belle période de l'adolescence. Vous n'ignorez pas combien je m'intéresse à eux ; dans quelque temps je vous comuniquerai certains projets concernant leur avenir. »

La figure rayonnante de joie du bon récollet en dit plus long au brave Aubin que ces paroles bienveillantes ; celui-ci, devinant sa pensée, allait le remercier du dévouement dont il ne cessait de faire preuve à l'égard des deux intéressants orphelins, mais le généreux frère ne lui en laissant pas le temps : « au revoir, Aubin, lui dit-il, c'est Dieu qu'il faudra remercier si nos vœux sont exaucés ! »

(1) Coutumes de Saint-Hubert.

LES FIANÇAILLES.

I

La pudeur est une incarnation divine.

(Fénélon.)

Pense et prie Dieu avant de choisir, choisis avant d'aimer et ne confie le secret de ton cœur qu'après en avoir longtemps parlé avec Dieu et avec ceux qui l'aiment.

Et si Dieu et ceux qui l'aiment approuvent ton choix, noue-le par le lien de la promesse au cœur de ta fiancée, de peur qu'il ne tombe de ta main comme les choses qui ne tiennent pas.

Et quand tu lui auras donné ta foi et que tu auras reçu la sienne, ne ferme point tes lèvres aux pensées de ton cœur, et laisse ta fiancée appuyer sa vie sur ton bras et ses espérances sur ton cœur.

Et le ciel où l'on aime sans fin ni mesure s'inclinera vers vous et les anges prendront vos cœurs dans leurs mains et les aideront à s'aimer davantage encore.

(*Le livre des peuples et des rois.*)

Aubinette atteignit sa seizième année ; rarement la bonté et l'innocence avaient rayonné sur plus doux visages. Ses yeux étaient tendres et bleus comme le myosotis. Son sourire, quoique se dessinant sur une bouche habituellement sérieuse, avait une douceur exquise : son front petit, mais intelligent, était encadré par de beaux cheveux blonds et brillait d'une grâce virginale ; sa taille assez élancée avait la flexibilité du roseau. Bien que déjà grande et forte, pour son âge, sa physionomie restait empreinte de cette douceur sereine, de cette candeur angélique, reflets d'une

âme paisible et pure qui s'ignore encore, mais dont l'épanouissement ne doit pas tarder à se faire.

Une *à-laise* ⁽¹⁾ de couleur claire, serrée à la ceinture et qui dessinait sa taille svelte, un simple fichu d'une éblouissante blancheur, un jupon noir qui laissait entrevoir un joli pied, chaussé coquettement; les cheveux nattés en deux grosses tresses, dont les extrémités étaient liées par des rubans verts, tel était le costume ordinaire de l'adolescente; il était simple comme elle, mais brillant de propreté et porté avec une grâce charmante.

Quelques familles nobles des environs ayant sollicité de l'évêché de Namur la faveur de placer leurs filles comme pensionnaires au couvent de Durbuy, dans le but de parfaire leur instruction, les religieuses furent autorisées à en recevoir un certain nombre ⁽¹⁾; mais alors il fut indispensable

⁽¹⁾ Le cartulaire intitulé *Confrérie de Saint-Charles Borromée*, dont M. C. Truc est en possession, nous fournit des renseignements intéressants à ce sujet. C'est ainsi qu'il nous fait connaître les noms des religieuses; en voici quelques-uns :

Sœur Marie de l'Incarnation, révérende mère.

Sœur Marie Catherine de la Croix, mère vicairie.

Sœur Marie Constance de sainte Thérèse.

Sœur Marie Claire de la Trinité.

Sœur Marie Gabrielle de saint François, etc. etc.

Viennent ensuite les jeunes pensionnaires :

Mesdemoiselles Fischer de Luxembourg, Anna de Brialmont, Marie-Anne Collin, Thérèse de Mollaineau, Robertine Fraipont, Bertha Van der Straeten, Jeanne de Belleville, Dorothée de Brialmont, etc.

Puis à leur suite :

Jeanne Rasquin et Marie Deridder, servantes au couvent des religieuses.

Et enfin la liste complète des R. P. Récollets :

Le R. P. J. George de Leyden, gardien.

Père ange Urbani, vicairie.

Père Massin, Lector.

Les pères Martini, Frasnau, Loly, Pasquier, Spinele, Pottelet, Dhanis, Hettingen,

de leur adjoindre deux servantes et une couturière; Aubinette, recommandée spécialement par le frère Hermant, — on voit qu'il tenait parole, — devint la couturière du cloître; souvent en contact, aux heures de récréations, avec les pensionnaires, que leur isolement rendait plus communicatives, l'intelligence de la jeune fille se développa dans ce milieu bienfaisant. Ses manières et son langage se modifièrent sensiblement; elle y acquit même quelque instruction. Mais ce ne fut pas précisément l'intelligence d'Aubinette, qui lui mérita la confiance et l'estime des religieuses, ce furent son bon cœur, son assiduité au travail et surtout sa fervente piété.

Les relations d'Aubinette avec son ami d'enfance restaient affectueuses; elle continuait à regarder Jehan comme un frère; mais soit que leurs occupations réciproques ne leur permettaient plus de se voir si souvent, soit qu'une certaine réserve, naturelle à cet âge, eût insensiblement remplacé l'expansion d'autrefois, Aubinette était devenue timide et paraissait gênée en présence de son ancien compagnon d'enfance.

Royoupré, Desfossez, de Rois, Serville, Hermant, D'Aubys, Dumoulin, Framen-saux, Cilienne, Masure, Patrice, de Fère, Zauze, Clérici, de Xhove, etc.

Le cartulaire renferme également les noms des membres de la confrérie, à diverses époques, non-seulement de Durbuy, mais de Tohogne, Soy, Bomal, Erezée, Barvaux, Weris, Ocquier, Oppagne, Baillonville, Sart, Hotton, Noisieux, etc. leur nombre est considérable; les personnes des deux sexes faisaient partie de cette confrérie.

Fondée quelque temps après l'installation des Récollets à Durbuy, la confrérie fut approuvée le 9 juin 1651 par une bulle spéciale du pape Innocent X, dont le texte est reproduit en entier dans le cartulaire.

Un détail curieux: les religieuses tenaient la caisse de cette confrérie.

« Le 4 novbre 1667, reçeu trois escus de M. Elderin pour la confrérie Saint-Charles.

» (Signé: Marie Isabel Germain, sœur indigne.) »

Pour Jehan, il était devenu un beau et vigoureux jeune homme, aux traits corrects, à l'air décidé. On n'avait qu'à jeter un coup d'œil sur sa loyale physionomie, hâlée par le soleil et le grand air, pour se dire : Voilà un brave et honnête montagnard.

Grâce encore aux démarches actives du frère Hermant, le comte avait bien voulu admettre Jehan comme jardinier du château. Cette place lui convenait à merveille : on se rappelle qu'il avait toujours aimé les fleurs. Le plaisir qu'AubINETTE éprouvait naguère en les recevant de sa main avait sans doute contribué à développer ce goût. Si petit que fût le terrain, attenant aux deux chaumières, Jehan avait trouvé le moyen de cultiver des giroflées, des œillets, des pensées ; il n'avait pas manqué non plus de planter une couple de rosiers et des chèvrefeuilles le long de la muraille ; leurs branches, fraternellement entrelacées, s'élevaient déjà jusqu'à la fenêtre de la jeune fille, de sorte qu'à la belle saison, elle pouvait respirer et cueillir ces fleurs sans quitter sa chambrette. Arbustes chéris ! On se souvient, peut-être, qu'en les admirant, la jeune comtesse Alice avait un jour provoqué un si grand trouble dans le cœur ingénu d'AubINETTE.

Désormais, rassuré sur son avenir, heureux de pouvoir venir en aide à ses parents, rien n'aurait manqué au bonheur de Jehan, si.... si, enfin, son amie fût restée pour lui comme au jeune temps... Mais quelle différence ! Plus de rires sonores, plus de jeux partagés, plus de confidences charmantes, plus de bouquets échangés, ni de courses à travers les sentiers ombreux.... Puis, hélas ! les regards baissés d'AubINETTE, son langage réservé, son geste contenu, ses réticences involontaires contrastaient tant avec

les élans, les agitations et l'ardeur juvénile du pauvre garçon!

Dans leur innocence et leur simplicité nos jeunes gens subissaient, à leur insu, la mystérieuse influence de la nature; elle troublait leur sérénité habituelle en les faisant passer, sans transition, d'une vague mélancolie à des accès de gaieté, souvent non motivés. Plus encore que son ami, l'aimable Aubinette en était secrètement agitée, par la raison que sa sensibilité était plus grande et son intelligence plus prompte; seule, la prière calmait et rafraîchissait son âme inquiète. Évidemment, leur affection réciproque, née de l'habitude, de l'affinité des goûts et des caractères, des épanchements et des souvenirs de l'enfance, devait augmenter et se consolider chaque jour. D'ailleurs, à cette époque quasi primitive, cette transition ne s'opérait que lentement, comme il convient aux choses bien ordonnées. Les sentiments et les facultés n'étaient pas exaltés avant l'âge, comme de nos jours; ils en acquéraient naturellement plus de force, de grâce, de parfum et de durée. Les mœurs étaient simples et patriarcales; le luxe inconnu, les désirs bornés, la religion pratiquée, le travail incessant, l'autorité des parents respectée, la famille en honneur. Que de raisons pour conserver longtemps la fleur et le prestige de l'innocence à la jeunesse, en la préservant des séductions et des pièges du vice! Il fallait alors des événements imprévus pour révéler aux jeunes gens la nature exacte de leurs sentiments.

Mais Jehan s'imaginait bel et bien que, désormais, la jeune fille serait indifférente à son égard; et pourquoi? Aubinette, devenue plus instruite et plus intelligente, une *demoiselle*, en un mot, ne pouvait plus se plaire dans la

société d'un rustique jardinier. Voilà ce que Jehan se disait intérieurement. Il ne pouvait se faire à l'idée de cette indifférence; sa gaieté l'abandonnait, l'insomnie troublait ses nuits, autrefois si paisibles, et son frais visage perdait tout son éclat. L'amour véritable est si prompt à s'alarmer!...

Madeleine n'était certes pas sans avoir remarqué le changement survenu dans l'esprit et dans le cœur de ses deux enfants, comme elle se plaisait toujours à les appeler. Rien n'échappe au regard perspicace d'une telle mère. La solitude où elle vit, la foi profonde qui l'anime et l'éclaire, les épreuves qu'elle a subies, la rectitude du jugement, la pratique des bonnes œuvres, l'habitude qu'elle a de lire dans le cœur de ses enfants lui donnent pour ainsi dire le don de seconde vue; mais prudente autant que sage, Madeleine pensait qu'il valait mieux laisser à Dieu le soin de décider, selon sa volonté sainte, du bonheur et de l'avenir des jeunes gens.

II

Dans le cœur de tout homme qui en a, brûle une flamme ardente, le besoin de montrer qu'il est aimant.

(DULACQ.)

Un soir, qu'il revenait de son ouvrage, Jehan trouva Aubinette assise auprès de sa mère, — malade depuis deux jours. — Après l'avoir remerciée avec émotion de sa bonne visite et embrassé Madeleine avec plus d'effusion que d'ordinaire, il prit place aux côtés des deux femmes. La jeune fille, remarquant pour la première fois sa pâleur, lui demanda avec inquiétude s'il était aussi malade?

« — Non, Aubinette, répondit-il un peu troublé ; seule-
» ment, je suis triste parfois ; depuis assez longtemps,
» vous semblez nous éviter. » La baucelle répondit en
rougissant que, du soir au matin, elle était occupée à
coudre chez les religieuses. « — Et elle y fait des ouvrages
» dont une fée serait jalouse, Jehan. — Je le sais, ma
» bonne mère ; c'est peut-être à cause de cela qu'Aubi-
» nette devient fière. — Méchant ! » interrompit celle-ci
avec vivacité, « si c'est là votre pensée, vous me faites
» gratuitement beaucoup de peine ; moi fière ? et pour une
» semblable futilité, grand Dieu ! Ah ! Jehan, c'est bien
» mal de votre part. » Or, il y avait dans son regard et le
son de sa voix une tristesse si vraie que le jeune homme
se repentait sur-le-champ de cette folle accusation et en
demanda pardon à son amie. L'innocence et l'amour se
conduisent avec le fil de la Vierge. « Aubinette n'est pas
» de celles qui changent d'un jour à l'autre, » fit observer
Madcleine en lui serrant la main. « Merci, bonne maman,
» vous me rendez justice. Pourquoi donc changerais-je ?
» Après mon père, n'êtes-vous pas tous deux ce que j'aime
» le plus en ce monde ? Ah ! si je suis fière, ce ne sera
» jamais que de votre affection ! »

Pour une fille des champs, la petite Aubinette ne s'exprimait pas trop mal ; il y avait tant d'amour et de dévouement dans cette fraîche et noble enfant ! Elle savait la valeur de ses paroles ; elles étaient toujours l'image de ses sentiments.

Ensuite on parla d'autre chose. L'aimable couturière dit qu'une des pensionnaires, M^{lle} Bertha Van der Straeten, avait une voix magnifique, et qu'à l'heure des récréations ses compagnes la priaient souvent de se faire entendre ; « j'ai

» même retenu l'air et les paroles de l'un de ces chants, ajouta Aubinette. » « — Oh! s'écria Jehan, il faut nous le » dire, mon amie, ne fût-ce que pour me prouver que » vous m'avez tout à fait pardonné. » Celle-ci sourit, fit un geste d'assentiment et d'une voix pure et ravissante, elle chanta :

Le Rêve de l'enfant.

Viens, écoute ma bonne mère,
J'ai rêvé du petit Jésus :
Cette nuit, brillant de lumière,
A mon chevet je l'aperçus.
Dans les bras de Sainte Marie
Il m'a semblé qu'il souriait,
Et que même sa voix chérie
Avec amour me bénissait.

Hier, priant comme d'usage,
Mon petit cœur battait d'espoir ;
Tu l'avais dit, mon fils, sois sage,
Un jour Jésus viendra te voir !

Quand le sommeil vint me surprendre,
L'ange gardien de mon bonheur
M'annonça d'une voix bien tendre
La visite du doux Sauveur.
Il vint... O moment plein de charmes !
Soudain, à genoux, je lui dis,
Plein d'espoir et versant des larmes :
« Parlez-moi du beau Paradis ! »

Hier, priant comme d'usage,
Mon petit cœur battait d'espoir ;
Tu l'avais dit, mon fils, sois sage,
Un jour Jésus viendra te voir.

Alors Jésus, pour me complaire :
» Enfant naïf, sage et pieux,
» Près des chérubins de mon père
» Un jour tu viendras dans les cieux.

» — Petit Jésus, lui dis-je encore,
» Ma mère ira-t-elle avec moi ?
» — Ta bonne mère qui t'adore
» Puis-je la séparer de toi?... »

Hier, priant comme d'usage,
Mon petit cœur battait d'espoir ;
Tu l'avais dit, mon fils, sois sage,
Un jour Jésus viendra te voir.

La mère de Jehan était émerveillée et plus touchée encore de ce chant si simple, dont l'air se mariait harmonieusement aux paroles. Le jeune homme observait un religieux silence, mais au dernier couplet Aubinette vit deux grosses larmes couler sur ses joues. Elle fut prise d'une douce émotion.

Il y a dans la voix humaine — et la blonde Aubinette chantait avec une suave expression — de divins accents qui font vibrer dans le cœur de l'homme, comme autant de cordes sensibles : l'espoir, la pitié, l'amour. Quel est l'instrument qui pourrait lutter avec celui-là ? N'est-ce pas le seul véritablement digne de glorifier le Créateur ?

Le père d'Aubinette étant venu s'informer de la santé de sa vieille amie, on causa encore pendant quelque temps, puis on se sépara. Les jeunes gens, satisfaits de leur bonne journée, se quittèrent en se serrant la main. Jamais ils ne s'étaient mieux compris, jamais ils ne s'étaient sentis aussi heureux.

III

La rose disait que, de mémoire de rose, on n'avait vu
mourir un jardinier. (FONTENELLE.)

Le lendemain de bonne heure Jehan, repassant dans son esprit les souvenirs de la veille, se remettait à l'œuvre avec entrain; son cœur débordait de joie, tout lui paraissait rose autour de lui, et son imagination exaltée se donnait carrière dans le vaste champ des illusions. Il élaguait une haie épaisse à l'intérieur du jardin, lorsqu'il entendit prononcer le nom le plus cher à son âme par une voix qui lui était connue. Aussitôt il interrompit son travail pour écouter. Deux hommes s'entretenaient au pied de la terrasse sur laquelle croissait la haie. L'un disait : « Aubinette est » comme toutes les autres : beauté ne va pas sans coquetterie; je suis certain que je parviendrai à me faire aimer d'elle. » Mais l'autre répondait : « Ortie, vous vous trompez au sujet de cette jeune fille; tout le monde s'accorde à dire qu'elle est sage et vertueuse. — Bah, » bah ! mon cher Léon, je lui ai déjà fait les yeux doux et elle ne m'a point paru fâchée, au contraire. Un soir je la guetterai quand elle sortira du couvent. — Ortie, prenez garde ! vous jouez là une partie dangereuse. Malheur à vous si le père Aubin en apprend quelque chose ! »

Les deux interlocuteurs s'éloignèrent. « Oui ! certes, » malheur à toi, Ortie ! » répéta Jehan à voix basse et en frémissant de tout son corps. « Ah ! c'est donc pour cela » que tu viens rôder autour de chez nous ! Le loup ravisseur » convoite l'innocent agneau... Heureusement que le ciel

» me vient en aide ; il me permettra de déjouer tes odieux
» projets. Je n'ai ni ton âge, ni ta force, mais quel courage de lion ne trouverai-je pas dans mon cœur pour
» protéger et défendre mon bien ! Qu'il essaye l'infâme ! »
Et le jardinier se remit à sa besogne avec une fiévreuse ardeur.

« En effet, se disait-il tout rêveur, Aubinette devient de
» plus en plus jolie ; seule sa modestie surpasse sa gentillesse... C'est peut-être pour cela que je l'aime tant!...
» Mais d'autres que ce misérable ont aussi remarqué tout cela... Si l'un d'eux parvenait à lui plaire cependant...
» Mon Dieu ! je crois que j'en mourrais de douleur... »
Et, pour la première fois, le pauvre Jehan sentit la jalousie le mordre au cœur. Une goutte de fiel était tombée dans le calice des pures senteurs de l'amour. L'amour ! Un moment avait suffi pour lui révéler la véritable nature de ses sentiments pour son amie d'enfance. Oh ! à présent, il comprenait pourquoi les notes de la voix de sa jeune voisine retentissaient jusqu'au fond de son âme, et pourquoi son poulx battait si fort quand, hier, il sentait la petite main de la timide Aubinette trembler dans la sienne...

Ortie, venu récemment de la ville, remplissait les fonctions de fauconnier au château. Il n'avait que 23 ans, et nous pouvons juger par son langage effronté de son caractère et de ses mœurs. Du reste, l'astuce et la méchanceté se lisaient sur ses traits flétris par le vice précoce. Si jeune et déjà perdu pour l'honneur et la vertu !

IV

Dis-moi par quel charme tu as pu m'enchanter?
crois que c'est par ta bonté.

(BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.)

La douceur et la force
Le rendaient deux fois beau.
Au chêne à rude écorce
Ainsi s'unit l'ornement.

La franchise était peinte
Sur son front pur encor.
On eût laissé sans crainte
En ses mains un trésor.

Et puis, quelle lumière
S'échappait de son œil!
Qu'un tel fils à sa mère
Doit causer de l'orgueil!

(BENOÎT QUINET.)

Huit mois après cet épisode, à la suite d'un violent orage et d'une pluie diluvienne, l'Ourthe sortit brusquement de son lit; une arche du pont situé près du château menaçait d'être emportée par le courant; on appela tous ceux qui se trouvaient à proximité pour y remédier à la hâte. Jehan et Ortie arrivèrent des premiers sur les lieux et se mirent aussitôt à l'œuvre.

Sur ces entrefaites, une femme, accompagnée d'un petit garçon, s'était arrêtée sur la rive opposée en attendant que le pont fût remis en bon état. Par malheur, l'enfant s'étant trop approché du bord, glissa et tomba dans le torrent. En le voyant disparaître, la mère jeta un cri aigu et, tombant à genoux, les bras tendus vers les travailleurs, elle leur cria : « Par pitié, sauvez mon unique enfant! » Puis l'infortunée resta comme frappée de la foudre, la tête appuyée contre un arbre, l'œil hagard dirigé sur l'endroit où son fils venait de disparaître. En ce moment elle ressemblait à une statue de marbre penchée sur un monument funèbre.

A l'appel vibrant de la pauvre mère, Jehan s'était senti remué jusqu'au fond des entrailles; cependant, il fixa ses yeux pendant une seconde sur ceux d'Ortie, et le voyant, pâle et froid comme un linceul, reculer involontairement d'un pas, au lieu de voler au secours de la victime, il lui jeta un regard de profond mépris, et, beau de dévouement, il se précipita au milieu des eaux fougueuses, où il parvint, non sans danger, à retrouver le petit imprudent.

Jehan approchait de la rive. Le front de l'enfant reposait sur son épaule et, pendant qu'il le soutenait d'une main, il nageait vigoureusement de l'autre. A l'exception d'Ortie, les spectateurs de cette scène émouvante encourageaient Jehan en l'applaudissant des mains et de la voix. L'émotion était à son comble, tous les regards se concentraient sur ce groupe intéressant : d'une part la vie avec son courage et son dévouement, de l'autre la mort apparente, avec sa pâleur éplorée et touchante.

Quand l'intrépide jardinier remit l'enfant dans les bras de sa mère, celle-ci, presque folle de joie et de reconnaissance, se confondit en actions de grâces. Elle y mit d'autant plus d'élan que son fils n'avait pas tardé à donner signe de vie. Jehan fut extrêmement touché par ces témoignages d'amour maternel, et il ne put s'empêcher de s'écrier : « Quel bonheur on éprouve à faire le bien ! Vraiment, et au risque de plus grands périls, je voudrais » pouvoir me dévouer encore ! »

L'enfant que Jehan venait d'arracher à la mort avait pour père un bourgeois de Durbuy (1), dont la femme était

(1) Chacun bourgeois en la ville de Durbuy doit par an pour droit de bourgeoisie deux cromsters, excepté le mayeur, les eschevins et le sergent qui at deux droits de bourgeoisie pour son salaire.

Les douze frans bourgeois déclarez au cartulaire du rendant, doivent par

la propre tante d'Aubinette. C'était donc le petit cousin de la bien-aimée pour lequel Jehan venait d'exposer sa vie ! Cette circonstance fortuite, qu'il apprit au moment même, lui causa un nouveau plaisir.

On sait avec quelle rapidité les nouvelles marquantes sont connues dans les petites localités. Les hôtes du manoir, aussi bien que les habitants des chaumières apprirent cet événement avec joie, car Jehan était aimé et estimé de tous. Aussi que de félicitations lui furent adressées !

Mais le soir ce fut bien autre chose !

Posté à proximité du couvent, pour protéger de loin et en secret, le retour d'Aubinette chez elle, il la vit bientôt sortir et se diriger d'un pas rapide vers les deux chaumières et pénétrer immédiatement dans celle qui était occupée par la veuve.

Au milieu de son trouble, Aubinette avait oublié de fermer entièrement la porte, de manière qu'à l'extérieur on pouvait voir et entendre ce qui se passait au dedans ; au risque d'être pris en flagrant délit de curiosité, Jehan s'approcha doucement pour prêter l'oreille et glisser, de temps en temps, un coup d'œil discret dans l'intérieur. Jamais le visage de l'orpheline ne lui avait paru plus beau et plus expressif ; une sainte joie y rayonnait. « O chère maman, » avait-elle dit en entrant et serrant la vieille femme dans ses bras, « que vous devez être heureuse de posséder un fils aussi » bon, aussi dévoué ! Combien je partage votre félicité ! car

ensemble cent et cinquante bodrains, chacun sa part et sont tenus charier et mener les bois nécessaires par les deux ponts de Durbuy et servir le seigneur avec leurs chariots en campagne, en temps de guerre, à raison de quoy ils sont tenus exempts de tous communs services.

(Cartulaire de l'époque.)

» ce généreux Jehan n'est-il pas mon bien-aimé frère?...
» — C'est en hâte que ma tante est venue annoncer au
» couvent la grande nouvelle, et demander qu'on remerciât
» le bon Dieu au nom de la famille. Chère mère, on ne
» parle que de la belle action de Jehan; plusieurs religieuses
» m'ont chargée de vous présenter leurs félicitations. Si
» jeune et avoir déjà tant de courage, tant de présence
» d'esprit! Voilà ce qu'on ne cesse de répéter sur tous les
» tons et vous comprenez si j'en suis joyeuse. — Tu l'aimes
» donc bien ce cher enfant? — » A cette question directe
le visage d'AubINETTE s'empourpra des feux de la pudeur,
mais elle répondit sans hésiter : « Eh! bonne maman, tout
» le monde l'aime et moi plus que tout le monde. N'avons-
» nous pas été élevés ensemble? Les jeux, les plaisirs, les
» petites peines mêmes, tout a été commun entre nous.
» Jehan n'a-t-il pas toujours été pour moi un frère, doux et
» bon par excellence? — Jésus, Maria! si, en ce moment,
» mon fils pouvait l'entendre! combien il serait heureux,
» chère AubINETTE! Car, sois-en certaine, il ne songe qu'à
» toi, il n'aime et n'aimera jamais que toi... Puis, malgré
» cette affection, ou plutôt à cause d'elle, si tu savais à
» quel point il est resté soumis et plein d'égards envers
» ton père et sa pauvre mère! avec quel bonheur il me
» rapporte le prix de son travail sans jamais rien en dis-
» traire pour aller s'amuser! — Bonne maman, je m'en
» doute bien, allez! » reprit la jeune fille, délicieusement
émue. « Soyez-en certaine, Dieu le récompensera généreu-
» sement un jour. Mais pourquoi donc Jehan tarde-t-il
» tant à rentrer? Combien je voudrais déjà le voir au mi-
» lieu de nous! » — Au moment où la jeune fille achevait
ces paroles, Jehan, l'heureux Jehan, si tendrement appelé
et sollicité par elle, se montrait sur le seuil...

La bonne et ingénue Aubinette ne put imposer silence à son cœur, et, comme au doux temps de l'enfance, entraînée par une impulsion ineffable, irrésistible, elle noua spontanément ses bras autour du cou de celui qui venait de sauver la vie à son petit filleul, et tout attendrie, elle l'embrassa avec autant de confiance que d'abandon; mais, au contact des lèvres frémissantes de Jehan, elle tressaillit de tout son corps, pâlit, posa un instant sa tête charmante sur l'épaule de son jeune ami, puis alla, silencieuse et ravie, pleurer doucement sur le sein de sa mère d'adoption.

Jehan, lui, le paradis dans l'âme, les mains croisées, dans une pose extatique, contemplait ce petit groupe, qui résumait pour lui ce que le ciel avait créé de meilleur et de plus parfait ici-bas.

LE PAYEMENT DE LA DIME.

D'ailleurs, dans cette lutte acharnée et éternelle entre le bien et le mal, tout autre guide que la vérité enseignée par l'Église ne peut qu'égarer. Voilà pourquoi tant d'écrivains, dans l'intérêt de leur parti, pour la justification de leurs faux principes, pour la perversion de la jeunesse, ont dénaturé les faits et les personnages, les ont présentés sous un faux jour, ont, en un mot, tellement falsifié l'histoire que Joseph de Maistre a pu accuser avec raison cette science de conspirer contre la vérité.

(C. J. MATHIEU,
*professeur d'histoire à l'école normale
de Carlsbourg.*)

Grâce aux conseils et surtout à l'affection dévouée de sa tante, l'intéressante Alice avait retrouvé un peu de calme, et l'espérance était rentrée dans son cœur. N'eût été la tendresse filiale qui la sollicitait à rejoindre son père, elle eût volontiers attendu à Durbuy ce que la Providence déciderait à son égard. La vie uniforme et paisible qu'on menait au château, les mœurs patriarcales de ses hôtes, les merveilles de la nature sauvage de l'Ardenne, allaient à son caractère. Il n'était pas jusqu'à nos vieux rochers, dont les formes bizarres, imposantes, sympathiques à tous ceux qui ont souffert, ne lui parlassent un langage mystérieux : ils semblaient l'encourager à la patience et à la résignation. Combien de fois les orages et les hivers ne les avaient-ils pas visités ! Et cependant le soleil était revenu, les bruyères ouvraient de nouveau leurs grappes de fleurs roses dans leurs interstices, et les oiseaux du ciel chantaient sur leurs sommets.

Quelques jours avant son départ, la jeune comtesse, ayant revu Aubinette, avait appris de sa bouche qu'elle était promise au courageux Jehan, le jardinier du château. Alice connaissait déjà la plupart des personnages que nous venons de mettre en scène, mais elle fut charmée d'apprendre ce nouvel et riant épisode.

Est-il surprenant que l'aimable Alice eût de la sympathie pour cette autre jeune fille ? Ne sont-elles pas toutes deux sous l'empire de ce premier amour, fleur dont la corolle est si brillante et dont le parfum ne se perd jamais entièrement ? Qui sait si, en ce moment, elle n'enviait pas la destinée de l'humble fille des champs ? Combien d'obstacles lui restaient encore à franchir à elle, avant d'être unie à son bien-aimé Raoul !... Elle ne pouvait se défendre de soupirer parfois ; néanmoins que de douces paroles elle sut trouver dans son cœur pour féliciter la blonde Aubinette !

La veille de son départ de Durbuy, Alice assista au payement de la dime : ce spectacle ne lui était pas étranger, mais il l'impressionna plus vivement qu'ailleurs, à cause du caractère grandiose de la localité et des dispositions d'esprit où elle se trouvait.

Dès 9 heures du matin, la grande cour du château ressemblait à un champ de foire ; on allait procéder à la remise des dimes en nature : des tas d'épeautre, de seigle, de froment ; une quantité de poules ⁽¹⁾, des chapons ⁽²⁾, des pois,

⁽¹⁾ Chaque ménage de Pironster, pays de Stavelot, à la terre de Durbuy, doivent par an une pouille, à raison de quoy ils peuvent chasser leurs bestiaux sur ladite terre, et ont estez trouvés solvables pour l'an de ce compte, oultre le droict du sergent d'une pouille, en tout 17 pouilles.

(Cartulaire de l'époque.)

⁽²⁾ Un clerc d'Ocquier, tel qu'il soit, doit à cause de la clef de l'église quatre

des fèves, du lin, du chanvre, des épices ⁽¹⁾, des cougnoux ⁽²⁾, de la cire ⁽³⁾, des truites, des anguilles, de l'huile et jusqu'à de la poudre. Ceux qui les avaient apportés, ceux qui — pour quelques instants encore — en étaient les possesseurs, étaient là, silencieux et résignés à leur sacrifice.

Cependant le receveur du domaine, précédé du mayeur, des échevins de la haute cour et du sergent ⁽⁴⁾ pénétrèrent dans l'intérieur du château et se portèrent au-devant du comte de Groobendoneq : en ce moment il descendait les

chapons et à fault de payement le seigneur de Durbuy peut se saisir de la dite clef et empescher le service divin. (Cartulaire de l'époque.)

⁽¹⁾ *Le chapitre de St-Martin à Liège doit annuellement au seigneur de Durbuy sur la dixme qu'il en a à Osneux deux livres de poivre.*

(Cartulaire de l'époque.)

⁽²⁾ *Cougnoux, coignoux, cognoux, cuengnoux, sorte de gâteaux affectant diverses formes; ils sont connus d'ancienneté dans le pays. Ils doivent remonter aux temps idolâtres.*

Doivent encore les héritiers Samray, à cause de la seigneurie de Vaulx de Chavanne, tous les ans alternatives, trois chapons et quatre coignoux.

(Cartulaire de l'époque.)

⁽³⁾ *Les manants et habitants de Pironster, payent annuellement ensemble au chasteau de Durbuy, la veille de la Purification, par deux eschevins auxquels est d'heû leurs dismes, onze clous de cire à raison de quoy un seigneur de Durbuy est tenu les ayder contre la force, selon son pouvoir, et les soutenir en la terre de Durbuy, laquelle cire se paye par adveu de la chambre, depuis la retraicte de cette terre, à un mambourg de l'église St Nicolas, à Durbuy.*

(Cartulaire de l'époque.)

⁽⁴⁾ *Compette pareillement au dit seigneur de Durbuy droict de créer un mayeur avec sept eschevins et un sergant pour exercer les droits et juridictions du seigneur haultain qu'il est en icelles.*

(Coutumes de Durbuy.)

Payé aux sept eschevins et sergeant de la haulte cour pour être présents à lever les ceins du domaine le jour de saint Estienne est dheu leurs dînez réduit d'ancienmeté. XXVII s^e

Item aux mayeurs et eschevins de la ville de Durbuy, pour estre présents à lever les ceins le jour saint Thomas leur est dheu diceulx. . . ij fl- XIX s^e

(Cartulaire de l'époque.)

marches du perron; ses officiers le saluèrent humblement et se rendirent avec lui au centre de la cour.

Le châtelain promena un long regard sur les dîmes et sur les assistants; après avoir témoigné sa satisfaction, fait grâce du rendement aux plus pauvres, distribué quelques faveurs, il laissa aux échevins le soin de faire peser et vérifier les dîmes et s'éloigna à pas lents.

Une heure après les mêmes magistrats réunirent les habitants et les personnes étrangères, pour procéder à une autre opération dont nous allons donner le résultat d'après un cartulaire de l'époque.

Recepte des droits et marches qui se baillent ordinairement en ferme,
présens la haulte cour de Durbuy et y sont estez remis pour un an.

Le passage de hault conduit par terre si long et si large qu'il s'étend, comme il est esté déclaré cy-devant par les hommes du pays, enlevé à 60 florins est demeuré pour 103 florins à Bastin Destailles de Grandmenil.

Le passage par eaux enlevé à 500 florins est demeuré pour 500 florins à Nicolas d'Esveux de Barveau.

Les abrocages du pays enlevés à 70 florins sont demeurés pour 91 florins à Hubert Pierre de Barveau.

La treuve des mouches à miel enlevée à 4 florins est demeurée pour 5 florins à Théodore Bourdon.

La dixme de laines et agneaux enlevée à 70 florins est demeurée pour 93 florins à Bastin Cheuron de Hamoire.

Le masle du pays enlevé à 10 florins est demeuré pour 10 florins et demi à Aubertin de Morville.

Le tonlieu du pays enlevé à 1 florin est demeuré pour 35 sous à Pierre François, bourgeois de Durbuy.

Les estalages de la ville de Durbuy enlevés à 7 florins sont demeurés pour 12 florins à François Georlet.

L'état des maîtres de mercerie enlevé à 2 livres de poivre, demeuré pour 2 livres à Henri Devennes.

La place est escuppes de Barveau où l'on descharges les charbons, enlevée à 60 florins est demeurée à la baguette et remis à 45 florins est demeurée pour 46 florins à Berthe Tonus et Jean Ninanne de Barveau.

La dixme des leins et chanvres enlevée à 10 florins est demeurée pour 10 florins et demy à Évrard Wyame de Heid.

Ces droits paraîtront sans doute exorbitants ⁽¹⁾. Nous ferons observer d'abord avec Michelet que : « beaucoup de ces » droits féodaux qui nous révoltent, étaient probablement » ceux dont le serf se plaignait le moins, parce qu'ils lui » coûtaient peu. » Ces droits étaient généralement acquittés sans murmure et sans protestation. Les mœurs et les usages, d'accord avec les institutions de ce temps, les faisaient envisager comme naturels et nécessaires. Nulle part nous n'avons vu trace de révolte à ce sujet, du moins pour ce qui concerne la seigneurie de Durbuy.

Nous avons lu et analysé avec soin les coutumes et les traditions du pays ⁽²⁾, nous avons prêté une oreille attentive

⁽¹⁾ Dans une autre étude, qui aura pour titre : *La dernière Dîme à Durbuy*, nous mettrons en parallèle les réquisitions [c'est-à-dire les dîmes de tout genre et bien autrement vexatoires et arbitraires!] qui ont été imposées audit Durbuy, par MM. les agents de la République française, une et indivisible, au nom de liberté, fraternité, égalité ou la mort (bien entendu !). La *sans-culotterie* est à mille piques au-dessus des exigences des *hautains* seigneurs du moyen âge et de la féodalité.

⁽²⁾ Notamment les coutumes du Luxembourg, par M. Leclercq, ancien président de la cour d'appel, etc. Nous avons vainement cherché dans cet ouvrage important et volumineux une mention du droit de Marquette ou du Seigneur; plus que jamais

aux récits des anciens, nous avons recueilli le plus de renseignements possibles pour traiter le sujet qui nous occupe, et nous nous plaisons à constater que, nulle part, nous n'avons rencontré de faits de nature à incriminer la mémoire des seigneurs de Durbuy; au contraire, nous sommes resté convaincu qu'ils exerçaient leur autorité d'une manière paternelle et toute chrétienne. Du reste, la plupart des seigneurs du Luxembourg traitaient leurs vassaux avec humanité; c'est un fait acquis à l'histoire et à l'honneur de ce pays. Comme il arrive presque toujours dans les contrées essentiellement agricoles et où les populations sont disséminées sur une grande étendue de terrain, les habitudes des nobles de ce temps étaient fort simples et même un peu rustiques; la chasse était pour ainsi dire leur principale distraction; ils menaient une existence patriarcale.

Dans les origines du droit français, Michelet s'exprime de la sorte au sujet du seigneur féodal : « Ce fier baron, » ce *tyran*, semble partout, dans la pratique, avoir été souvent facile et débonnaire. Tant que les besoins de luxe » ne le forcèrent pas de *pressurer ses hommes* pour en arracher de l'*argent*, les redevances se payèrent en nature, » sans peine et de bonne grâce. C'était du blé, du bétail, » des poules pour le banquet seigneurial. Il y avait tel fief » dont la redevance était un mai orné de rubans et paré » de trois épis. »

Supprimons les mots écrits en caractères italiques et

nous sommes convaincu que la calomnie et la haine contre le moyen âge en ont fait tous les frais. Pas de traces non plus de *grenouillades* dans le livre de M. Lelercq.

nous aurons une esquisse assez fidèle du comte de Groobendoneq. Hélas ! pas n'était besoin alors de songer à pressurer les malheureux Luxembourgeois ⁽¹⁾ ! Leur pays était ruiné par les guerres désastreuses, le passage continuel ou le séjour de troupes étrangères, les réquisitions de tout genre, les ravages de la peste ; enfin l'antique proverbe : « où il n'y a rien le roi perd ses droits, » pouvait lui être rigoureusement appliqué.

Cependant, le Luxembourg dut à cette pauvreté et aussi à la difficulté de ses communications un bienfait immense : Dieu lui épargna l'invasion du protestantisme ; avec le sentiment chrétien il conserva le respect pour les institutions du passé. Les us et les coutumes du moyen âge, transmis à la féodalité, subirent peu de changements. Le clergé luxembourgeois ne contribua pas peu à cet état de choses ; vaillant et dévoué, instruit et fidèle, comme celui de nos jours, presque entièrement sorti de ce peuple si rudement éprouvé, il était parce la même aimé et estimé de tous les montagnards.

Mais si, par rapport à leur seigneur, les habitants de Durbuy, Wéris, Barveaux, Sart et Grandménil se trouvaient dans une position relativement avantageuse, il n'en était

(1) Le 25 avril 1698, les États du Luxembourg exposaient au gouverneur général des Pays-Bas : que la province est dépeuplée au point qu'il ne reste pas même la *trentième* personne de celles qui y étaient avant les guerres, que le pays est si pauvre que l'on ne pense presque plus à ce qui est des poursuites de justice, beaucoup moins aux contrats, concernant le commerce ; qu'il n'a cessé de contribuer à l'entretien des gens de guerre qui, en outre, ont ravagé et emporté tout ce qu'ils ont rencontré. Le 21 juin, les États renouvelaient leurs plaintes : qu'il ne reste dans le pays que très-peu de gens, la plupart étant morts de misère ou réfugiés çà et là et déchassés par les surcharges, et le reste continuellement distrait de son travail, etc.

pas de même ailleurs. Par exemple, la jeune comtesse Alice venait d'une contrée où l'anarchie et la corruption avaient, en effet, produit beaucoup d'injustices et de violences; elle avait entendu citer des faits, des abus révoltants, et elle était portée à croire que, en général, les serfs subissaient des misères et des vexations analogues; qu'en un mot, la dure loi de l'esclavage n'était nullement abolie.

Peu expérimentée encore, douée d'un caractère chevaleresque et d'une grande vivacité d'imagination, la jeune fille se laissait aisément entraîner par son généreux cœur; elle céda à ce magique attrait qui porte les jeunes âmes à s'enthousiasmer pour les grands mots de Liberté, Humanité (1). A cet âge heureux, dans la sève et la grâce des illusions, qu'importent, je vous prie, la prudence aux froids calculs, la raison au visage revêché? attendez un peu, Alice est un cœur bien né; cette exubérance de vie qui s'attache à tout, aime tout et se prodigue à tout sera refoulée intérieurement, mais pour moins se répandre au

(1) Immortels principes, régénération, liberté, égalité, progrès, expressions vides et retentissantes à l'aide desquelles on a jeté en Europe les germes de la plus déplorable anarchie. « Ce siècle est l'enfant de la révolte, dit avec autant de raison que d'éloquence l'un de nos meilleurs amis. Sa nature le prédispose aux fièvres politiques; nous respirons encore l'air de quatre-vingt-treize; les révolutions ne sont plus aujourd'hui des anomalies, des phénomènes, mais des événements à peu près périodiques et presque réguliers comme les phases de la lune... Le peuple souverain, c'est le mot de passe des révolutionnaires ambitieux. Le peuple souverain!... dans la bouche des révolutionnaires c'est un mot magnifique; dans leur pensée c'est une chose hideuse! Voyez ces hommes à l'œuvre, du reste; qu'ont-ils respecté, qu'ont-ils laissé debout?... l'État? mais ils affirment avec Proudhon que *l'anarchie est le meilleur des gouvernements*; la famille? mais ils ont brisé les liens sacrés du mariage et ils déclarent que dès le berceau l'enfant doit être indépendant de son père; la religion enfin? mais ils prêchent l'athéisme, car leur haine envers Dieu est devenue effrontée, d'hypocrite qu'elle était d'abord! Oui, à l'origine, ils nous disaient avec douceur: « *mais Dieu est trop*

dehors, elle n'en sera pas moins latente et manifeste; elle se modifiera, voilà tout.

Une circonstance vint encore augmenter la tristesse de la jeune fille; on amena ce jour-là, à Durbuy, un serf qui, réduit au désespoir, avait donné la mort à un seigneur foncier des environs; endéans la quinzaine, la haute cour devait statuer sur son sort; immédiatement, il fut descendu dans la prison souterraine du château et mis aux fers.

» *grand pour tenir dans un temple; la nature entière, le monde entier suffi-*
 » *sent à peine pour cela...* » et ils ont fait le temple vide! Puis ils nous ont dit
 » de nouveau : « *Dieu est trop grand pour s'inquiéter de ce monde, Dieu se*
 » *repose dans les profondeurs du ciel!...* » et ils ont fait le monde vide! — Au-
 » jourd'hui enfin, ils ont jeté bas le masque et se sont écrié dans leur cynique lan-
 » gage : « *nous crèverons le ciel comme un plafond de papier et nous montre-*
 » *rons que là haut, il n'est pas même de Dieu!...* » et ces malheureux ont fait le
 » ciel vide!!!

» Dois-je le dire?... c'est le rêve de la révolution que je viens de dépeindre; le
 » rêve seulement, car la révolution est semblable à la mer à qui Dieu dit quand il
 » lui plaît : « *tu n'iras pas plus loin!* » Mais vous devez comprendre pourquoi
 » l'Église n'a jamais pactisé et jamais ne pactisera avec la révolution. En effet, à
 » part l'esclavage et la tyrannie, l'Église veut à tout prix maintenir tout ce que la
 » révolution veut renverser. Aux yeux de l'Église enfin, et je crois être ici son in-
 » terprète, l'Autel, le Foyer et le Trône, voilà les trois piliers qui seuls peuvent
 » soutenir le monde.»

(*De la Liberté.* — BENOIT QUINET.)

LA PRIÈRE D'ALICE.

O père qu'adore mon père,
Toi qu'on ne nomme qu'à genoux!
Toi, dont le nom terrible et doux
Fait courber le front de ma mère.

Mon Dieu, donne l'onde aux fontaines,
Donne la plume aux passereaux
Et la laine aux petits agneaux
Et l'ombre et la rosée aux plaines.

Donne au malade la santé,
Au mendiant le pain qu'il pleure,
A l'orphelin une demeure,
Au prisonnier la liberté.

(DE LAMARTINE. *Harmonies poétiques
et religieuses.*)

Seigneur, ils ont espéré en vous et vous n'avez pas re-
jeté leurs prières. (Ps. DE DAVID)

Alice devait quitter Durbuy le lendemain; elle s'était retirée assez tard dans son appartement dont les fenêtres s'ouvraient vers l'Orient. La lune, à son croissant, argentait de ses paisibles clartés l'étroit vallon ainsi que les hauteurs environnantes; la terre, calme et recueillie, se reposait sous les yeux de son Créateur, rien ne troublait le silence auguste de la nature.

Quelques instants après avoir contemplé ce spectacle majestueux, Alice, immobile, était agenouillée devant un petit prie-Dieu en bois de chêne sculpté, sa tête était plongée dans ses deux mains, son attitude était noble et édifiante; ses longs cheveux dénoués tombaient négligemment

sur ses épaules, les rayons de la lune, caressant cette tête virginal, lui donnaient un air séraphique.

« Jésus, lumière du monde, murmurait l'aimable fille,
» vous qui nous avez tirés des ombres de la mort pour
» nous ouvrir la voie rayonnante du salut, prenez pitié des
» pauvres et des opprimés. Ne permettez pas que l'antique
» esclavage, ressuscité sous une autre forme, pèse plus
» longtemps sur ma patrie.

» Jésus, riche en miséricordes, vous qui nous avez tant
» aimés, vos mains paternelles sont pleines de biens et
» de trésors de tout genre; daignez les ouvrir à tant d'in-
» fortunés dont la détresse est si poignante; qu'à leur tour
» ils puissent disposer des fruits de la terre.

» Jésus, des hauteurs du ciel, abaissez un doux regard
» sur les orphelins; veillez sur eux dans la nuit qui les
» environne. Ils sont nombreux, hélas! rendez-les plus
» heureux que ceux à qui ils doivent la vie et dont les
» jours ont été abrégés par la misère et la servitude.

» Jésus, ô vous qui sur cette terre viviez au milieu des
» simples et des petits, vous dont le cœur battait avec
» celui du peuple, éclairez les puissants de ce monde afin
» qu'ils comprennent que la charité est une pour tous, que
» nous sommes tous égaux devant Dieu, votre Père céleste,
» et qu'ils doivent aux travailleurs la part de bien-être et
» de liberté qui leur est due.

» Jésus, soleil de justice éternelle, à la nuit ténébreuse
» vous faites succéder la splendeur du jour, nous vous en
» supplions du fond de notre âme, oh! notre divin Sau-
» veur, faites converger les rayons de la foi et de l'espé-
» rance sur les indigents et les opprimés, afin qu'ils puis-
» sent entrevoir l'aube de la délivrance et de la grâce, afin

» que tous soient admis un jour dans votre royaume éternel. Amen. »

Ainsi pria la jeune chrétienne au sein de la nuit, vibrante d'harmonies, étincelante de clartés; bientôt après elle s'endormit, le cœur léger et plein d'espoir; dans son sommeil elle vit en songe les descendants d'AubINETTE fraterniser et s'allier avec ceux de son bien-aimé Raoul.

LA MÈRE DE JEHAN.

I

L'Église enfin qui, comme les vieillards, ne croit guère à l'éternité des serments et à la durée des amitiés de ce monde, n'éprouve vis-à-vis de la plus humble des mères ni crainte, ni inquiétude, elle compte sur son cœur ; c'est le seul amour de la terre dont elle ne se défie pas.

(L'abbé BOUGAUD.)

La patrie est une et indivisible. Des libres sommets de l'Ardenne aux plages où tourbillonne le sable des dunes, des bruyères de l'agreste Campine aux opulentes contrées qui confinent à la noble France, notre Belgique s'élève radieuse et prospère et se glorifie d'être la terre de la liberté.

(L'officier pensionné.)

La nature du sol, le climat où l'homme naît et vit exercent sur lui une grande influence. Il est hors de doute que des relations mystérieuses, des affinités secrètes existent entre eux.

Notre vieille terre d'Ardenne, si pauvre et si déshéritée, comparativement aux riches et fertiles contrées qui l'avoi-sinent, nous en fournit l'incontestable témoignage. Non-seulement elle donne à ses enfants une robuste constitution, une force de résistance incomparable, des qualités viriles, une rare aptitude aux sciences exactes et aux œuvres d'art, mais — ce qui vaut cent fois mieux encore! — elle leur inspire, dès le jour où ils ont sucé le lait de ses dures mamelles, le divin sentiment de l'amour de la

patrie, source immortelle des grandes vertus, des œuvres fécondes et des actions héroïques. Nos montagnards aiment leur pays à l'égal de la mère qui leur a donné le jour. Le premier, parce qu'il est pauvre et a été, depuis des siècles et à toutes les époques, éprouvé comme aucun ne l'a été. Et faut-il demander pourquoi ils chérissent tant la seconde? Leur cœur va nous l'apprendre : à l'heure bénie où le discernement et la réflexion ouvraient leurs ailes pour essayer leur essor, ils l'ont vue, cette chère et vaillante mère, le front éclairé par les rayons de la Foi et par l'amour le plus saint de tous, s'imposer les fatigues, les veilles, les privations, les sacrifices de tous les genres pour les élever, les fortifier, les guider et les maintenir dans les voies sacrées de la probité, de l'honneur et de la foi.

II

Ma mère raconte souvent
 Sa noble vie à la veillée,
 Pendant qu'au dehors le grand vent
 Mugit au fond de la vallée.
 Quand elle chante du Noël
 Le naïf et pieux cantique,
 Je vois Jésus venir du ciel !
 Des anges j'entends la musique!...

REFRAIN.

En hiver, quand les aquilons
 Semblent déchaînés sur la terre,
 Ah ! qu'on est bien près d'une mère !
 Aimons, rêvons, flions,
 A l'abri de son toit tuidelaire.

5^e couplet de la *Filcuse de Durbuy*.
 (Chansons. — AUG. DAUFRESSE.)

Il ne nous est jamais arrivé de visiter notre Ardenne sans avoir été frappé du caractère de mélancolie et de profonde résignation empreint sur la physionomie de la plupart des montagnardes d'un certain âge. Cette impression n'a jamais manqué non plus de nous inspirer un respect profond, une pieuse sympathie en même temps que des réflexions de toute nature.

La vie est pénible, dure, mais tenace dans notre agreste contrée, surtout pour la femme. Jeune, elle voit son printemps s'envoler avec rapidité; les roses de ses joues, constamment exposées à l'air âpre et à l'ardeur du soleil, ne tardent point à perdre leur fraîcheur et leurs délicates nuances; mais, en revanche, sa santé se consolide et ses membres, conservant leur élasticité, en acquièrent plus de vigueur.

D'ordinaire, l'Ardennaise se marie avant vingt ans, et

c'est à partir de cette époque désirée que son rôle laborieux et compliqué commence pour ne plus se terminer que sur le seuil de la tombe. L'apprentissage qu'elle a fait dans le cours de son adolescence, sous les yeux de sa mère, les sages conseils qu'elle en a reçus, l'exemple qui lui a été donné l'ont préparée à ce grand événement; ils lui serviront de guide et de pivot pour « visiter les sentiers de sa maison et ne pas manger son pain dans l'oisiveté » ⁽¹⁾. Plus de trêve, plus de repos. Debout, avec l'aube, le travail prolongera sa veille alors que son petit monde sera livré au sommeil réparateur. La nourriture, l'entretien et la première éducation des enfants, le soin du bétail, si petit ou si nombreux qu'il soit; très-souvent la participation à la culture d'un maigre champ, où le soleil darde, sur la pente rapide ou sur le sommet des montagnes; les soucis du ménage, la lutte avec la pauvreté, la maladie et les éléments occupent constamment son bras, sa pensée et son âme. Pendant que son mari s'emploie aux grands intérêts de la communauté, elle est aux prises avec les détails multiples de la vie, qui ont bien leur importance.

Modeste, semblable à la violette cachée sous un buisson, dans une poignée d'herbe, elle s'enferme dans la sphère étroite de sa demeure; c'est là qu'elle concentre toutes ses affections, son espoir, son intelligence, ses souvenirs, ses devoirs, sa vie en un mot! jamais une plainte, un murmure ou un regret ne sortent de sa bouche. Aimante, active autant que courageuse, elle est toute à tous; elle se croit la débitrice d'une plus grande somme de

⁽¹⁾ Proverbes de Salomon.

bonheur encore envers chacun, et quelquefois, hélas ! malgré tant de labeurs et de sacrifices, le prix de ses bienfaits est méconnu, oublié...

Cependant, la mission que la Providence lui assigne et que la tradition lui transmet, est celle qui convient à son cœur élevé et à sa vigoureuse nature. Elle se souvient que sa grand-mère et sa mère ont rempli cette mission avec un courage persévérant, un dévouement et une fidélité sans bornes, elle veut les imiter!... Elle sait que l'éducation de la famille est le divin palladium qui seul peut nous mettre en garde contre les séductions et la corruption du siècle.

Il est donc naturel que la physionomie de ces dignes femmes reflète un caractère de gravité et de tristesse, une résignation touchante. Dans leurs yeux, ordinairement noirs ou bruns, sur leur bouche sérieuse, dans les rides précoces de leur front, combien de fois nous avons lu un long et douloureux poème de souffrances intimes, de pauvretés noblement endurées, de sacrifices acceptés ! Où ont-elles trouvé la force et l'énergie nécessaires pour supporter tant de peines et de fatigues, pour surmonter tant d'obstacles ? Où ? Dans l'amour du foyer et dans la pratique de la religion.

Telle était Madeleine, la mère de Jehan : modèle de patience, de soumission, de confiance, elle devenait éloquente en parlant de la connaissance de Dieu, de la conformité à sa volonté et de la résignation chrétienne. Tel est aussi le type que nous avons essayé d'esquisser d'après nature ; peut-être que l'observateur attentif le reconnaîtra. Deux siècles se sont écoulés, il est vrai, depuis les événements que nous rapportons fidèlement, mais des

modifications, dans l'ordre moral surtout, n'impliquent pas un changement radical. Le passé, pour qui y regarde de près, est le flambeau qui éclaire le présent et ouvre les perspectives de l'avenir. La solidarité entre les diverses époques et les changeantes destinées des nations, le point de départ, l'enchaînement des faits, la pensée d'ensemble doivent être d'autant moins méconnus qu'ils constituent la tradition et que tout se lie, s'harmonie et se perpétue dans le monde physique et moral, dont l'Éternel est le suprême régulateur.

La religion est la source de tout ce qui est bon, vrai et noble; n'est-elle pas l'œuvre de Dieu, base et principe de toute perfection? Seule, la religion imprime ce caractère fécond et immuable aux lois de l'univers moral. La famille lui doit sa grandeur, sa dignité, son bonheur et son avenir. Là, a été créé et sanctifié le rôle de la mère chrétienne, dont le génie et la grâce personnifient le foyer. Ah! que nos sœurs et nos filles continuent à se modeler sur ce magnifique type et la patrie restera libre, heureuse et respectée!

CAUSERIE.

Quand j'entre là, je ne conçois pas comment j'en puis
sortir.

(MADAME DE SÉVIGNÉ.)

Causons un peu.

(GOETHE.)

Du temps j'aime parfois à remonter les marches;
J'aime à revoir encore les siècles révolus;
En ce moment je suis aux jours des patriarches,
Jours de simplicité, de bonheur, de vertus.

(ADOLPHE MUNY.)

« Frère Hermant, entrez donc, je vous prie. » disait un
jour Aubin au récollet qui se disposait à aller quêter.
« Entrez, j'ai de grandes nouvelles à vous apprendre.
» — Jehan et Aubinette songent à entrer en ménage,
» n'est-ce pas? — Comment le savez-vous? Nous étions
» cependant convenus de ne pas en parler encore. —
» Dites donc, mon cher Aubin, était-ce bien difficile à
» deviner, à moi! — C'est juste, frère Hermant, vous
» comprenez si bien nos chers enfants! Et quelle conso-
» lation pour moi, n'est-ce pas? Ma fille, si je venais à lui
» manquer, trouverait un soutien et un cœur dévoué
» pour l'aimer et la protéger. — Je partage votre avis.
» Jehan tiendra tout ce qu'il promet; il fait réellement
» honneur à notre confrérie de Saint-Charles qui vient
» encore d'être honorée par un nouveau membre, le
» baron Henri de Masbourg, de Mont les Waillet. Mais,
» revenons à nos jeunes gens : vraiment, ils sont créés

» l'un pour l'autre, leur union sera bénie. Peu de cœurs
» sont plus attachés à leurs devoirs de famille et de reli-
» gion. — Qu'il m'est agréable de vous entendre parler
» ainsi ! frère Hermant ; l'éloge qu'un père entend faire de
» ses enfants lui est toujours si agréable à écouter ! —
» Éloge, dites-vous ? Eh , non, c'est tout simplement une
» justice que je me plais à leur rendre. Puis l'intelligence
» ne leur manque pas ; ils profitent si bien de mes leçons !
» Tenez , il n'y a pas plus de huit jours que je leur disais
» une légende du saint patron de Jehan ; le lendemain tous
» deux la savaient par cœur. — Ils ne m'en ont pas encore
» parlé. Moi aussi je désirerais connaître cette légende.
» — Eh bien , Aubin , la voici :

» Une tradition sacrée rapporte un mot de Jean l'Évan-
» gélisme plus sublime encore que le livre entier de ses
» révélations. A la mort du tyran , son persécuteur , il
» quitta Pathmos (où il avait été relégué et condamné aux
» rudes travaux des mines à l'âge de 89 ans) et revint à
» Éphèse. Pendant les dernières années de sa vie il se
» faisait transporter dans l'assemblée des fidèles. N'ayant
» plus la force de leur prêcher de longues homélies , il
» leur répétait sans cesse d'une voix cassée , mais qui
» venait du cœur : Mes enfants aimez-vous les uns les
» autres, aimez-vous, mes enfants ! Quelques-uns de ses dis-
» ciples ne craignirent pas de lui demander pourquoi il
» répétait si souvent les mêmes paroles ? Mes enfants ,
» répondit-il , je ne puis plus vous dire et je n'ai besoin
» de vous dire que ces deux mots : Aimez-vous ! C'est le
» seul commandement. Aimez-vous ! Il suffit. Il acheva de
» vivre à cent ans, et ses dernières paroles furent : Aimez-
» vous, mes enfants !

» Répétons aimons-nous ! mon cher Aubin, c'est l'abrégé
» de toute la morale.

» — Oh ! frère Hermant, cette pieuse légende m'a
» remué tout le cœur. Je ne m'étonne pas que les enfants
» l'aient si vite apprise.

» — Aubin, vous savez que la comtesse Alice est partie ce
» matin ? Généreuse enfant ! elle n'a oublié personne dans
» ses charitables aumônes. Celle-là met aussi en pratique
» les paroles de Saint-Jean. Puisse le bon Dieu la combler
» de grâces...

» — Elle nous reviendra bientôt, je l'espère, reprit le
» métayer. Je l'ai entrevue hier pendant la remise de la
» dime.

» — Aubin, la dime de Saint-Hubert est-elle plus impor-
» tante que la nôtre ?

» — Oui, frère Hermant, et le seigneur abbé est loin
» de s'en plaindre, » répondit Aubin avec une pointe de
malice. « A Remich, mon frère, comment se fait le rende-
» ment de la dime ?

» — *A la Noël, chaque bourgeois de Remich doit à notre*
» *redouté seigneur un herdpfennig qu'il paye à ses baillis ;*
» *de plus il donne par an, au dit seigneur, du produit de*
» *sa charrue et de la culture de ses vignes, la 9^e gerbe de*
» *grains aux champs et le 9^e panier de raisins dans les*
» *vignobles. A propos de Remich, j'ai reçu ce matin des*
» *nouvelles de mon vieux père ; il m'envoie un panier*
» *de vin de Moselle pour nos malades ; entre autres*
» *choses, il m'annonce, avec tristesse, que l'un de ses*
» *amis et voisins, peu soucieux des honneurs, se dispose à*
» *partir.*

» — Et pourquoi, frère Hermant ?

» — *C'est que tout habitant de la cour de Remich qui est élu échevin sera échevin ou bien devra quitter la cour.*

» — *Il n'a peut-être pas tort.*

» — *C'est-à-dire, Aubin; il me semble que dans la société, quand on a des talents et de l'expérience, on ne peut se soustraire au devoir d'être utile à ses semblables. Mais, revenons aux coutumes luxembourgeoises; dites-moi donc, à présent, ce qu'on observe chez vous les jours de fête et de dimanche?*

» — *Eh bien, il est défendu aux cabaretiers ou taverniers d'entretenir personne dans leurs maisons, d'y débiter ou vendre aucune boisson, sous peine, à la 1^{re} fois, de 24 patars d'amende, le double pour la seconde, pour la 3^e six florins et après un châtiment exemplaire; pareille amende est à la charge de celui ou de ceux qui sont ainsi trouvés, sauf les malades et les voyageurs.*

» *Ces mêmes jours, pendant les dits offices, personne, de quelque qualité qu'il soit, ne peut se trouver aux jeux publics sans encourir les peines prescrites.*

» — *Comment, cher Aubin, ne pas approuver de telles mesures? Quoi! dans une taverne, à proximité du temple où depuis des siècles l'on invoque et glorifie le Seigneur, des jeunes gens, oublieux des pieuses traditions, des vertus domestiques, iront ostensiblement s'installer pendant la durée des saints offices? Quoi! d'une part les chants profanes, les cris désordonnés, les plaisanteries malsaines, et de l'autre les prières ferventes, les cantiques sacrés se mariant aux mélodies de l'orgue! Ici des vieillards, des hommes faits, des mères de famille et de petits enfants agenouillés sur la dalle, les mains*

» jointes, le cœur élevé vers Dieu ! Et là, des indifférents,
» debout, la raillerie aux lèvres, le verre en main !... Que
» de mauvaises habitudes ils y prennent ! Le blasphème,
» par exemple, entre toutes la plus odieuse.

» — Le blasphème, frère Hermant, personne cependant
» n'ignore, chez nous, les rigoureuses punitions infligées
» à celui qui le profère en public ; écoutez-moi :

» — *Si quelqu'un était assez téméraire et assez insolent*
» *que de blasphémer le nom de Dieu, de sa Sainte Mère et des*
» *Saints, il serait condamné pour la première fois à six florins*
» *d'or d'amende honorable à appliquer par l'abbé à des*
» *choses pieuses, à la seconde fois le double, pour la troisième*
» *au carcan et pour la quatrième d'avoir la langue percée.*

» — Certes, Aubin, voilà des peines sévères, mais mé-
» ritées après tout : n'y a-t-il pas ingratitude et lâcheté à
» insulter nos divins protecteurs ? Du reste, ces moyens de
» répression existent presque partout. » Au moment où le
frère Hermant achevait ces mots un homme à cheval vint à
passer sur la route, il reprit : « Aubin, ce cavalier me fait pen-
» ser à une étrange coutume de Remich : — *Si quelqu'un*
» *poursuivi pour dettes montait son cheval ou qu'il eût un*
» *piéd à l'étrier ou que debout, à côté de son cheval, il le tint*
» *par la crinière, l'on ne saisirait pas le cheval ; mais s'il te-*
» *nait le cheval par la bride ou s'il l'avait attaché loin de*
» *lui, on pourrait le saisir. On ne peut également procéder*
» *par saisie pour dettes contre celui qui reste à l'ancre dans*
» *la Moselle et dont le bateau ne touche pas au rivage, ou*
» *n'est pas attaché à un autre bateau.*

» — En effet, frère Hermant, ce sont là de singuliers
» usages.

» — En voici encore un de ce genre : *Si un pêcheur en*

» bateau sur la Moselle avait du poisson à vendre et qu'un
» mayeur, échevin, sergent ou bourgeois de Remich se trou-
» vant au bord de l'eau lui criait : Viens à terre, je vou-
» drais du poisson pour mon argent, le pêcheur serait tenu
» d'approcher et de lui vendre du poisson, et s'il s'y refu-
» sait, il payerait au seigneur une amende de sept escalins.
» Mais, à propos de pêche, Durbuy, me semble-t-il, est par-
» ticulièrement favorisé : La rivière et les eaux courantes par
» la terre de Durbuy avec la poissonnerie, sauf quelques sei-
» gneurs fonciers ou leurs fiefs, appartiennent au seigneur
» comte, mais la coutume permet que les bourgeois de Dur-
» buy, quelques manants de Barvaux et les sujets des sei-
» gneurs fonciers, soient en possession de poisser. En ce
» qui concerne les bourgeois de Durbuy, ils ne peuvent aller
» pêcher que trois fois par semaine avec une truelle (filet)
» de cinq pieds et demi, sans en vendre ou faire le denier
» valoir, mais si d'aventure le bourgeois a quelqu'un ma-
» lade dans sa maison, il peut aller pêcher tous les jours,
» si bon lui semble.

» Pour ce qui concerne les denrées alimentaires, notre
» cour de Remich prescrit d'excellentes mesures, par
» exemple : — Si un boulanger venait vendre du pain
» dans cet endroit et que le pain fût trop petit ou de
» mauvaise qualité, le mayeur, sur l'avis de la justice, a le
» droit de le faire couper en morceaux et de le donner aux
» pauvres.

» Si le cabaretier a requis les taxateurs de lui taxer son
» vin et qu'après que le prix en a été fixé, selon sa qualité et
» selon ce qu'il vaut dans le commerce, le cabaretier se refuse
» à le débiter à ce prix, il est obligé de faire transporter son
» vin hors de la cour de Remich.

» — Frère Hermant, une coutume analogue existe à
» Durbuy et de temps immémorial ⁽¹⁾.

» *A Saint-Hubert, on veille également à ce que le vin, le
» pain, les viandes, la cervoise et toutes autres choses qui se
» vendent soient débitées à juste prix et de telle sorte que le
» gain n'excède point le fort parisis, savoir le 5^e denier
» pour le profit.*

» — Voilà, mon cher Aubin, des lois sagement moti-
» vées et d'un intérêt général. Ah! si les hommes n'en fai-
» saient jamais d'autres!... Mais, j'y songe seulement! le plai-
» sir de causer avec vous m'a fait perdre de vue un
» message destiné à l'ermite Jean ⁽²⁾; cependant, avant de
» nous séparer, je veux vous citer la plus belle, la plus
» noble de nos coutumes luxembourgeoises :

» *Nous Chrétien Schmidt, écoutète, Jean de Malscheid,
» Frédéric Pflager, Henri de Peterskirchen, Michel Mülle-
» ner, Pierre d'Ham et Thomas d'Oberhausen, tous éche-*

⁽¹⁾ Elle s'est maintenue jusqu'à la fin du XVIII^e siècle. Voici, à ce sujet, un curieux document émanant des magistrats de Durbuy :

Le 6 avril 1778, la veuve Dujardin a donné une bouteille de vin de Baer et deux de nouveau pour taxer; après l'avoir gourné, la cour a apprécié le vieux à 8 1/2 sols, le nouveau à 9 1/2 sols.

Item le sieur Thonet a donné une bouteille de vin et trois de nouveau, que nous avons taxés, sçavoir, le vin à 8 1/2 sols et le nouveau, eu égard à sa bonne qualité, au même prix.

Durbuy, le 6 avril 1778.

(Signé) de Wacquand, mayeur, L. J. Demblon, notaire,
P. J. de Cheoux, échevin, J. C. Thonet, notaire,
Mersch, greffier, J. E. Remy.

⁽²⁾ *Le rendant remonstre d'avoir donné à frère Jean, ermite de La Hesse, 48 patars tant pour la cire que pour la façon des chandelles employées au service de ladite chapelle, comme il se voit par sa quittance du 3 mars 1667.*

(Cartulaire de l'époquë.)

» vins à Ouren, déclarons que, si un homme est blessé dans
» son honneur, il a le droit de traduire l'autre en justice
» sans délai, parce qu'il ne saurait se passer d'honneur plus
» longtemps que de boire et de manger. »

LES ÉPREUVES.

I

Toujours égale, toujours vraie, toujours bonne.

(MADAME DE SÉVIGNÉ.)

Elle (la charité) tolère tout, elle croit tout, elle souffre tout, elle espère tout.

(S^t PAUL.)

Le fauconnier Ortie n'avait nullement renoncé à l'odieux dessein de tenter la vertu d'Aubinette et de l'attirer dans un piège. En effet, un soir il guetta la jeune fille à la sortie du couvent, et croyant n'être vu de personne, il se porta à sa rencontre et osa lui faire une déclaration de ce qu'il appelait son amour. Aubinette, fort effrayée, se disposait à retourner en hâte au cloître, mais à l'instant où Ortie s'emparait de son bras pour la retenir, une main vigoureuse l'étreignit à la gorge et l'obligea à lâcher prise : en un clin d'œil il fut terrassé. Aubinette joignit les mains pour remercier Dieu avec ferveur, elle avait reconnu son bien-aimé Jehan ; c'était lui qui, continuant à veiller sur elle en sceret, était apparu si opportunément.

Dès que le fauconnier fut mis hors d'état de faire un mouvement ni de pousser un cri, Jehan lui dit à voix basse : « Je devrais débarrasser la terre d'un drôle de ton espèce, mais pour cette fois, je te pardonne, à une condition, cependant ! tu va me jurer ici de ne plus

» dire un mot à Aubinette, elle est ma promise; entends-tu
 » bien? » Ortie, livide d'effroi et de douleur, fit un signe
 d'assentiment; alors Jehan ajouta : « Tu es un lâche ! mais
 » je veux te croire; car la peur t'empêchera de divulguer
 » la honte que tu subis et le châtement que je t'inflige. Va
 » maintenant; malheur à toi si je te rencontre encore sur
 » mon chemin! » Jehan lâcha le misérable et rejoignit la
 jeune fille qui l'attendait, palpitante et muette, mais au mo-
 ment où ils s'éloignaient ils entendirent Ortie proférer
 quelques paroles de vengeance... Jehan allait retourner sur
 ses pas, l'orpheline le supplia de revenir au plus tôt à
 la chaumière; du reste le fauconnier s'était hâté de dispa-
 raitre.

II

Ces larmes eussent été douces encore, car nous chré-
 tiens nous ne pleurons point comme ceux qui n'ont pas
 d'espérance, et ensemble dans le récit de sa belle et sainte
 vie nous aurions trouvé un sujet d'impérissables conso-
 lations.

(Fragment. — Lettre de l'abbé F. MAGNUS
 à A. Daufresne.)

Pendant plusieurs jours ce triste événement agita Aubi-
 nette, mais elle finit par l'oublier pour ne plus songer qu'à
 son bien-aimé : naturellement, le nouveau service que Jehan
 venait de lui rendre augmentait sa tendresse pour lui. A
 quel meilleur cœur, à quel bras plus vigoureux pouvait-elle
 confier le soin de son honneur et de sa félicité?...

Pauvre Aubinette ! elle était dans ces riantes dispositions
 d'esprit et de cœur lorsqu'un grand malheur vint inopiné-
 ment l'atteindre : son père lui fut ravi après une courte mala-
 die. Néanmoins, le vertueux Aubin eut le temps d'adresser

ses dernières exhortations aux jeunes gens, de les recommander au bon moine et à l'incomparable Madeleine et enfin de les bénir encore une fois avant de rendre son âme à Dieu. La douleur et les regrets de notre héroïne ne furent allégés que par la certitude qu'ils étaient bien vivement partagés par Jehan et par sa mère; ces bons cœurs mirent tout en œuvre pour consoler et raffermir l'orpheline.

A peine le cimetière avait-il reçu la dépouille mortelle d'Aubin, que le sergent de la haute cour de Durbuy vint réclamer de l'orpheline le droit de morte-main. Elle le conduisit, en pleurant amèrement, dans l'étable où la jolie vache rousse, de petite taille, marquée d'une étoile au front⁽¹⁾, mangeait paisiblement une portion d'herbe, pendant que le sergent se disposait à l'emmenner. Aubinette, désolée de cette nouvelle séparation, le suppliait de lui laisser son unique ressource, mais l'homme d'armes était habitué à des scènes de ce genre, il en retirait du profit et d'ailleurs il lui fallait bien remplir les devoirs de sa charge. Néanmoins, il ne put se défendre d'une certaine émotion en voyant l'orpheline embrasser la gentille bête qu'elle avait menée paitre si souvent et dont les généreuses mamelles lui procuraient le lait, le fromage qui, avec le pain et un peu de miel, composaient sa nourriture. Enfin il fallait bien cé-

(1) *Le 29^e avril 1666, le hault sergent at asmené une petite vache rousse pour le droict de mortemain de Henri Rousseau de Longueville, qui at esté mise à la hausse au même temps par devant M^{rs} les eschevins de la haulte cour et enlevée à deux escus, et demeurée pour deux escus et une plaquette à la veuve dudit Longueville.*

Semblablement est dheu au hault sergent pour droict de rapport de chacqs mortemain, demi florin dont il y en est pour cette année trois . . . 1 fl. X s^s.

(Cartulaire de l'époque.)

der, mais la douleur de la bonne jeune fille fut à son comble quand la pauvre bête que l'on emmenait enfin, retournant la tête de son côté, poussa un mugissement plaintif comme si elle eût compris l'orpheline.

Mais Jehan, qu'était-il donc devenu pendant cette cruelle scène? Brave garçon! il était couru au château : par bonheur, la comtesse se trouvait seule dans le jardin; il alla s'agenouiller à ses pieds et lui exposa en termes si naïfs et si respectueux, la détresse de son amie que la châtelaine en fut émue et lui dit : « Jean, écoutez-moi bien, je ne puis » empêcher l'exécution des lois, mais achetez la vache au » nom de votre mère et ramenez-la chez Aubinette; voici » l'argent nécessaire; surtout gardez-moi le secret l'un et » l'autre. »

De quel cœur Jehan remercia la bienfaisante châtelaine! Bonne, on ne saurait l'être davantage! répétait-il sans cesse. Quelle joie, quelle consolation ce furent pour Aubinette quand elle vit la jolie vache ramenée en triomphe par le jeune homme! Ah! Jehan fut sur le point de recevoir un second baiser de l'orpheline; mais si la pudique réserve la retint, son regard, son sourire et ses bonnes paroles compensèrent cette exquise faveur.

La délicatesse, la bonté, en un mot tous les procédés de Jean envers l'orpheline, mettaient la tendresse et la gratitude de celle-ci à leur comble. Que de fois déjà pendant ses longues rêveries, ou dans ses élans de ferveur, elle avait instamment demandé à Dieu la grâce de pouvoir, à son tour, donner des preuves de son pur dévouement au bien-aimé de son âme!

Pauvre petite Aubinette! elle ne fut exaucée que trop tôt.

Le foyer que n'attise plus la main d'un bon père est souvent triste et froid ; d'ordinaire, l'oubli et l'abandon planent sur le toit de l'orphelin ; mais, grâce à la chrétienne résignation et à la profonde affection de ses voisins Aubinette recouvrait peu à peu le calme et la confiance dans l'avenir.

III

O vous tous qui passez, voyez et considérez s'il est une douleur comparable à la mienne.

(L'Évangile.)

Vers la fin d'un jour de septembre, alors que pâle encore et recueillie dans son humble vêtement de deuil l'orpheline quittait le cloître pour retourner à sa chaumière, elle crut entendre à quelques pas de là, des sanglots et des cris étouffés s'échapper de l'habitation de Madeleine ; anxieuse, elle y vole, en frémissant comme une fleur élançée sur sa tige qui pressent un orage lointain, mais au moment où elle arrivait sur le seuil, la veuve y apparaissait, l'œil hagard, les traits décomposés, pâle à faire peur, les bras étendus en avant comme pour en défendre l'accès à la jeune fille : « N'allez pas plus loin, chère Aubinette ! mon fils, mon »
» pauvre Jehan ! — Eh bien, de grâce, achevez donc, ma »
» mère ? — Hélas ! Dieu nous éprouve cruellement : Jehan »
» est atteint de la lèpre ! — Oh ! mère ! vous vous trompez, »
» cela n'est pas possible ! ce matin encore Jehan était... »
» Mais laissez-moi donc entrer ! — Non, mille fois non, »
» chère enfant, cette affreuse maladie est des plus conta- »
» gieuses, ne le savez-vous pas ? — Oui, oui ! mais qu'im- »
» porte ! Après vous, sa tendre mère, n'est-ce pas moi que

le bon Jehan aime le plus ? Je veux le voir, pas une seconde de retard, oh ! je vous en supplie !...

Parlant ainsi, notre chère petite orpheline repoussait doucement la vieille femme et pénétrait avec elle et malgré elle, dans l'intérieur. Mais une fois là ! elle ne fit qu'un bond jusqu'à la petite chambre où son ami gisait sur sa couche d'angoisse... « Mon Jehan, me voici ! » s'écria-t-elle d'un accent où vibrait sa belle âme, et en écartant précipitamment les rideaux de son lit... Un cri déchirant, aigu, où l'effroi et le désespoir se confondaient, répondit à ce touchant appel, à cette angélique apparition ; puis l'infortuné Jehan, cachant aussitôt sa tête sous la couverture, ne put retenir ses sanglots, auxquels se mêlaient les gémissements de son inconsolable mère.

Le cœur aimant d'AubINETTE tressaillait avec force ; on eût pu entendre ses pulsations ; des pleurs brûlants jaillissaient de ses yeux ; elle se rapprocha davantage, s'assit sur le bord du lit et d'une voix d'une douceur irrésistible : « Jehan, Jehan, vous vous défiez de moi qui vous aime » tant ! Ne suis-je plus votre amie d'enfance, votre fiancée, » devant Dieu ? Vous m'avez aidée, consolée à l'heure de » l'infortune ; aujourd'hui que le ciel vous éprouve, vous » abandonnerai-je ? Non ! jamais je ne serai lâche, ni ingrate. A cette heure, Dieu me permet de savoir ce que » c'est d'aimer et il n'est pas une parcelle de mon cœur qui » ne vous appartienne, Jehan ; pourriez-vous en douter, » l'avez-vous oublié ? » En même temps qu'elle prononçait ces paroles, AubINETTE parvenait à écarter la couverture et s'emparait des mains de son ami, malgré l'opiniâtre résistance du malade...

Alors, alors leurs regards se rencontrèrent... Ah ! disons-

le! il fallut à la jeune fille une volonté surhumaine pour réprimer un cri de terreur et dissimuler ses terribles impressions, à la vue de l'étrange et douloureux spectacle qui s'offrit tout à coup à ses yeux : Hélas, hélas! le visage de Jehan, ce matin encore rayonnant de santé, de joie et de résolution, avait une expression navrante; il était marbré de taches terreuses et rouges à la fois; les sourcils et les cils avaient disparu, l'éclat juvénil des joues était remplacé par une teinte livide, et la bouche, que la scabie commençait à déformer, semblait dire : jamais plus le sourire du bonheur ne paraîtra sur mes lèvres! Seuls, les yeux noirs de Jehan avaient conservé leur éclat, leur beauté et leur singulière douceur, mais en ce moment, oh, Dieu! quel violent désespoir s'y peignait!...

Aubinette, redevenue maîtresse d'elle-même, puisa immédiatement dans son amour l'énergie et les lumières indispensables pour faire face aux suites de l'implacable maladie qui sévissait sur son ami avec la rapidité que l'ouragan met à ravager un enclos paré de fleurs et de fruits; elle songea, qu'avant toute chose, il fallait relever le moral de Jehan... Pauvre garçon! il essayait toujours, mais vainement, d'arracher ses mains de celles de l'orpheline, il la suppliait avec des larmes et des mots d'une tendresse infinie de s'éloigner au plus tôt, qu'il souffrirait mille morts si la jeune fille devenait victime de son dévouement... Inutiles efforts! Aubinette lui répliquait de sa voix touchante, mais ferme, que son amour autant que son devoir lui prescrivaient sa règle de conduite : « Méchant, ajoutait-elle, croire » que je pourrais vous délaisser en un pareil moment! Je » veux, au contraire, la plus large part de vos malheurs. » Mon amour me donne le droit de pleurer et de souffrir

» avec vous. D'ailleurs, mon ami, tout n'est pas désespéré,
» la bonne Sainte Vierge nous viendra en aide. »

» — Aubinette, pitié pour votre jeunesse! pitié pour
» votre beauté! pitié pour moi-même! si vous m'aimez,
» comme vous me le dites, si vous espérez encore ma
» guérison; éloignez-vous au nom du ciel... Oh! maman,
» pourquoi l'avez vous laissée pénétrer jusqu'ici?

» — Jehan, notre mère a eu raison. Encore une fois,
» mon ami, je ne puis, je ne veux pas vous quitter... Ce-
» pendant, pour un quart d'heure, je vous obéirai; à présent
» le docteur doit être revenu de Wéris, je cours le cher-
» cher pour revenir avec lui près de mon bien-aimé. »

Aubinette partie, Jehan joignit les mains et pria longue-
ment; le courage, à défaut d'espoir, lui était revenu. Le
dévouement de l'admirable fille le pénétrait de reconnais-
sance et d'admiration.

Le médecin averti, l'orpheline s'empessa d'aller deman-
der un entretien au frère Hermant: elle l'instruisit des
événements de la journée et ne lui cacha point sa résolu-
tion de soigner le malade, concurremment avec Madeleine.
En vain son confesseur essaya de la dissuader: animée par
le feu de la charité, elle fut éloquente; en même temps elle
lui rappela les paroles de Saint Jean: « mes enfants, aimez-
» vous les uns les autres, aimez-vous, mes enfants! ô mon
» père, le moment est venu de prouver que ces divines re-
» commandations sont gravées dans mon cœur. » Ce furent
ses dernières paroles en quittant le bon moine; celui-ci,
n'ayant plus rien à objecter, approuva et bénit l'angélique
créature. Un instant avait suffi pour faire de la timide Aubi-
nette une héroïque sœur de charité.

Hermant et le médecin arrivèrent presque en même

temps. Hélas ! il n'était que trop vrai, Jehan avait non-seulement les symptômes, mais tous les caractères de ce mal sinistre. Depuis quinze jours c'était le troisième cas de l'espèce qui se déclarait dans les environs, et si l'on voulait prévenir la contagion il fallait agir sans retard ; aussi, après avoir prescrit quelques médicaments, le docteur s'écria :

« Bonne mère, il est nécessaire que ce jeune homme soit
» envoyé le plus tôt possible à la maladrerie de la Hesse.

« — Sainte Vierge ! s'écria Madeleine avec l'angoisse
» de l'amour maternel, oh ! de grâce, laissez-moi mon
» pauvre enfant ! Aubinette et moi nous lui prodiguerons
» tous les soins nécessaires. Voyez, docteur, je suis vieille
» et presque infirme. Si mon malheureux fils doit aller si
» loin, hélas ! qui donc ira le voir, le consoler, l'encou-
» rager ?

— « Oh ! mère ! ne suis-je pas là ? » interrompit doucement Aubinette, puis se retournant vers le médecin elle ajouta : « Mais monsieur le docteur, peut-être que tout
» espoir d'une prompte guérison n'est pas perdu ; regar-
» dez, les mains de notre cher malade sont encore in-
» tactes.

« — C'est vrai, jeune fille ; vous êtes la sœur de Jehan,
» je suppose ?

— « Non » reprit-elle en rougissant et avec un certain embarras, « mais je suis sa promise. »

« — Imprudente enfant ! vous ignorez donc à quoi vous
» vous exposez en touchant la main d'un lépreux ? Quittez
» cette chambre au plus tôt, je le veux, je l'ordonne. »

Ici, le frère Hermant se hâta d'intervenir, et prenant le docteur à part il s'entretint avec lui à voix basse. A mesure qu'il parlait le visage du médecin exprimait l'attendrisse-

ment; quand le moine eut fini, le docteur s'empara de la main d'Aubinette et lui dit avec bonté : « Vous êtes un » brave cœur, mon enfant, et vous méritez que Dieu » fasse un miracle en votre faveur.

» — Oh! docteur, insista la pauvre mère, il n'y a » donc pas moyen que nous gardions Jehan sous notre » chaume?

» — Non ; non, impossible; c'est dans son plus grand » intérêt que je l'envoie à La Hesse. Là, seulement, il pourra » recevoir les soins que son état exige; soyez tranquille, » bonne mère, rien ne manquera à votre cher fils.

» — En effet, ajouta le frère Hermant, les hospitaliers, » ainsi que l'ermitte de La Hesse, sont très-dévoués aux » malades; d'ailleurs, j'aurai soin de leur recommander » Jehan. »

Enfin, le départ du pauvre lépreux fut arrêté, il devait partir le surlendemain pour l'hospice où la courageuse jeune fille se chargeait de le conduire.

Jehan avait bien songé à prier le médecin et le religieux de défendre à Aubinette toute communication avec lui, mais voyant qu'ils n'improvaient pas les désirs et la pieuse résolution de son amie, il garda le silence; seulement, de temps en temps, on voyait ses lèvres s'agiter et son regard humide se diriger parfois sur le crucifix qui ornait la cheminée, après s'être arrêté longtemps sur le doux et mélancolique visage de l'orpheline...

L'HOSPICE DE LA HESSE.

I

Comment fouler sans respect une terre couverte encore
des reliques vivantes du passé? (CUSTINES.)

... Enfin, les montagnards sont religieux : la beauté
d'une nature imposante les rappelle à des idées de reconnaissance ; plus on est près du ciel, plus on y croit, et plus
on y aspire.

(GÉNÉRAL LAMARQUE.)

L'hospice ou la maladrerie de La Hesse ⁽¹⁾ est situé au nord et à une lieue de Durbuy, sur l'une des plus imposantes hauteurs de l'Ardenne. De ce point le regard du spectateur embrasse un paysage grandiose, un immense horizon : d'un côté les vagues de verdure de la forêt de Vinet ondulent au souffle des vents, de l'autre une foule de montagnes, aux formes variées, la plupart incultes, surgissent de toutes parts pour compléter ce magnifique tableau devant lequel l'homme le plus en garde contre l'illusion des sens ne peut s'empêcher d'être frappé d'un religieux respect. Le sentiment de sa faiblesse l'occupe tout entier ; la nature, du haut de ce sommet biblique, semble l'accabler du poids de sa majesté sévère et lui imposer l'épreuve salutaire de la piété et de la contemplation.

Des bois de sapins, des touffes de genévriers, quelques

⁽¹⁾ Ce nom s'orthographie de plusieurs façons : Haisse, Hestre, Haise, Hese, Hesse, Hêtre, Hètre ; il dérive probablement du dernier mot, le hêtre et le chêne sont les arbres qui acquièrent le plus de développement dans la forêt de Vinet, sur la lisière de laquelle La Hesse se trouve.

maigres champs conquis sur l'aride bruyère, des clochers aigus révélant le temple des chrétiens, cher au montagnard qui s'y repose de ses labeurs et y puise la force pour les recommencer, rompent la monotonie de cette vaste étendue de terrain où la lutte incessante des ombres et de la lumière produit des effets saisissants ; il n'est pas rare de voir une partie des montagnes enveloppée d'ombres, pendant que l'autre déroule la riche et brillante variété des couleurs prodiguées par le soleil couchant.

Les caractères tranchés que la nature revêt dans ces lieux pendant le cours des saisons, sans rien ôter à sa sauvage énergie, font mieux ressortir la grandeur de l'œuvre du Créateur et contrastent avec la petitesse de l'homme. L'impression qui domine le spectateur est un profond sentiment de mélancolie et même de tristesse. Cependant, pour peu que l'infortune pèse sur son cœur, ce sentiment se modifie ; éclairé par la foi du chrétien, il voit à l'horizon lointain un Dieu consolateur qui lui promet, après la mort, un lieu de repos et de félicité au delà de ces monts couronnés de nuages ou illuminés par les rayons de l'astre du jour. Dans tous les siècles, a dit Humboldt, la souveraine vertu des montagnes, leur indestructible beauté résident dans l'effet moral qu'elles produisent sur tout homme bien organisé.

Quelques murs intacts, les débris de la chapelle, dédiée autrefois à sainte Madeleine ⁽¹⁾, voilà ce qui reste aujourd'hui

⁽¹⁾ *Le rendant remonstre d'avoir donné le jour de la Sainte Madeleine, jour de la fondation de ladite chapelle, pour le dîner du curé de Tohogne, son chapelain et marguillier y ayant célébré la messe ledit jour accoustumé comme il appert par la quittance du dit curé en date du 3 mars et ce pour l'an 1676, icy 18 patars.*

(Cartulaire de l'époque.)

d'hui de l'antique hospice de La Hesse, mais les idées pieuses qu'il s'inspirent, les souvenirs qu'ils évoquent font à l'âme un puissant appel.

II

N'ôte pas la borne placée par tes pères.

(*Proverbes de Salomon.*)

Il résulte d'une notice manuscrite et d'une correspondance de 1595 qu'un seigneur de Durbuy a fondé dans le courant du XIV^e siècle, un hôpital avec chapelle à La Hesse.

Le bâtiment principal était entouré de maisonnettes pour le logement des malades ou lépreux.

D'après les comptes, les dotations, aumônes et libéralités du fondateur et des autres personnes charitables consistaient annuellement en 31 muids d'épeautre et 6 1/2 muids d'avoine, en 21 florins de Brabant de rente et 12 escalins provenant de la location d'une prairie.

Selon les titres de la fondation, le curé de Tohogne avait droit pour les messes qu'il disait dans la chapelle à 2 muids d'épeautre, un muids d'avoine et à un écu ⁽¹⁾.

Le prix des choses nécessaires à la chapelle était prélevé sur les revenus dont il fallait déduire aussi 4 muids pour le mambour, préposé à la recette.

(1) Reçu de M. Berleur, un écu annuellement dû à la cure de Tohogne sur la recette de la Haisse escheu pour la Saint André 1741.

Tohogne le 40 janvier 1743.

Signé : P. POUCCIN, curé.

Le surplus des rentes et des revenus, lorsqu'il n'y avait pas de malades à l'hôpital, était distribué en aumônes annuelles, par ordre du seigneur aux pauvres de Durbuy et des quatre cours dépendantes de la seigneurie.

Le seigneur donnait des instructions à cet effet au mambour, receveur particulier nommé par lui.

Les comptes se rendaient par le mambour, par-devant les prévôts et échevins de la cour de Durbuy, en présence du seigneur du lieu (1).

(1) La fondation de l'hospice dit de La Hesse porte aujourd'hui le nom de Bureau de bienfaisance de La Hesse, séant à Durbuy, auquel ressortissent douze communes formant la ci-devant terre de Durbuy, et qui sont : Durbuy, Wéris, Amonines, Barvaux, Bèffe, Borlon, Erezée, Grandmenil, Heyd, Mormont, Tohogne, Vaux Chavanne.

A cet hospice se rattachent une grande quantité de rentes, tant en nature qu'en argent, dont le produit était affecté, comme il l'est encore aujourd'hui, à soulager les malheureux, soit en leur procurant quelques ressources comestibles, soit en salariant un médecin qui les traite dans leurs maladies.

Monseigneur Wolfgang - Guillaume - Joseph - Léonard - Vital duc d'Ursel, et d'Hobogne, seigneur de la terre, ville et prévôté de Durbuy, etc., etc., nomma, le 29 mars 1792, le sieur Mersch, greffier et contrôleur à Durbuy, receveur et administrateur des biens et revenus de cet établissement.

Mais ce mode d'administrer fut changé par deux ordonnances des états députés du Grand-Duché de Luxembourg, en date du 15 mai 1827, et 9 mars 1832, qui instituèrent une commission administrative de cinq membres qui devait choisir dans son sein un président et un secrétaire et hors de son sein un receveur.

Un membre doit sortir chaque année et il est pourvu à son remplacement par la députation permanente du conseil provincial du Luxembourg, parmi deux candidats présentés par les bourgmestres des communes ressortissantes à cet établissement, le membre sortant est rééligible.

Cette commission est aujourd'hui composée de :

1^o M. Truc, Charles-Ferdinand, ancien bourgmestre de la ville de Durbuy et greffier de la justice de paix, décoré de la croix de Juillet 1830 (France) et de la croix civique de première classe, nommé le 22 février 1843, et qui remplit les fonctions de président depuis cette époque.

2^o M. Bontemps, Étienne-Joseph, secrétaire communal de Tohogne, aussi

III

Et quel fils plus parfait d'âme et d'intelligence
 A de ses vieux parents jamais charmé les jours ?
 Il nourrissait nos cœurs de sa chère présence ;
 Et voilà qu'il s'en va, qu'il s'en va pour toujours !

(VICTOR DUMORTIER.)

Combien ils furent déchirants les adieux de la vieille mère et de son malheureux fils ! Se retrouveraient-ils encore ? l'âge et les infirmités courbaient déjà l'une et un mal dévorant rongait l'autre ; leur infortune semblait irrémédiable. Heureusement, le frère Hermant, toujours inspiré par son noble cœur, était là pour les soutenir et les fortifier par sa présence et par son langage chrétien. Il fit

décoré de la croix civique de première classe, nommé le 11 août 1841, qui remplit les fonctions de secrétaire depuis cette époque.

3^e M. Damblon, Jean-Joseph, ancien échevin à Borlon, nommé le 29 juillet 1857.

4^e M. Haufroid, Jean-Joseph, bourgmestre à Tohogne, nommé le 6 mars 1861.

5^e M. Havelange, François, ancien échevin à Durbuy, nommé le 1^{er} juillet 1874.

Les mandats de ces messieurs ont toujours été renouvelés à chaque quinquennale.

Il résulte d'un tableau consigné dans le registre du bureau que les revenus de l'établissement de La Hesse s'élevaient annuellement à l'époque du 27 avril 1835 à la somme de fr. 648-66.

Aujourd'hui ils s'élèvent annuellement à la somme de 1,150 francs.

Cette progression est le résultat d'une bonne gestion de la part de la commission.

Ces revenus se composent en grande partie des capitaux placés en rentes sur l'État qui sont répartis chaque année (déduction des frais d'administration) entre les douze communes ayant droit, en prenant pour base la population, pour salarier les médecins qui soignent et qui traitent les indigents.

Chaque année le receveur rend ses comptes qui sont soumis à l'approbation de la commission des conseils communaux intéressés et de la députation provinciale qui les arrête en dernier ressort.

signe à Jehan d'abrèger la scène déchirante de la séparation. Celui-ci s'étant recueilli et courbé sur ses genoux pour demander la sainte bénédiction maternelle, la pauvre veuve réunit toutes ses forces pour le bénir à haute voix, puis, muette et palpitante, elle l'embrassa encore une fois avec une douloureuse énergie; enfin, résignés, autant que possible, à la volonté du ciel et cherchant à s'encourager mutuellement, ils se séparèrent en versant d'abondantes larmes.

Jehan avait le visage couvert d'un voile gris percé de deux trous qui lui permettaient de voir et de distinguer tous les objets. Aubinette eut le cœur serré en le voyant affublé de la sorte, mais ce voile était prescrit et il garantissait la figure du malade des insectes et de la poussière.

Près du petit pont du ruisseau de Vedeur, qui, rapide comme une flèche d'argent, se précipite sur les flots verdâtres de l'Ourthe, Jehan s'arrêta pour contempler encore Durbuy et surtout les chaumières jumelles qui lui rappelaient tant de moments heureux, tant d'épisodes charmants de sa vie; en un mot son enfance insouciante; les jeux, les caresses, le bonheur, les larmes de la famille. Ne s'éloignait-il pas de ses meilleurs souvenirs, de ce qu'il aimait davantage? Cette mère éplorée, restée debout sur le seuil de sa cabane, levant au ciel ses mains tremblantes comme pour lui donner une dernière bénédiction, la reverrait-il encore? Jehan était bien près de retourner sur ses pas. Il ressemblait au voyageur, parvenu aux dernières limites d'une oasis embaumée, qu'il doit abandonner pour toujours, après y avoir coulé des jours de calme et de joie, et qui se retourne pour lui faire un solennel adieu sachant que les souffrances, l'exil et la mort peut-être, l'attendent sur un autre bord.

« Hélas ! » murmura l'infortuné, « pourquoi ai-je connu
» le bonheur ? » Au son de cette voix qui avait conservé
sa douceur pénétrante, l'orpheline comprit que Jehan pleu-
rait plus amèrement. « Allons, mon ami, du courage en-
» core ! songeons qu'en restant à cette place nous prolon-
» geons les angoisses de la pauvre mère. — C'est vrai,
» Aubinette ; partons donc puisqu'il le faut ! » Et faisant un
violent effort sur lui-même, Jehan s'écria de nouveau :
« Adieu, bonne maman, adieu ! » Puis, des lèvres, du re-
gard et du cœur, il envoya de la main un dernier baiser à
l'adresse de Madeleine... Une seconde après, le superbe
rocher qui forme l'angle des deux étroites vallées lui déro-
bait complètement Durbuy...

Les hirondelles, dont Jehan aimait tant le vol agile et
gracieux, allaient et venaient d'un vallon à l'autre en décri-
vant leurs courbes capricieuses. Leurs petits cris, aux in-
tonnations variées et charmantes, faisaient plaisir à enten-
dre. Sans doute ces oiseaux sympathiques s'entretenaient
de leur prochain départ et ils enseignaient la géographie à
leurs petits que Durbuy avait vu naître et qu'ils avaient éle-
vés avec tant d'amour. Ces chers petits n'ont jamais vu les
mers, leur immensité et leurs orages ; ce sera un spectacle
tout nouveau pour eux quand ils apercevront les débris de
Tyr ou les Delta de l'Égypte. N'importe, ils feront leur che-
min sans boussole et le souffle de la Providence les guidera
mieux que toutes nos vaines sciences.

» — Gentils oiseaux, observa Aubinette, eux aussi se
» disposent à quitter le nid natal pour aller affronter la
» tempête et les dangers de tout genre, mais, Jehan, c'est
» pour éviter un mal plus grand : les rigueurs de l'hiver.
» — Oui, mon amie, mais ils arriveront au port et le

» doux printemps les ramènera sains et saufs dans notre
» bien-aimé vallon, tandis que moi!...

» — Oh, Jehan! Notre Père qui est dans les cieux n'a
» jamais abandonné aucun de ces petits; à plus forte raison
» viendra-t-il en aide à celui qui, comme vous, est tou-
» jours resté dans la voie de l'honneur et de la justice.
» Ayons confiance dans sa miséricorde infinie. »

La journée était superbe, le soleil rayonnant; les jeunes gens avaient quitté Durbuy vers 10 heures croyant pouvoir arriver à La Hesse vers midi; Jehan éprouvait une lassitude extrême due à la fièvre, à la chaleur exceptionnelle et surtout aux violentes émotions de la journée.

Avant de gravir la haute montagne, ils allèrent s'asseoir sur les bords du ruisseau de Sainte-Geneviève qui, un peu plus bas, va grossir celui de Vedeur.

Jehan s'étant rafraîchi les mains et le visage à cette onde pure et bienfaisante, on se remit en marche, mais comme le soleil était devenu plus ardent, le malade exprima le désir de gagner l'hospice, en traversant une partie de la forêt, pour avoir de l'ombre. A partir du ruisseau, la pente du terrain s'accroît fortement. C'était un touchant tableau que celui de cette belle jeune fille donnant le bras à un infortuné, devenu subitement un type de laideur, assailli par une sombre tristesse et une implacable maladie. Charmante de sollicitude et d'amour, elle écartait les branches des taillis et les cailloux de l'étroit sentier pour rendre la marche de Jehan plus facile et l'aider à gravir la montagne escarpée.

« — Mon ami, » lui disait-elle, en s'arrêtant parfois pour donner à Jehan le temps de respirer, « aujourd'hui vous
» voyez tout en noir, et cela se comprend si bien! La plu-

» part des maladies engendrent la mélancolie et le découragement, mais, à notre âge, la vie offre tant de ressources! Il est des lépreux qui recouvrent la santé, cher Jehan ; mon cœur me l'affirme, vous serez de ce nombre.

» — Il est vrai, bonne sœur, qu'hier le frère Hermant me disait la même chose, en ajoutant que Notre-Seigneur Jésus avait fait plusieurs miracles en faveur des lépreux ; mais, hélas ! Aubinette, ces temps sont loin, bien loin de nous !

» — Jehan, la puissance de Dieu reste éternelle. Oh ! nous le supplierons si souvent, nous le prions tant qu'il daignera manifester sa miséricorde envers nous !

» — Pourrait-il rester insensible à la prière d'un ange comme vous, chère Aubinette ?

» — Vous espérez donc avec moi, n'est-il pas vrai, cher Jehan ?... »

Le jeune homme garda le silence et l'orpheline le croyant fatigué par la marche se tut également.

Combien de fois un bon cœur ne se blesse-t-il pas lui-même ! c'était le désespoir et non la fatigue qui rendait Jehan muet. Oh ! que son âme souffrait et se lamentait intérieurement ! Hélas ! ses nerfs agités par deux nuits d'insomnie et de douleurs, ses yeux brûlés de larmes, son cœur enfiévré le tenaient éveillé comme un voleur nocturne. Son imagination, devenue farouche et déréglée, ne lui présentait les objets que sous des couleurs lugubres ; aucun rayon pour dorer ses ténèbres ! Mort à la joie, mort à l'espoir, mort à l'amour, tel il lui semblait être. Malheureux ! il résumait son état dans cette cruelle pensée : mes plaies ne se fermeront que quand se fermera ma tombe !...

A cette époque les sentiers étaient à peine frayés dans la

forêt; hélas! nos jeunes gens, sous l'empire des plus pénibles préoccupations, s'engagèrent dans une direction contraire; les voilà donc errant à l'aventure, et, double sujet de peine et d'inquiétude, la surexcitation de Jehan augmentait avec l'ardeur du soleil; dans cet état il lui aurait été impossible de s'orienter au milieu de ces obscurs fourrés et de cette vaste solitude. Il vint même un moment où l'orpheline fut obligée de le faire asseoir au pied d'un chêne, où il s'affaissa lentement. L'épais feuillage de l'arbre les ombrageaient tous deux. Aubinette s'empressa de faire boire à son ami un peu de vin de Moselle que le frère Hermant lui avait donné pour le trajet; Jehan se sentit passablement réconforté, mais sa sombre tristesse persistait: il était tout à l'idée fixe de ne pas associer plus longtemps Aubinette à sa destinée et ne songeait même plus qu'ils étaient égarés dans l'immense forêt...

IV

Oublie-moi, grand Dieu, si jamais je t'oublie!

(BURNS.)

Cependant, Aubinette n'avait pas tardé à deviner les secrètes pensées de son ami; elle résolut de s'expliquer nettement et pour une dernière fois à ce sujet. « Jehan, lui » dit-elle, nous voilà un peu remis de nos fatigues; je vous » en conjure, vous allez me faire part de ce que vous avez » sur le cœur; j'avais cru que le consentement tacite du » médecin et de notre confesseur vous aurait tranquillisé » à mon égard; à ce qu'il paraît il n'en est rien.

» — O ma sœur, pardonnez-moi, mais j'ai tant réfléchi

» depuis lors ! Tous, à commencer par ma pauvre mère,
» nous avons commis une si grave imprudence en accé-
» dant à vos pieux désirs ! Vous ne pouvez avoir oublié
» mes traits affreusement défigurés : si vous alliez deve-
» nir semblable à moi ! quels amers reproches nous au-
» rions à nous faire ! Ne suis-je pas comme la mauvaise
» herbe déjà flétrie, que la terre se refuse à nourrir ? en un
» mot, puis-je inspirer autre chose qu'un sentiment d'hor-
» reur ?

» — Jamais à moi, jamais à votre mère, Jehan ! car
» nous vous aimons, car nous savons que si, pour le mo-
» ment, votre visage est changé, votre âme est sans souil-
» lure ; elle n'a pas cessé de resplendir d'amour et d'une
» merveilleuse beauté.

» — Quoi ! reprit l'obstiné jeune homme, votre front
» si pur, vos joues qui ont la fraîcheur de l'églantine rose,
» votre corps immaculé seraient couverts d'une plaie uni-
» verselle ! Comment voulez-vous que je ne sois pas épou-
» vanté à cette cruelle idée ?

» — Jehan, mon bien-aimé, cette beauté que vous van-
» tez trop, peut-elle tant m'intéresser à cette heure ? Plus
» d'une fois, pendant les sermons, notre révérend curé, ne
» l'a-t-il pas comparée à la fleur des champs qu'un même
» soleil voit naître, briller et se faner ? Est-il de comparai-
» son plus vraie et plus juste ? Mais ce qui survit, ce qui
» reste éclatant, immuable, ce qui console et raffermi, c'est
» un amour pur et sincère. Or, grâce à Dieu, cet amour
» nous l'éprouverons à jamais l'un pour l'autre.

» — Chère Aubinette, vos paroles me ravissent et me
» navrent en même temps. Admettons que je vous laisse
» persister dans votre généreux dessein, un cri général de

» réprobation ne s'élèvera-t-il pas à l'instant contre moi ?
» c'est parce que je vous aime tant que je ne veux pas en-
» sevelir votre jeunesse et votre avenir dans le linceul qui
» me recouvre à demi. » Puis, il ajouta avec effort et d'une
voix déchirante : « Aubinette, il faut nous séparer... Belle
» et bonne comme vous l'êtes, vous trouverez plus tard un
» mari... Il vous aimera et vous rendra heureuse... Encore
» une fois, oubliez un infortuné !

» — Jehan, oh ! Jehan ! » s'écria l'orpheline, pâle, fré-
missante et les yeux noyés de larmes, « vous me percez
» lentement le cœur ! Ah !... mais c'est la fièvre qui vous
» inspire ces dures paroles, sans cela je crois que je ne
» vous pardonnerais pas. Douter de ma tendresse pour
» vous ! Qu'ai-je donc fait pour cela ?... Jehan, vous m'avez
» comblée de marques d'affection, de dévouement et à mon
» tour, je ne pourrais rien faire pour vous ! Le souvenir
» du passé serait-il à ce point effacé de votre mémoire ?
» Ne suis-je plus celle que votre mère se plaît à nommer
» sa fille ? Est-ce pour partager vos joies, mais non vos
» peines que je vous suis fiancée ? Ah ! vous voulez m'ôter
» la consolation, la douce fierté, le repos de la conscience
» que je trouve dans l'accomplissement d'un devoir
» sacré !... Jehan, vous n'avez pas ce droit. Vous délaisser,
» vous oublier ! Mais d'abord que répondrai-je à votre
» vieille mère, quand elle me demandera, comme Adam
» fit un jour à Caïn : qu'as-tu fait de ton frère ?...

» — Aubinette, vous me déchirez le cœur, » murmura
sourdement le malade.

« — J'achèverai cependant !... il le faut. Vous oublier,
» Jehan ? mais si vous admettez qu'il me soit possible de
» le faire, c'est que probablement cela vous serait facile à
» vous ?

» — Oh! Dieu! » interrompit-il avec véhémence,
« quelle différence entre nous! Je n'ai plus rien à espérer
» au monde, tandis qu'il peut encore vous donner tout un
» avenir de calme et de bonheur. Hélas! mon amie, pen-
» dant les longues heures de souffrance, d'isolement et
» d'abandon que je vais passer à l'hospice, avec l'espoir
» que le Seigneur daignera abréger ma triste existence,
» comment pourrais-je vous oublier et repousser le seul
» rayon de joie, l'unique consolation qui me resteront
» désormais? L'amour que je vous porte ne peut finir
» qu'avec mon dernier souffle. Le souvenir de votre pre-
» mier et virginal baiser ne s'effacera de mon cœur que
» quand il aura cessé de battre.

» — Doublement parjure, doublement ingrate serait
» votre Aubinette, si, convaincue, comme elle l'a toujours
» été, d'être aimée à ce point, elle pouvait songer un seul
» instant à vous abandonner lâchement pour d'autres
» amours. Non, non, Jehan! je ne serai jamais une fille
» sans âme, qui, pour satisfaire sa passion, trahit ses ser-
» ments et boit à la coupe empoisonnée des plaisirs et de
» l'oubli, sans s'inquiéter si elle sera obligée d'avalier la
» honte en même temps. Quoi! j'effacerais sans remords
» de mon cœur les mille doux souvenirs de notre enfance,
» de vos bontés, de votre fidèle et inaltérable affection pour
» moi! Avant ce jour que la belle lumière du ciel dispa-
» raisse à mes yeux! Selon vous, Jehan, je ne devrais
» même pas songer qu'aujourd'hui, de retour à Durbuy,
» à une lieue de moi, le seul véritable ami que j'aie en ce
» monde souffre, languit, se désespère, s'étiole et succombe
» à un mal funeste, sans que sa mère, que la vieillesse et les
» infirmités clouent dans sa chaumière, sans que sa fian-

» cée que l'égoïsme, l'ignoble peur et l'ingratitude ont dé-
» tournée de ses devoirs se trouvent à ses côtés!!

» — Assez, de grâce, Aubinette! ayez pitié de moi,
» j'endure le martyre! » s'écria le pauvre Jehan, accablé
de honte, de douleur et de perplexités. Mais l'orpheline
comprit que le moment était venu de frapper le grand
coup, elle reprit impétueusement et d'une voix vibrante :
« Assez, dites-vous, Jehan? assez! et vous ne cessez, vous,
» de torturer mon âme désolée et meurtrie, et vos doutes
» cruels pèsent d'un poids affreux sur mon sein. Assez!
» mais enfin, et je veux le savoir! Qu'eussiez-vous fait,
» Jehan, si la terrible maladie m'avait atteinte avant vous?
» — Oh! sainte fille du ciel! » répondit-il, dans une sorte
d'égarement et avec une voix où éclatait tout son amour :
« J'aurais bravé mille morts pour te sauver ou succomber
» avec toi! — Soyez béni, mon Dieu! J'ai donc retrouvé
» mon loyal et bon Jehan! » s'écria-t-elle en sanglotant;
et, sublime de fierté et de tendresse, elle se précipita vers
son ami et l'étreignit sur son cœur avec un irrésistible
élan... Mais soudain elle poussa un cri perçant, le jeune
homme, écrasé sous le poids de tant d'émotions, était tombé
dans un profond évanouissement. Aubinette crut qu'il
allait expirer...

V

Une voix a été entendue sur la montagne avec des pleurs et beaucoup de gémissements. (S. MATHIEU.)

D'une main frémissante et dans un trouble indicible, l'orpheline se hâta d'arracher le voile de son ami, et, de nouveau l'effrayant spectacle d'un visage dévoré par la lèpre s'offrit à ses regards éperdus. Mais la céleste pitié eut bientôt refoulé un mouvement instinctif de répulsion chez la vaillante jeune fille. Elle avait eu la précaution de se munir d'un peu d'eau en quittant le ruisseau, elle en baigna la figure et les mains de l'infortuné; elle l'appela cent fois des noms les plus tendres, elle le serra de nouveau dans ses bras... Stériles efforts, soins superflus! Jehan restait froid, livide, inanimé...

A demi folle de terreur et d'anxiété, Aubinette se relève, se tord les mains, se met à crier, à implorer du secours; mais, hélas! seuls, les échos profonds de l'immense forêt et le croassement de quelques corbeaux, rasant d'un vol pesant la cime des chênes, répondaient à ses appels désespérés. Enfin, pâle comme une morte, elle tombe à genoux près de son ami, lève les mains et les yeux au ciel et s'écrie du fond de son âme dévorée d'angoisse : « Jésus, Sainte » Vierge! si telle est votre volonté que mon malheureux » Jehan termine ses jours ici, vous savez bien que je ne » pourrai pas lui survivre. Au nom de sa vieille mère — » je n'ose vous implorer pour moi — Jésus, notre refuge » Marie, consolatrice des affligés, mon cœur vous en conjure, venez-nous en aide! rappelez Jehan à la vie et j'

» fais vœu, après sa guérison, d'entrer comme récollectine
» au couvent de Durbuy. » A peine cette prière, ou plutôt
ce vœu, avaient-ils jailli de son âme que les sons rapprochés
d'une cloche se firent entendre : c'était celle de l'hospice !

Aubinette se relève radieuse en glorifiant les divins Pro-
tecteurs qu'elle vient d'invoquer, puis elle se dirige rapi-
dement dans la direction du son, en ayant la précaution de
briser quelques branches aux taillis pour reconnaître son
chemin au retour, et, ô bonheur ! elle aperçoit l'hospice,
situé, comme nous l'avons dit, sur la lisière de la forêt.

Bientôt elle revint accompagnée de l'ermite Jean et d'un
hospitalier ; après s'être assurés que le jeune homme n'était
qu'évanoui, ils le transportèrent dans la petite maison-
nette qui l'attendait, car depuis la veille on était prévenu
de son arrivée.

Dès que Jehan fut étendu sur son lit on lui administra un
fort émétique. Aubinette, les yeux fixés sur le visage de
son ami, y guettait avec anxiété un signe de vie... Enfin,
Jean souleva sa paupière alourdie et son regard, dont l'ex-
pression indiquait une pensée fixe, immuable, chercha im-
médiatement celui de l'orpheline ; dès qu'il l'eut rencontré,
ce bien-aimé regard, doux, loyal et fidèle, comme toujours,
Jehan tressaillit visiblement, un faible sourire éclaira sa
physionomie, et le sang qui commençait à circuler de nou-
veau dans ses veines porta la vie à ses mains qui se croisè-
rent sur sa poitrine. L'aimable fille ressentit une sorte de
commotion électrique ; elle constatait que la première pen-
sée de Jehan avait été pour elle, et rien que pour elle.
L'amour est plus fort que la mort, a dit l'Écriture ! combien
c'est vrai ! avec le sentiment de la vie le malade retrouvait
instantanément celui d'une impérissable affection.

Aubinette s'était rapprochée, un doux sourire errait sur sa bouche. Après avoir encore rassuré Jehan de son mieux, elle lui fit comprendre que maintenant elle devait songer à retourner au plus vite à Durbuy, pour consoler la bonne mère, dont les inquiétudes devaient être grandes. La parole faisait encore défaut à Jehan pour répondre, mais dans un regard éloquent, dans la pression d'une main que, cette fois, il lui avait spontanément tendue, il remerciait Aubinette de toute son âme. Celle-ci comprit admirablement ce muet langage et quand elle ajouta qu'elle reviendrait bientôt, un second regard de Jehan, voilé d'une larme que la reconnaissance venait d'y suspendre, l'assura que désormais il acceptait le dévoué concours de l'orpheline.

Brisée par tant de fatigues et d'émotions, Aubinette reprit le chemin de Durbuy. Plus d'une fois encore les larmes coulèrent silencieusement sur ses joues. L'hirondelle blessée par le plomb d'un stupide chasseur et qui n'a plus qu'une aile pour regagner son nid est peut-être moins à plaindre que notre chère petite orpheline. Hélas! si Jehan était, pour le moment, revenu à la vie, que de dangers l'environnaient encore! Aubinette ne se dissimulait pas la gravité et les conséquences de cette terrible maladie. D'ailleurs, les regards et les paroles échangés par les frères hospitaliers n'étaient nullement de nature à la rassurer, au contraire. Ne leur avait-elle pas entendu dire que la maladie de Jehan n'était qu'à son début?...

Pauvre enfant! les soucis, le chagrin, la mélancolie, les appréhensions de tout genre lui servaient d'escorte sur la montagne déserte, à l'heure où cependant tout était calme, paix, harmonie autour d'elle; à l'heure où la vaillante

alouette, avant de redescendre au sillon natal, saluait par une dernière mélodie les rayons dorés du soleil couchant.

Madeleine attendait le retour d'Aubinette avec une impatience fiévreuse. Que de larmes et de baisers accueillirent l'orpheline sur le seuil de la chaumière ! Hélas ! pour la première fois de sa vie, Jehan n'y paraîtrait pas ce soir-là ! et les jours suivants ?... Aubinette donna tous les détails de son voyage et de son séjour à La Hesse, en omettant, bien entendu, le sombre épisode de la forêt, le vœu qui en avait été la conséquence et enfin ses craintes au sujet de Jehan. La pauvre mère, presque tranquillisée, ne cessait de bénir son enfant d'adoption, la douce et héroïque Aubinette.

ALICE A SA TANTE.

Noyelles, 21 septembre 1663.

MADAME ET BIEN-AIMÉE TANTE,

Partagez ma douce joie; grâce à vos puissantes démarches, mon père a enfin consenti à différer mon mariage. Le comte de Mirecourt, dépité de ce contre-temps, a pris le chemin de Paris. Puissent les brillantes beautés de la cour de France lui faire oublier votre petite nièce!

Raoul, qui partage si bien les sentiments de reconnaissance et de tendre vénération que je vous porte, vient de prendre un grand parti : afin d'écarter tous les soupçons, relativement à notre amour, il s'est décidé à entreprendre un voyage en Orient. Inutile de vous dire ma douleur en apprenant cette détermination. Ne plus le voir!... le savoir loin de moi pour un temps si long!... Mais il m'a calmée en me faisant comprendre que le devoir, autant que la prudence, nous prescrivaient l'éloignement. Puis, je savais que Raoul désire depuis longtemps se perfectionner dans l'étude des mœurs, des coutumes et des langues étrangères. « Noblesse oblige, m'a-t-il dit, je veux prouver, comme mes » ancêtres, que je suis capable de poursuivre et d'atteindre » un but élevé. » Chère tante, ce sont ses propres paroles que je vous cite. Avant-hier il a pris congé de moi en me

baisant au front et en m'assurant de son inaltérable affection. Généreux cœur ! Jamais chez lui ne se ternira cette fleur de respect qui est le parfum des vraies tendresses.

La prière m'est une grande consolation en ce moment ; chaque fois que je suis à l'église, ou agenouillée sur mon prie-Dieu, je me rappelle le conseil maternel que vous me donnâtes un jour : « La meilleure manière de prier c'est de » dire à Celui qui voit mieux que nous, de faire ce qu'il » veut et non ce que nous voudrions qu'il fit, nous, pauvres aveugles. »

A l'exemple encore de ma pieuse et charitable tante, je visiterai plus souvent les malades et les pauvres nécessiteux. Oh ! je ne crains pas de déroger en leur parlant avec mansuétude. Donner un peu de son or, un peu de ses loisirs avec un peu d'affection aux déshérités de ce monde, c'est non-seulement un bonheur, mais un devoir pour celui qui peut le faire. N'en retire-t-il pas des fruits et des grâces sans nombre ? Chère bonne tante ! dès que je fais la charité de cette façon, il me semble que le bon Dieu daigne me regarder par sa fenêtre de diamant (comme nous disions dans notre enfance).

Quand le temps est favorable, suivie d'un page et montée sur ma blanche haquenée, je visite nos environs ; mais, de préférence, c'est sur le chemin allant vers Durbuy que je me dirige. Hélas ! pourquoi cette chère petite ville est-elle si éloignée de moi ? Aimable et bonne tante, j'éprouve parfois un si grand désir d'aller vous voir, vous parler, vous embrasser, demander vos consolations ! Je songe également à votre jeune et beau Florent, à mon excellent oncle, puis à vos vieux rochers.

A propos de Durbuy, donnez-moi donc, je vous prie,

des nouvelles de la gentille Aubinette. Heureuse bauçelle! Sans doute que maintenant elle est mariée avec votre courageux jardinier qui cultive de si belles roses et pose de si beaux actes de dévouement? Le joli couple que cela doit faire! Danse-t-on aux noces de Durbuy? Quel costume avait la jeune mariée? Encore une fois, heureuse Aubinette!... Quand donc, hélas! chère tante, direz-vous aussi, de concert avec mon Raoul : heureuse Alice?...

AUBINETTE VISITE JEHAN.

I

Pourquoi cela ? — C'est le cœur humain.

(LE MARÉCHAL DE SAXE.)

Nous admirions comment la charité plus forte que tous les instincts, plus puissante que tous les obstacles, tenait enchaînés dans un désert, des hommes qui y portèrent cependant le fond d'aspirations communes à l'humanité vers la vie, le mouvement et la liberté.

(MAD. SODAR DE VAULX.)

A Durbuy chacun loua le dévouement de l'orpheline, il contrastait avec l'abandon dans lequel on laissait les autres lépreux à La Hesse. Mais quoi ! la peur hideuse, dissimulée sous le bon nom de prudence, fut cause que bientôt Aubinette fut tout à fait délaissée. On redoutait au plus haut degré la contagion ⁽¹⁾ et personne n'ignorait

(1) Les lépreux furent traités comme des parias dans tous les lieux et dans tous les siècles ; en beaucoup d'endroits il leur était strictement défendu de sortir sans leur habit de ladre ;

De sortir nu-pieds ;

De passer par des ruelles étroites ;

De parler à quelqu'un lorsqu'ils étaient sous le vent ;

D'aller dans aucune église, dans aucune foire, dans aucun marché, dans aucune réunion d'hommes quelconque ;

De boire et de laver leurs mains soit dans une fontaine, soit dans une rivière ;

De manier aucune marchandise sans l'avoir achetée ;

De toucher les enfants, de leur rien donner, etc.

L'appréhension de ce mal était telle qu'on disait que la vigne, le verger, la

que la jeune fille était souvent en contact avec le malheureux Jehan.

L'orpheline, révoltée de ce qu'elle appelait une lâcheté, se renferma dans une solitude complète et cessa même tout rapport avec les pensionnaires du couvent. D'ailleurs, il lui fallait maintenant subvenir à l'entretien de la mère de Jehan, dont les infirmités augmentaient chaque jour; les soins du ménage, la nourriture du bétail, tout incombait à l'orpheline. Sa robuste santé suffisait à ces labeurs et grâce à une sage économie, Madeleine et Aubinette vivaient d'une existence modeste, à l'abri du besoin.

Plus que jamais, ces chères personnes étaient devenues inséparables. Si les doux accents de la sympathie et de la pitié ne résonnaient plus à leurs oreilles, si elles étaient abandonnées de leurs voisins et amis, du moins leur affection mutuelle avait grandi. Le malheur a pour résultat d'élever les nobles cœurs et de les rapprocher davantage. Puis, rendons-lui de nouveau justice, frère Hermant leur restait fidèlement attaché et les aidait à porter le poids de l'infortune.

La jeune fille se rendait le jeudi et le dimanche de chaque semaine à La Hesse, et plus souvent quand il était nécessaire.

Les craintes de Jehan et des frères hospitaliers au sujet des dangers qui auraient pu menacer Aubinette s'étaient peu à peu dissipées. L'orpheline était accueillie à l'hospice

vache, les brebis qui avaient été donnés au lépreux n'avaient nullement besoin d'être gardés; y aurait-il famine, on n'y toucherait pas, car il semble que le lépreux, sa terre et tout ce qu'elle porte soient frappés d'une même plaie.

Dans le Hainaut on brûlait les habits, les meubles et la maison du lépreux.

avec tant de joie et d'empressement ! La limite tracée d'un côté par la souffrance et le dévouement, et de l'autre par l'odieux égoïsme, était franchie d'un pas si léger et si ferme par cette fraîche et ravissante jeune fille ! Elle apportait l'espérance et la consolation dans l'asile de la douleur et de l'infortune. Souvent les mêmes idées, les mêmes images se reproduisent en plusieurs lieux à la fois et à des siècles de distance : ce que disait Saint Hervé de sa petite sœur, Jehan l'avait souvent répété en voyant Aubinette apparaître au milieu des hospitaliers et des malades vêtus d'un costume sombre : « Elle est comme une » colombe blanche au milieu de noires corneilles. »

II

Celui qui chérit sa cellule trouvera le bonheur.
(IMIT. DE J.-C.)

Un dimanche, Aubinette trouva son ami plus accablé que de coutume ; il ne toucha même pas aux petites friandises qu'elle lui apportait habituellement et c'est à peine s'il jeta un regard sur une paire de chaussons en laine tricotés par sa mère. Dissimulant la peine qu'elle ressentait sous un air d'enjouement, l'orpheline cherchait à l'égayer, à le reconforter ; elle lui disait que l'hiver allait replier ses ailes de givre pour faire place au doux printemps et que sans doute alors il y aurait amélioration dans l'état de sa santé.

» — J'en doute, chère Aubinette, répondit le malade,
» vous le savez peut-être, le pauvre Roche est mort

» avant-hier ? Pourquoi serais-je plus épargné que mes
» compagnons d'infortune ? — Est-ce cela qui vous impres-
» sionne tant, mon ami ? Mais Roche était vieux et déjà
» malade quand la lèpre s'est déclarée chez lui ; tandis que
» vous !... — Hélas ! ma sœur, il en sera ce qu'il plaira à
» Dieu ; mais si sa volonté est de me rappeler à Lui, que
» deviendrez-vous, ma bien-aimée ? » — L'orpheline, vou-
lant de nouveau tenter de le distraire, répondit d'un ton
qu'elle essayait de rendre léger : « Les petits *lutons* ⁽¹⁾
» noirs ont quitté les grottes des bords de l'Ourthe pour
» venir vous tourmenter, cette nuit, mon pauvre Jehan ;
» j'ai rencontré tantôt le médecin sur le chemin de La
» Hesse, et de nouveau il m'a dit que vous guérirez. »
Jehan hocha tristement la tête : « — Aubinette, reprit-il,
» de grâce, pardonnez-moi si je reviens encore une fois
» sur ce douloureux sujet, mais il est certain que sans
» moi vous seriez, à présent, calme, heureuse et peut-être
» à la veille de faire un bon mariage. — Avec Ortie, par
» exemple ? » interrompit la jeune fille, « oui, avec Ortie.
» Vraiment ; c'est grand dommage que son inconduite ait
» forcé le seigneur comte à le faire déguerpir de nos mon-
» tagnes. »

Aubinette attendait un sourire ; Jehan resta sombre, l'orpheline devint tout à coup sérieuse : « Jehan, ajouta-
» t-elle, ne vous ai-je pas dit un jour que si je ne vous
» avais pas tant aimé, j'aurais eu la vocation pour la vie
» religieuse ? — En effet, mon amie, je m'en souviens
» parfaitement, et plus j'y réfléchis et plus aussi je me le

(1) C'est-à-dire lutins.

» persuade, Dieu seul est vraiment digne de posséder
 » un trésor tel que vous. — Cher Jehan, je ne suis pas
 » meilleure qu'une autre, ne l'oubliez plus à l'avenir.
 » Seulement je tâche d'aimer et de servir Dieu de mon
 » mieux, car, vous le savez, celui qui vit en Dieu vivra
 » éternellement avec Dieu. Je puis dire encore que la vie
 » calme, sereine et réglée du couvent irait très-bien à
 » mon caractère et à mes goûts paisibles. Ces saintes filles
 » ont une existence si méritoire! aux œuvres de la foi elles
 » joignent celles de la charité. Les soins de l'instruction de
 » leurs pensionnaires ne les empêchent pas de venir en
 » aide aux malheureux, de les consoler, de leur donner
 » des secours et des remèdes; c'est pour leur faciliter cette
 » tâche que le seigneur comte leur alloue des fonds sur
 » les revenus de La Hesse⁽¹⁾. Oui, nos chères récollectines
 » savourent la félicité la plus pure et la plus complète.
 » J'ai entendu l'une d'elles s'écrier un jour : Au sein de

(1) *Estat de ce que j'ai livré pour les pauvres de la terre de Durbuy.*

Livré à Jean A... de Wéris pour sa fille des drogues pour six escalins. 6.0.0

— *à une pauvre vieille boîteuse de Verlaines 2.1.4*

— *au vieux Faien des drogues et siros 1.3.2*

— *onguent de gatte pour une pauvre famille de Durbuy 3.0.0*

— *des pilules au fils de Lambert A... 0.3.6*

— *à la petite Bain pour eau de catarre 2.0.0*

— *des drogues à un pauvre homme de Tohogne 2.2.0*

— *du siros à la fille du vieux J... 3.0.6*

— *onguent et visificatoir à une pauvre femme. 2.5.0*

— *eau de catare au vieux Charles L. 1.6.0*

— *onguent de gatte à une vieille décrépète femme de Grand-*

Mesnil 3.3.0

etc. etc.

Reçu de M^r de Blier le montant du présent estat sur les revenus de La Hesse.

(Signé) *Sœur Marie-Joseph de Jésus,*
pharmacien.

» ma petite cellule je me promène en esprit dans les vastes
» domaines du paradis ⁽¹⁾. Quelques-unes de nos reli-
» gieuses étaient riches et portaient un grand nom dans
» le monde; à présent, sous l'humble robe de Saint-
» François, elles rompent le pain de la concorde et de la
» charité avec les enfants du peuple. Elles sont à l'abri des
» peines, des misères et des orages de la société. Ne vous
» tourmentez donc plus, cher Jehan, de ce que je pourrais
» devenir, votre Aubinette trouvera au milieu d'elles une
» retraite conforme à ses goûts et à ses désirs de vivre
» désormais loin du monde. »

Il y avait longtemps, bien longtemps que la physionomie du pauvre malade n'avait exprimé un pareil ravissement; ses yeux noirs, rayonnaient d'une joie pure et profonde, son cœur précipitait ses battements. Non-seulement le langage d'Aubinette lui paraissait d'un ange, mais la petite chambre aux murs froids et blancs comme la neige où il se trouvait renfermé depuis des mois, semblait rayonner à la présence de l'orpheline dont la voix et le regard faisaient si bien penser au ciel !

« J'avais donc deviné juste ! s'écria Jehan avec transport,
» Dieu soit loué ! oh ! ma bien-aimée et vertueuse Aubi-
» nette, maintenant me voilà tranquille sur votre avenir ! »

Peut-être entraînait-il un peu d'égoïsme dans l'exaltation du malade ? Mais nul n'est parfait ici-bas ; et bien que les pierres de toutes formes et de toutes dimensions abondent sur les bords de l'Ourthe, nous nous portons garants qu'aucun de nos lecteurs ne songera à en ramasser une pour la jeter au malheureux Jehan.

(1) Saint Bernard.

III

Je m'approcherai de l'autel de Dieu,
Du Dieu qui remplit ma jeunesse d'une sainte joie.
(Prière pendant la messe.)

L'Évangile et le Décalogue!... Deux codes divins, deux livres parfaits. Car je défie tout homme sensé et loyal de pouvoir retrancher un seul mot de l'un ou d'en pouvoir ajouter un seul à l'autre.

(BENOÎT QUISSET.)

Tous les dimanches, l'orpheline allait entendre la messe à la chapelle de La Hesse; ce jour-là aussi elle y communiait aux côtés de son ami. C'était pour tous deux une joie suave et une grande consolation que de recevoir, presque en même temps, le pain des forts, l'aliment divin qui, purifiant le corps, rend nos âmes dignes de participer au bonheur des anges et augmente notre foi dans la sublime et mystérieuse existence d'un monde meilleur, d'une patrie céleste.

D'ordinaire, après l'évangile, le prêtre faisait une instruction ayant trait à la situation des malheureux qui composaient son petit auditoire. L'Évangile, ce bien-aimé livre où les pauvres, les faibles, les petits, les infirmes, les déshérités de la terre occupent la place d'honneur, lui fournissait d'inépuisables sujets et il savait les choisir avec discernement.

En voici un exemple :

Jésus étant sur le point d'entrer à Capharnaüm, un homme tout couvert de lèpre l'ayant aperçu, vint à lui, fléchit le genou et le pria en lui disant : « Seigneur, si vous le voulez, vous pouvez me guérir! » Jésus, ayant

pitié de lui, étendit la main et lui dit : « Je le veux, soyez guéri, » et à l'instant la lèpre disparut.

Il lui ordonna de ne le dire à personne, mais d'aller, par déférence pour la loi, se montrer au prêtre, afin d'offrir pour sa guérison ce que Moïse avait prescrit. Mais à peine cet homme l'eut-il quitté qu'emporté par l'élan de sa reconnaissance, il se mit à raconter l'événement qui venait de se passer et à le publier partout, de sorte que Jésus ne pouvait plus paraître dans la ville, sans être entouré d'une foule immense qui le suivait.

— « Doux Jésus, se disait intérieurement Aubinette, » mon Jehan aurait fait comme ce bon lépreux; après » avoir été guéri par votre commandement, il se serait » empressé de glorifier votre puissance et votre mansuétude, tandis que moi agenouillée à vos pieds, auprès » de lui, j'aurais osé coller mes lèvres sur votre divine » main. Notre Père qui siègez aux cieux, jetez un regard » de miséricorde sur vos enfants ! guérissez mon pauvre » ami ! »

Une autre fois le prêtre disait encore :

En passant à travers la Galilée et la Samarie pour se rendre en Judée, Jésus rencontra sur les confins de ces deux provinces dix lépreux qui étaient de différentes nations, mais que leur misère commune avaient réunis, malgré leur diversité d'origine et de religion. Ils allèrent au-devant de lui, et se tenant éloignés par respect, ils élevèrent la voix en criant : « Jésus, notre Maître, ayez pitié de nous ! »

Quand Jésus les vit, il leur dit : « Allez, montrez-vous aux prêtres ! » Voulant sans doute éprouver par là leur foi et leur soumission, ils y allèrent et furent guéris.

L'un d'eux, voyant qu'il était guéri, retourna sur ses pas, glorifiant Dieu à haute voix. Il vint se jeter aux pieds de Jésus, le visage contre terre pour le remercier et celui-là était un Samaritain, c'est-à-dire un de ces hommes que les Juifs méprisaient le plus.

Jésus lui dit : « Les dix n'ont-ils pas été tous graciés ? Où sont donc les neuf autres ? Il ne s'en est point trouvé qui soit revenu et qui ait rendu grâce à Dieu, sauf cet étranger. » Il ajouta : « Levez-vous et allez ; car votre foi vous a sauvé ! »

« Bonne sainte Vierge ! pensait encore Aubinette, si » Jehan avait vécu à l'heureuse époque où votre divin Fils » faisait de si touchants miracles, bien sûr que l'Évangile » aurait cité deux lépreux reconnaissants au lieu d'un seul. »

Mais c'était l'histoire du pauvre Lazare ou du mauvais riche que le prêtre racontait le plus volontiers, pour en faire ressortir les hauts enseignements. Le dramatique et inimitable récit de l'Évangile peint si bien la patience du pauvre Lazare et le hideux égoïsme du misérable riche ! Puis quelle récompense pour l'un et quel terrible châtiment pour l'autre !

Voici, disait le prêtre, comment Jésus montre de nouveau le danger des richesses et l'avantage de la pauvreté.

Il y avait un homme riche qui était vêtu de pourpre et de lin et qui avait tous les jours une table splendidement servie. Il y avait aussi un pauvre nommé Lazare ⁽¹⁾, qui était étendu devant sa porte et dont le corps était tout couvert d'ulcères. Il aurait désiré se rassasier des miettes qui

(1) Saint Cyrille, Saint Ambroise et Saint Jean-Chrysostôme regardaient cette parabole comme une histoire véritable. Lazare était le frère de Marthe et de Marie (Madeleine), les compagnes de Jésus et de ses Apôtres ; il était pauvre et ami du Christ.

tombaient de la table du riche, mais personne ne lui en donnait, les chiens venaient et léchaient ses ulcères.

Il arriva que ce pauvre mourut et qu'il fut porté par les anges dans le sein d'Abraham. Le riche mourut aussi, mais il fut enseveli dans l'enfer. Lorsqu'il fut dans les tourments, il leva les yeux et vit de loin Abraham et Lazare dans son sein. Jetant un cri, il dit : Abraham, mon père, ayez pitié de moi, envoyez-moi Lazare pour qu'il trempe le bout de son doigt dans l'eau et rafraichisse ma langue, car je souffre horriblement dans cette flamme.

Abraham lui répondit : mon fils, souvenez-vous que durant votre vie vous avez reçu les biens et Lazare les maux ; c'est pour cela que maintenant il est dans la consolation, tandis que vous êtes dans les souffrances. Un grand abîme s'est creusé entre vous et nous, de sorte que ceux qui voudraient aller d'ici à vous ne le peuvent pas, comme vous ne pouvez pas non plus passer ici du lieu où vous êtes.

Le riche reprit : Je vous supplie en conséquence de l'envoyer dans la maison de mon père où il y a encore cinq de mes frères, pour qu'il les avertisse de ne pas venir comme moi dans ce lieu de supplice. Abraham lui répondit : Ils ont Moïse et les prophètes, qu'ils les écoutent.... Non, répliqua le riche, si quelqu'un des morts allait les trouver, ils feraient plus tôt pénitence. Mais Abraham répondit : S'ils n'écoutent ni Moïse ni les prophètes, ils ne croiront pas davantage quelqu'un qui ressuscitera d'entre les morts pour aller à eux.

Frère Hermant venait souvent visiter le malade au sort duquel il s'intéressait de plus en plus. Souvent déjà nous avons pu constater sa délicate charité envers nos jeunes

gens. Mais nous avons omis de dire que l'humble récollet était doué d'un sens exquis pour la poésie; il possédait le grand art de l'interpréter au point de vue moral et de la mettre à portée des simples et des petits, pour lesquels il avait une paternelle prédilection. Voici, par exemple, comment il racontait ce touchant épisode des derniers moments du pauvre Lazare ⁽¹⁾.

Un jour que le pauvre Lazare était couché sur le seuil de la maison du mauvais riche, livrant aux chiens ses plaies à lécher, vint un homme pauvre aussi, un journalier, nommé Zadock, qui, le voyant dans un tel état de misère, se sentit ému au fond du cœur, et lui dit : « Je ne puis rien te donner, car je suis aussi dénué que toi et j'ai beaucoup d'enfants à nourrir, mais du moins je ne porte pas ces plaies. Ainsi laisse-moi te procurer quelque soulagement, comme le font ces animaux qui semblent seuls avoir pitié de toi, et vis-à-vis desquels je ne veux pas être plus longtemps forcé de rougir. »

Et en parlant ainsi, une larme brillait dans le regard ami du bon Zadock; puis il présenta la main à Lazare : « Viens, lui dit-il, viens, j'ai une chaumière; là nous aurons, autant que nous le pourrons, soin de toi, et si ma table me refuse le nécessaire, j'irai pour toi recueillir les miettes tombées de la table du riche. »

Et après ces paroles, Lazare mit la main dans la sienne, et lui répondit : « Je te suis volontiers, car avec ton cœur religieux tu vas m'ouvrir le ciel et adoucir les dernières

(1) Qu'on nous pardonne un anachronisme. L'admirable récit que nous plaçons dans la bouche de frère Hermant est tiré des paraboles de Frédéric Krummacher, né à Tecklenburg, en 1768.

heures de ma vie. Je n'ai plus besoin que de peu de chose, mais je ne veux pas t'enlever la bénédiction qui sera ta récompense. »

Et ils se rendirent sous le toit de chaume de Zadock, et Lazare entra, et Hanna, la femme de Zadock, l'appela le bien-venu et prépara aussitôt pour lui, dans sa petite demeure, un lit de mousse et de feuillage; puis elle et son mari y conduisirent Lazare et le firent coucher, et Hanna lui apporta ensuite une vase plein de lait et le pria de boire.

Mais Lazare lui dit : « Donnez-moi de l'eau, car j'ai une grande soif et au dedans de moi il y a comme une braise ardente. »

Alors Hanna courut à la source et en apporta de l'eau fraîche, que Lazare but avec avidité.

C'était environ l'heure du midi; il faisait très-chaud, et Lazare tomba dans un profond sommeil. Mais pendant qu'il dormait, Hanna et Zadock prenaient soin d'éloigner de lui les mouches, et comme Lazare souriait à travers son sommeil, les deux époux se regardaient l'un l'autre et se disaient : « Ah ! si du moins il pouvait chez nous se guérir ! »

Le pauvre Lazare dormit ainsi quelques heures, et lorsque le jour penchait vers son déclin, il se réveilla et dit : « Bonnes et généreuses gens, comme vous avez bien pris soin de moi ! Je n'ai jamais goûté un plus doux sommeil que celui dont je viens de jouir chez vous. Il me semblait que j'étais porté par des anges. Et cela n'est-il pas vrai ? L'homme simple et plein de charité n'est-il pas un ange de Dieu sur la terre ? vous m'avez procuré les heures les plus paisibles de ma vie. Mon âme est à présent pleine de paix et de bonheur, voilà pourquoi je pense que le moment est venu de m'en retourner dans ma patrie, car la dernière

heure de cette vie pour le pauvre touche au commencement d'une vie céleste. »

Alors Lazare tendit la main à Hanna et à Zadock et se rendormit doucement, et les anges emportèrent son âme vers la demeure des bienheureux. Cependant les deux époux pleurèrent sur lui et l'enterrèrent religieusement.

Et l'ange de Lazare devint l'ange protecteur de Zadock et de sa femme, et lorsque leur dernier jour arriva, il planait auprès d'eux et un souffle léger rafraichissait leur visage et une douce voix leur murmurait ces paroles : « Celui qui a montré de la commisération trouvera aussi de la commisération.

« — Bon Dieu ! » s'écria Jehan au comble de l'émotion, « combien cette parabole est touchante et que de fois » la bonne Hanna, femme de Zadock, m'a fait penser à la » bien-aimée Aubinette ! c'est grand dommage qu'elle ne » soit pas ici pour vous entendre, frère Hermant, mais je » lui apprendrai cette belle histoire et comme moi elle en » sera émerveillée. »

Le digne religieux jouissait de voir l'heureuse impression que venait de produire son récit. Des larmes de pitié, d'amour et d'admiration coulaient des yeux de Jehan. Quelle plus douce récompense le moine pouvait-il espérer ? Un bon conseil, une parole utile, une leçon morale, donnés à propos, sous une forme simple et pittoresque, laissent toujours quelque trace. Le cœur d'un jeune homme ressemble à un terrain vierge et fertile ; cultivez-le avec soin, confiez-lui les divines semences du beau, du vrai, du bon, et avec la grâce et le rayon d'en haut, elles germeront et produiront des fleurs parfumées et des fruits savoureux.

FLEURS DES CHAMPS.

Elle est là ! son souris me défend de pleurer,
Son œil ardent de foi m'ordonne d'espérer.

(HÉCÉSIPPE MOREAU.)

Les chansons sont les vases où les peuples déposent
la poésie de leurs sentiments et l'espoir de leur pensée.

(MIROSLAWSKI.)

La santé de Jehan ne s'améliorait pas ; sauf les mains, restées intactes, la lèpre continuait ses ravages. Le printemps avait, il est vrai, exercé une influence salubre sur l'esprit du malade, mais la débilité du corps allait en augmentant ; il fut obligé de garder le lit. Le dévouement d'AubINETTE se multipliait, elle trouvait le moyen de venir plus souvent à l'hospice ; par une sorte d'intuition du cœur, soit qu'il goûtât un instant les bienfaits du sommeil, soit qu'il fût assailli par la souffrance, Jehan était chaque fois averti de l'arrivée de son bon ange, et longtemps avant que son pied léger se fût posé sur le seuil de sa chambrette, un sourire de bonheur illuminait sa physionomie, son âme se réveillait doucement ; ainsi l'on voit une fleur mourante relever un instant son front pâle au contact de l'invisible rosée. Oh ! combien elle lui était douce et chère la présence de l'orpheline !

Souvent encore Jehan priait son amie de lui faire entendre l'un ou l'autre des chants qu'elle savait si bien moduler. Alors, semblable à une jeune mère qui, pour

endormir les souffrances de son premier né, se sert de paroles magiques, rythmées sur un air doux et plaintif, Aubinette puisait dans son gentil répertoire :

Le petit pâtre et le pauvre.

Un jour qu'un pauvre était couché
Et sommeillait sur la bruyère,
Un enfant près de lui penché
Murmurait d'une voix légère :
« Il dort, sans doute le besoin
» Et la fatigue en sont la cause.
» Sur lui veillons avec grand soin
» Pendant que mon troupeau repose.

» Et quand il se réveillera
» Je lui dirai : — Chez nous, viens vite.
» Mon bon père te donnera
» Du lait, du pain et puis le gîte.
» Jésus! qu'il semble malheureux!
» Que pâle et sombre est son visage!
» Voyez! ses pieds sont tout poudreux
» Et meurtris par un long voyage...

» Mais il sourit en sommeillant,
» Et son front devient moins sévère...
» Sans doute qu'un rêve brillant
» Lui fait oublier sa misère.
» Ah! je voudrais de tout mon cœur
» Aider à soulager sa peine!
» Contre l'insecte et la chaleur
» Agitons ce rameau de chêne... »

Ici, le pauvre ouvrit les yeux,
Et peut-être il rêvait encore,
Disant : « Oh! cher ange des cieux
» Vous venez quand je vous implore!
» J'étais vaincu par le malheur,
» Qu'avais-je fait de mon courage?
» Oui! c'est Jésus, notre Sauveur,
» Qui vous a mis sur mon passage!... »

On connaît l'exquise sensibilité de certains malades, un rien suffit pour la provoquer. Ce chant était à peine achevé et déjà le visage du pauvre Jehan était inondé de larmes. D'une voix, altérée par son émotion, il murmura plusieurs fois les deux derniers vers de la ballade, mais en les appliquant dans son cœur, à notre chère petite orpheline :

Oui, c'est Jésus, notre Sauveur,
Qui vous a mis sur mon passage...

AubINETTE savait de longue date, hélas ! à quel point son ami aimait les fleurs des champs. Combien de fois elle en avait reçu de sa main ! mais aujourd'hui les rôles étaient intervertis, c'était elle qui les cueillait et les offrait avec amour. Elle ne fut pas trompée dans son attente le jour où elle apporta au malade un bouquet de violettes, écloses dans le fond de Vedeur. Ce fut un ravissement pour le malheureux garçon ; longtemps il le contempla, ce cher bouquet, n'osant, crainte de le ternir d'un souffle, l'approcher de ses lèvres pâles... Pensez donc ! ces fleurs, aux corolles si délicatement veloutées, s'ouvrant sur un cœur d'or, d'où s'exhale un suave parfum, lui rappelaient subitement des souvenirs qui l'attendrissaient jusqu'au fond de l'âme. Le pauvre jardinier pleura longtemps et l'orpheline ne put s'empêcher de l'imiter, lorsque, à la prière de Jehan, elle mit le bouquet dans un verre pour le placer ensuite près de l'image du Christ.

Dieu d'amour et de bonté ! Toi de qui nous vient la radieuse saison que tant de millions d'êtres saluent avec joie et reconnaissance, ne feras-tu pas un miracle en faveur

de Jehan et d'AubINETTE ? Seront-ils seuls exclus de tes paternels bienfaits ?...

Aux violettes, Jehan vit succéder les odorantes primevères, la jacinthe sauvage aux clochettes embaumées, les *passeroses* ⁽¹⁾, puis les *Vergissmeinnicht*, dont le tendre azur rappelait les yeux de la bien-aimée; mais, hélas! en même temps aussi, les appréhensions et les inquiétudes de celle-ci augmentaient chaque jour. Cependant, elle n'avait garde d'en rien faire paraître, au contraire, elle prolongeait ses visites à La Hesse; ses visites! elles seules prolongeaient les jours de l'infortuné. La voir coudre ou tricoter auprès de son chevet, faire la prière en commun, entendre sa voix moduler un chant des montagnes; recevoir ses soins, plus doux que ceux d'une sœur, quelles consolations pour Jehan! — « O mon AubINETTE ! disait-il souvent, inspiré par la reconnaissance, » votre inépuisable charité envers moi se montre sous des » aspects toujours nouveaux et toujours plus tendres : » charité d'attentions, charité de prières, charité de » larmes, charité de paroles, charité de fleurs, charité » d'amour céleste, charité d'espérance, rien n'est oublié... » Comme l'abeille au sein du calice embaumé des fleurs, » votre cœur se délecte dans les sentiments généreux. » AubINETTE, c'est par vous seule que je respire et que je » vis... Oh! j'en suis sûr; en ce moment, l'ange des » bonnes œuvres vous tresse sa plus belle couronne! »

(1) A Durbuy on donne ce joli nom au Muguet dont le suave parfum surpasse, en effet, celui de la reine des fleurs.

LES HEUREUX ÉPOUX.

Ses yeux m'avaient conté toute l'histoire avant qu'elle
n'eût ouvert la bouche. (STERNE.)

Pour vous, en souriant, les Anges
Préparent déjà le foyer,
On dit que leurs chastes phalanges
Chaque soir y viennent prier !
Comtesse, la sainte Madone
De ses mains tressa la couronne
Qui doit ceindre ton front joyeux :
Au château quand le jour vient luire,
L'on a vu glisser un sourire
Sur les images des aïeux.
(A. VAN WEDDINGEN.)

Une grande fête se prépare au château de Durbuy ; le comte et la comtesse de Mirecourt, nouvellement mariés, se disposent à venir passer plusieurs jours chez leurs nobles parents ; la petite garnison de Durbuy ⁽¹⁾, composée de lansquenets et d'arquebusiers, est sous les armes et dans sa plus belle tenue. Bourgeois et vassaux se sont également mis en frais pour la réception des nouveaux époux. L'avenue que le cortège doit suivre pour entrer à Durbuy est jonchée de verdure et de fleurs, elle est, en outre, bor-

(1) Le 17 avril 1673, un parti d'environ 6 à 700 chevaux et dragons de la garnison de Liège et de Maestricht est venu à Durbuy pour enlever la garnison d'Espagne qui était à Durbuy et nonobstant que la ville se trouvait sous la contribution du roi de France, une maison au pied du château, et trois autres joignantes ont été pillées et brûlées.

(Testament de feu Natalis Dubois, lequel avait été *primus*, grand docteur en théologie et professeur régent à l'Université de Louvain.)

déc de sapins nouvellement coupés, reliés entre eux par des tentures d'étoffes de couleurs diverses ; la plupart des maisons sont pavoisées de banderolles, de fleurs et de drapeaux. Aux fenêtres, les femmes et les filles des notables et des bourgeois, parées de leurs plus beaux atours, attendent impatiemment la venue des époux.

Tout à coup les douze couleuvrines placées sur les remparts du château ⁽¹⁾ grondèrent à la fois ; leur détonation, rendue plus puissante par la nature des lieux, se répercuta sourdement et pendant quelques secondes dans les profondeurs de la vallée, en faisant tressaillir les rochers sur leur base séculaire. Au même instant, le comte de Groobendoncq, ayant à sa gauche la belle et heureuse Alice, à sa droite le comte de Mirecourt, tous trois à cheval, paraissent sur la hauteur qui domine Rome et Durbuy ; ils sont suivis d'une nombreuse et brillante escorte de damoiselles et de chevaliers.

Après les félicitations et les souhaits de bienvenue que le premier magistrat leur adresse au nom de la petite ville, les époux et tous ceux qui les accompagnent descendent la côte rapide ; les acclamations les plus cordiales se font entendre sur leur passage. Mais aussi la jeune mariée était aimée et connue de tous, sa charité envers les pauvres, son obligeance et son aménité envers tout le monde lui avaient conquis les sympathies générales. Puis elle était si charmante et si distinguée, légèrement assise et cambrée dans son frais costume d'amazone, sur la blanche haquenée

(1) Ce fut dans la première quinzaine d'août 1675 que la forteresse et les tours du château de Durbuy furent démolies.

qu'elle dirigeait avec grâce. La bonne mine de son époux, la joie qu'il semblait ressentir de cette ovation, dont il attribuait l'honneur à sa compagne, tout contribuait à donner à cette fête plus d'éclat, d'entrain et de magnificence.

Nos lecteurs l'auront sans doute deviné; les vœux d'Alice étaient comblés; elle était unie à son bien-aimé, dont l'unique frère venait de mourir presque subitement à Paris. Raoul, restant le seul survivant de la famille, avait hérité du titre et du domaine de son frère défunt ⁽¹⁾, en sorte que désormais toutes les difficultés étant aplanies, le père d'Alice avait consenti à l'union des deux fidèles amants.

Venez tous... ils sont là sous l'arcade fleurie.

Salut aux époux bien-aimés !

Oui, cette fois encor, tous les yeux sont charmés.

La France de ses fleurs orne notre patrie ;

Faisons monter nos chants dans les airs embaumés.

Salut, trois fois salut aux époux bien-aimés ! ⁽²⁾

Pas plus que l'humble chaume, le palais n'échappe aux vicissitudes humaines. Le jeune fils du comte de Groo-

⁽¹⁾ Venant le dit fils aîné à mourir sans enfans après le décès de son dit pere, le dit droit d'Aynese viendrot estre partagé entre les aultres frères et seures, bien entendu que à la seure ne viendrat que la moittié aultant que à un fils, ou bien à un fils aultant qu'à deux frères.

Et vesnant l'aîné à mourir devant son pere, sans hoirs mals, le 2^{me} fils aurat ledit droit d'aynese après la morte du dit pere, ou bien le 3^{me} ou 4^{me} fils, si les aultres plus aînés sont décédés auparavant.

(Lettres patentes de confirmations des privilèges accordées par l'Archiduc Albert et l'Infante Isabelle à la noblesse du pays de Luxembourg. — 9^{bre} 1600.

⁽²⁾ Pages détachées. — Ovation. — Benoît Quinet.

bendoneq tomba tout à coup gravement malade. Quelles appréhensions, quelle douleur pour la noble famille! Florent était son unique héritier!

M. Van Duerne, le plus célèbre médecin de Bruxelles, et ami du comte, fut instamment prié de se rendre en toute hâte à Durbuy. Deux jours ne s'étaient pas écoulés qu'un postillon, vêtu de bleu, sonnant du cor, conduisant une voiture couverte de poussière arrivait au grand trot dans l'antique cité et descendait M. Van Duerne au château.

Le docteur examina attentivement l'intéressant malade et fut d'avis qu'il était urgent de le faire transporter, sans aucun retard, dans une ville du midi de la France, afin d'arrêter les progrès de la maladie.

A son retour à Durbuy, la bonne Alice n'avait pas manqué de s'informer d'Aubinette. Elle fut extrêmement affligée en apprenant que les soins et l'abnégation de l'orpheline n'avaient jusqu'à ce jour produit aucun résultat sérieux, si ce n'est au point de vue moral. La comtesse ne pouvait manquer, d'accord avec Raoul et ses nobles hôtes, d'intéresser l'illustre médecin au sort de l'infortuné Jehan! Alice s'acquitta de ce soin avec une éloquence qui puisait sa source dans un cœur largement ouvert à la sympathie et à la pitié.

LA JEUNE COMTESSE DE MIRECOURT CHEZ AUBINETTE.

Le souvenir d'une bonne action est un parfum qui em-
baume le chemin de la vie. (***)

La reconnaissance est le seul trésor du pauvre.
(SHAKSPEARE.)

AubINETTE avait peut-être été la seule personne de Durbuy qui s'était abstenue de prendre part aux fêtes données aux jeunes époux. Hélas, hélas ! que lui importait, dans sa douloureuse position, les danses et les jeux qui eurent lieu à cette occasion ?

Le lendemain de ce beau jour, pour l'heureuse Alice, notre chère petite orpheline filait dans sa chambrette et songeait au malheureux Jehan, quand soudain elle vit entrer l'aimable comtesse de Mirecourt qui, après lui avoir serré affectueusement les mains, lui confia les bonnes résolutions prises la veille, au château, à l'égard de Jehan.

Éclatant en pleurs, pâle et tremblante comme la blanche étoffe qui ornait son sein¹, AubINETTE s'affaissa sur les genoux. Elle resta longtemps, longtemps sans pouvoir articuler un mot ; enfin, elle dit, en joignant les mains :
« Soyez mille fois bénie, comme vous le méritez, madame !
» Quoi ! mon bien-aimé vous devrait sa guérison ?... Oh !
» tenez, je n'ose y croire !

» — Il faut espérer, il faut croire, chère AubINETTE !

» sans doute, mieux que moi, oh ! vous le savez, Dieu est
» tout-puissant.

» — Oui, oui, madame ! Mais, avant tout, je veux
» espérer qu'il vous récompensera au centuple de votre
» charité envers nous.

» — N'en doutez point, chère Aubinette, je suis si heu-
» reuse de vous être utile ! Ne vous ai-je pas, naguère,
» témoigné ma sympathie ? Mais, aujourd'hui ! votre admi-
» rable dévouement vous mérite toute mon estime. »

Et, voulant éviter de nouveaux remerciements, Alice, ce véritable type de noblesse, interrogea l'orpheline sur plusieurs points relatifs à Jehan que le médecin désirait connaître avant de se livrer à une étude approfondie sur l'état du malade. Et bientôt elle prit congé de la jeune fille qui s'empressa d'aller réjouir le cœur de sa mère adoptive en lui apprenant l'heureuse, l'inespérée nouvelle.

LE BON DOCTEUR.

I

Paix sur la terre aux hommes de bonne volonté.

(L'ÉVANGILE.)

Tout est possible à celui qui croit.

(S. MATHIEU.)

Dans toutes les directions nous rencontrons bientôt une limite où le flambeau de la science ne jette plus de clarté, et au delà de laquelle il ne reste pour nous guider que le flambeau de la foi.

(DOCTEUR L. J. HUBERT.)

Le lendemain, au lever d'un beau jour, l'orpheline eut des ailes pour gravir le sommet de La Hesse.

Aubinette, ah ! Aubinette ! quelques heures avaient bien changé le cours de ses pensées ! Mon Dieu ! ce matin que lui voulait la Nature ? Est-ce qu'elle savait aussi l'événement ? Il semblait à la jeune fille qu'elle lui en sût gré ; elle regardait passer l'héroïque enfant avec son plus charmant sourire, son plus doux parfum, avec sa lumière la plus chatoyante.

En franchissant le seuil du sombre hospice, sa joie et sa confiance étaient si parfaites qu'elle parvint un instant à les faire partager à son ami ; elle venait de lui faire le récit animé de son entretien avec Alice et des cures merveilleuses qui avaient rendu le nom de M. Van Duerné, si cher et si populaire dans notre vieille Belgique ; mais, hélas !

Jehan ne tarda point à retomber dans son état de prostration.

Un peu plus tard, le docteur était en vue de La Hesse. Aubinette, en l'apercevant, se sentit bien plus rassurée encore ! Quelle haute intelligence, quelle bonté communicative se lisaient sur ses nobles traits !

M. Van Duerne approchait de la soixantaine, et son déclin attestait une existence dignement remplie. Sa tête ressemblait à une belle sculpture de Saint Pierre pour les lignes et le contour ; le frontal était chauve et un cercle de cheveux blancs, frisés, ceignait sa nudité comme un touchant diadème.

Le docteur fut reçu par le médecin de La Hesse et par les frères hospitaliers, puis il se rendit immédiatement à la chambrette de Jehan où il resta une bonne demi-heure.

Pendant ce temps, l'orpheline était allée se mettre en prière au fond de la chapelle, devant l'image de Sainte Madeleine, sœur du pauvre Lazare, patronne de la mère de Jehan. Ce qu'elle répandit de pleurs, de supplications et de vœux aux pieds de la fidèle et incomparable amie de Jésus, Dieu seul pouvait les compter et en apprécier la valeur. Elle était tellement absorbée qu'elle n'entendit pas l'ermite entrer dans la chapelle pour allumer le cierge qu'elle venait de lui remettre. Un rayon de soleil éclairait les traits de la jeune chrétienne, sa grande âme rayonnait dans son regard virginal. L'ermite admira l'expression de ferveur et d'ineffable tendresse qui, en ce moment, donnait tant d'éclat à la physionomie de l'orpheline. Il la comparait à un ange descendu des cieux et prêt à y remonter.

En quittant ce lieu béni, Aubinette, suavement embellie

par les rayons de la foi et d'une espérance immortelle, rencontra le bon docteur, et, prompt comme l'éclair, elle s'avança vers lui. A la vue de cette ravissante jeune fille, M. Van Duerne ne put retenir un léger cri d'admiration, et son émotion fut plus grande encore lorsqu'elle se jeta à ses pieds... « Dans votre miséricorde, disait-elle, vous avez » daigné venir au secours d'un pauvre lépreux, comme » s'il avait été votre enfant; laissez-moi vous remercier et » vous bénir pour sa vieille mère qui priera pour vous » jusqu'à la fin de ses jours!

» — Serait-ce la jeune fille dont vous m'avez parlé? » demanda le médecin à ceux qui l'accompagnaient; on lui répondit affirmativement. S'étant retourné vers Aubinette, il continua, fort attendri: « Mon enfant, on ne s'agenouille » que devant Dieu, surtout quand, comme toi, on est digne » de tous les respects de la terre. » Et, de ses mains paternelles, le bon docteur l'aida à se relever en se hâtant d'ajouter: « Maintenant, tu peux être rassurée sur le sort » de ton ami, je réponds de sa guérison. »

Un cri aigu qui remua le cœur de tous les assistants sortit de la poitrine haletante de l'orpheline, il fut suivi de larmes et de sanglots. Son premier mouvement fut de se précipiter vers la couche de Jehan, mais en même temps la gratitude la cloua sur place. Oh! M. Van Duerne eut beau dire et faire pour l'en empêcher, de nouveau elle s'affaissa sur ses genoux, puis dans cette humble posture, elle s'écria ravie, les mains jointes, le cœur palpitant, les yeux fixés avec amour sur le vieux praticien: « Dieu qui » vous a envoyé à notre aide sera éternellement glorifié » par trois cœurs qui n'oublieront jamais vos bienfaits. » Ah! nous ne cesserons de lui demander qu'il prolonge

» vos jours et qu'il vous accorde ensuite la plus belle place
» de son paradis ; nul ne l'aura mieux méritée que vous ! »
Et l'orpheline saisit la main de l'excellent homme pour y
imprimer le touchant baiser de la reconnaissance ; puis,
s'étant relevée, elle bondit avec la légèreté d'une biche vers
la demeure de son ami.

II

A l'époque de cette histoire la maladie connue sous le
nom de la Lèpre était en décroissance et l'art médical
faisait chaque jour des progrès. M. Van Duerne ayant pu
se convaincre, en visitant Jehan avec soin, que les organes
de la vie avaient peu souffert et qu'il était doué d'une
robuste constitution, prescrivit un changement complet de
régime. L'exercice, une nourriture fortifiante, le grand air,
une propreté extrême, des bains sulfureux, telle fut la base
du nouveau traitement dont l'illustre médecin attendait,
avec raison, les meilleurs résultats.

RETOUR A DURBUY.

I

C'est quand on a perdu qu'on sait comment on aime.

(LAMARTINE.)

Du sommet de la roche,
Frères, voyez Durbuy.
Notre mère est bien proche
Quel bonheur aujourd'hui !

Hâtons le pas, notre mère est là-bas !

Hâtons le pas, elle nous tend les bras.

(*Le retour à Durbuy.* — A. DAUFRESNE.)

La confiance était revenue au cœur de Jehan, mais à l'instar des convalescents, il était mélancolique et attendri jusqu'aux larmes au vif sentiment de l'existence qui refluaît dans ses veines, comme un don devenu beaucoup plus précieux par l'idée froide et horrible du trépas encore si proche. Ah ! ce n'était pas seulement le prestige de la vie, si précieuse à son âge, qui le remplissait de gratitude envers son divin Auteur, mais pouvait-il oublier les frères hospitaliers, si bons et si charitables envers lui, aux jours de l'infortune ?

S'il se sentait heureux d'entrevoir la fin de ses tourments et de sa cruelle maladie, c'était surtout pour Aubinette. Comment récompenserait-il l'orpheline de la patience, du courage et de l'abnégation dont elle lui avait donné tant de preuves ? Quel bonheur ! quel bonheur, quand il lui serait enfin permis de mettre tout en œuvre pour acquitter une faible partie de cette dette sacrée !...

Quand Aubinette se rendait maintenant à La Hesse il y avait bien encore quelques bouquets de fleurs dans sa corbeille, mais, le plus souvent, il était rempli d'excellents mets et parfois d'un flacon de vin d'Espagne, envoyés par les soins des charitables hôtes du manoir ⁽¹⁾. Ils contribuèrent au prompt rétablissement de Jehan. Les prévisions du docteur se réalisèrent. On sait avec quelle rapidité la convalescence s'opère et s'achève chez les jeunes sujets. Au bout d'un mois Jehan avait regagné une partie de ses forces, et, chose remarquable! les taches violettes qui marbraient encore un peu ses joues disparaissaient pour ainsi dire à vue d'œil pour faire de nouveau place au charmant incarnat de la santé.

La santé! doux présent qui nous donne le privilège de jouir dans la plénitude de nos sentiments du spectacle si émouvant de la création, à une époque où elle se pare de toutes ses splendeurs; parfums, brises tièdes, atmosphère pure et caressante, vous embrassez tous les êtres, vous les les pénétrez de votre suave haleine et disposez l'homme surtout, ce roi de la terre, par l'intelligence, au recueillement et à la gratitude envers l'Auteur de tant de bienfaits.

Jehan était donc en parfaite voie de guérison. Il va sans dire que son cœur le disposait bien vivement à retourner à Durbuy, et surtout à revoir sa bonne vieille mère qui ne

(1) Nous pourrions citer plusieurs traits de charité de la comtesse de Groobendoncq. La noble dame put longtemps céder à la générosité de son cœur, car Dieu lui permit d'atteindre un grand âge. Sa mort arriva vingt ans après les événements que nous racontons.

Le 31 jour d'octobre 1684, à 3 heures du matin, mourut dans le Seigneur la noble et très-vertueuse dame douairière comtesse de Groobendoncq, du nom de Marguerite, Claire de Noyelles, munie de tous les sacrements de l'Eglise.
(Extrait des actes de l'état civil de Durbuy.)

cessait de prier pour lui, de penser à lui et dont l'impatience égalait la sienne. Depuis une année ils avaient tant souffert séparés l'un de l'autre !

On peut se faire une idée de son ravissement quand, par une matinée de juin, Aubinette dans ses frais et simples atours, le corsage embelli par la première rose du printemps, — elle venait d'éclorre sur l'arbuste chéri planté par Jehan, — vint lui annoncer qu'enfin ils allaient définitivement quitter La Hesse ensemble !... Oh ! leurs préparatifs furent bientôt faits ! après avoir tendrement et ardemment remercié les bons frères hospitaliers et l'ermitte Jean, après leur avoir promis de revenir souvent les voir, les jours de dimanche, ils se séparèrent avec attendrissement.

II

Le calice des fleurs s'ouvre sous le suc nourricier de la rosée.

L'égantier frileux a développé son timide bouton.

Le rossignol, connaissant sa carte géographique, a retrouvé son petit bocage.

L'alouette, perdue dans les airs, entonne son hymne matinal (")

La joie la plus pure, la plus complète, inondait l'âme de nos héros. Jugez-en : quand, cette fois, ils descendirent la montagne, Jehan donnait le bras à sa bien-aimée !

Jehan, qui avait regagné toute sa vigueur, marchait rapidement, entraînant avec lui sa douce compagne. Il respirait avec délices, il allait embrasser sa mère, revoir le rocher natal ! Puis, quel charme, après les jours d'angoisse

et de solitude, de se retrouver libre au sein de l'agreste nature ! Là, tout rêvait, tout chantait, tout s'épanouissait comme dans son cœur. Les genêts balançaient leurs clochettes jaunes, le romarin exhalait ses odeurs sauvages, les bruyères ondulaient leurs fleurs purpurines à la brise, l'alouette portait vers le ciel son hymne joyeux. Jehan racontait son bonheur à tout cela. Il lui semblait que la nature répondait en chœur à ses confidences...

Voulant faire partager ses délicieuses émotions à son amie, il lui proposa de se reposer un instant sur les bords du ruisseau de Sainte Geneviève; assis l'un à côté de l'autre, ils se croyaient sous l'empire d'un songe magique, plongés qu'ils étaient dans l'ivresse de leur félicité et de leur chaste amour; le monde réel avait disparu à leurs yeux, voilés des plus douces larmes.

C'était le matin, mais déjà la chaleur se faisait sentir dans la profonde solitude de Vedeur, et les arômes les plus exquis, quoique sauvages, se dégageaient par son influence des massifs et de tous les recoins du vallon. Les mouches bourdonnaient dans les zones lumineuses où le soleil pénétrait. Tout était parfum, sérénité et mystère. Le cœur de Jehan débordait de prière et d'adoration. Il ne se lassait pas de contempler sa chère et candide Aubinette dont la physionomie angélique reflétait l'influence de ces beaux lieux.

III

Tout se trouve dans les rêveries enchantées où nous plonge le bruit de la cloche natale : religion, famille, patrie et le berceau et la tombe et le passé et l'avenir.

(CHATEAUBRIAND.)

Tout à coup, l'orpheline pâlit affreusement et essaya de retirer sa main de celle de Jehan... Celui-ci, effrayé, lui demanda ce qu'elle avait?... « Mon Dieu ! quel nouveau malheur nous menace?... » Hélas ! il n'était que trop vrai ! le charme venait d'être rompu pour elle !... En levant les yeux vers le ciel, pour lui rendre de nouvelles actions de grâces, Aubinette avait arrêté son regard sur la sombre verdure qui couronne la forêt de Vinet, et, alors, le souvenir du vœu qu'elle y avait fait naguère, traversa son esprit comme une flèche acérée ; elle sentit comme une main glacée se poser sur son cœur brûlant pour en comprimer les battements... Mais la courageuse enfant parvint à dompter sa cuisante émotion et dit : « Mon ami, c'est sans doute » l'effet de la chaleur, n'y prenez pas garde, cela ne sera » rien. » Jehan, comme toujours, la croyant sur parole et la voyant se calmer peu à peu, parla du bonheur que Dieu leur avait réservé et qu'ils goûteraient bientôt.

« Hélas ! qu'est-ce que cette vie où ne manquent jamais » les afflictions et les misères ? Un ennemi n'est pas plutôt » terrassé que deux autres se présentent pour lutter à sa » place ⁽¹⁾. »

(1) L'Imitation de Jésus-Christ.

Hélas! hélas! Aubinette aussi expérimentait encore cette triste vérité...

C'est quand on est sur le point de perdre un objet précieux ou d'être à jamais privé d'une personne chérie et vénérée que l'on en comprend mieux la valeur, les qualités et les rares mérites; que ne donnerait-on pas alors, à quels sacrifices ne consentirait-on pas pour les conserver ou les posséder de nouveau? l'orpheline était dans cette cruelle situation: Un vœu solennel allait irrévocablement la séparer de Jehan, ramené par elle à la santé, à la vie! Jehan! et jamais il ne lui était apparu plus beau, plus aimant et plus sympathique. Jehan! et peut-être ne l'avait-elle jamais autant aimé!... Au milieu du cercle de fer où un amour sans espoir et une félicité perdue la renfermaient, elle ne songeait même pas, la malheureuse enfant, que son sacrifice aurait pour résultat infaillible le désespoir et la mort de celui qu'elle avait si vaillamment disputé jusque-là au tombeau!

Quelle est donc cette puissance mystérieuse et redoutable qui brise nos cœurs, qui se fait un jeu de notre volonté, qui anéantit nos projets, qui bouleverse toutes nos prévisions et qui nous arrache violemment à ce que nous chérissons le plus au monde?...

Raillerie amère de la destinée! c'était pourtant au cœur navré d'Aubinette que Jehan parlait simplement, mais avec la voix du cœur, mais avec l'accent de la vérité, mais avec l'éloquence de l'amour, d'une union future et charmante! Il lui disait qu'il existait dans la vie paisible, à l'ombre du foyer domestique, des joies pures, innocentes, profondes dont toutes les émotions touchaient aux dernières fibres du cœur: qu'une famille unie, aimante et vertueuse est un spectacle digne des anges... Qui donc lui avait révélé le

secret de ces merveilles de l'âme, de ces frais et ravissants tableaux de l'amour conjugal ?

Et la désolée orpheline, notre chère petite Aubinette, cachant son visage dans ses mains tremblantes, pleurait, pleurait silencieusement...

Et lui, Jehan, se méprenant sur la véritable cause de cette puissante émotion, lui, ne pouvait comprendre qu'au lieu du baume de la joie il versait à pleins bords la coupe de fiel et d'amertume dans le cœur de l'infortunée...

Pauvre Aubinette, pauvre Jehan !

Ainsi le rossignol module harmonieusement la cantilène du printemps et de l'amour, pendant que sa petite compagne, dont il se sait aimé, dont il se croit écouté avec bonheur se débat et gémit dans les rets de l'oiseleur.

Autre rapprochement bizarre ! En ce moment, la cloche de l'église de Durbuy retentit tristement dans les airs mettant chaque fois un intervalle après avoir sonné trois coups. Les jeunes gens tressaillirent, puis, s'étant signés, ils dirent un *Pater* et un *Memento* ; la cloche leur annonçait que l'âme d'un fidèle venait de remonter à Dieu. Aubinette crut que cette circonstance fortuite était un nouveau et mystérieux présage de sa destinée. La cloche de La Hesse avait annoncé le salut de Jehan, celle de Durbuy sonnait sans doute le glas des espérances d'Aubinette...

Hâtons-nous de le dire cependant, la jeune chrétienne ne regrettait point d'avoir fait ce vœu héroïque ; sa vive piété lui donnait la certitude que le salut de Jehan était dû à l'intervention divine et que le sacrifice de son amour devait en être le prix. De bonne heure, elle avait appris à céder sans murmure à la nécessité et à se résigner aux volontés du Très-Haut. Si pendant le cours de cette belle matinée,

entraînée par son bon cœur, le charme de la saison et les douces influences d'un amour partagé, elle avait oublié sa promesse, à cette heure, que la raison lui était revenue, et que de nouveau elle avait repris possession d'elle-même, l'orpheline, confiante dans le Seigneur, était bien résolue à remplir fidèlement le vœu spontané que son cœur généreux lui avait fait contracter.

Heureusement pour Aubinette, elle parvint à imprimer un autre cours aux pensées de Jehan ; ils quittèrent le val-lon, discret témoin de leurs confidences, et, peu de temps après, Jehan se retrouvait dans les bras de sa vénérable mère, dont les cris joyeux, les ardents baisers, les tendres appellations, les larmes abondantes témoignaient d'un bonheur infini... Aubinette, toujours généreuse, s'oubliait dans la muette contemplation de ce touchant tableau et elle songeait que la Providence dédommage de tous les sacrifices que l'on fait d'un cœur humble et désintéressé, lorsque Madeleine, ayant donné un dernier baiser à son fils, vint brusquement à elle et l'attirant sur son cœur : « Mon enfant, mon enfant ! s'écria-t-elle, c'est grâce à toi, à toi seule, que mon bien-aimé fils a été sauvé ; c'est grâce à ton saint dévouement que je puis le revoir, le contempler et l'embrasser de nouveau ! Vois donc ! comme il est beau, heureux et brillant de santé ! Ah ! notre bonheur à tous deux, c'est-à-dire à nous trois ! voilà ton œuvre chérie, elle me fera revivre. Oh ! chère Aubinette, mon cœur plein d'amour et de reconnaissance pour toi me le crie : en ce moment, notre bon Jésus joint ses remerciements à ceux de ta vieille mère, il fait plus, ô ma bien-aimée et héroïque enfant, il te bénit des deux mains ! »

L'orpheline resta d'abord muette et interdite en présence

de ces brûlants témoignages d'une fervente affection, mais éclatant tout à coup en larmes, elle répondit à l'étreinte de la mère de Jehan; celui-ci, au comble de l'émotion, s'affaissa sur ses genoux au pied de ces deux anges qui se tenaient étroitement enlacées, saisit l'une des mains de chacune d'elles et les mouillant tour à tour de baisers et de larmes, il murmura lentement, dans une sorte d'extase :

« Aubinette, voilà votre ouvrage... Oui, grâce à vous, la
» Providence nous a réunis pour ne plus nous séparer...
» Maman, Aubinette, que le bon Dieu est mille fois bon !
» nous allons être si heureux ensemble!... Maman... chère
» Aubinette, nous nous aimerons tant! Oh! toujours... »

CONCLUSION.

Le voir bon chrétien, honnête homme, marié, en voie de salut : tout son espoir, tout son désir, toutes ses prières s'étaient bornées là. Et si Dieu lui eût accordé cette grâce, il lui semblait qu'elle serait morte heureuse.

(L'ABBÉ BOUGAUD.)

Ces émotions filiales, ces liens de famille si forts, si intimes sont le fondement de toute bienveillance. C'est là que se réfugie l'amour maternel, le plus profond, le plus sincère, le plus naturel des amours; celui dont tous les souvenirs, toutes les sympathies redoublent la puissance et consolident la durée.

(CH. LAMB.)

Le lendemain du jour où l'orpheline avait fait le vœu dont les conséquences allaient être si graves, elle s'était empressée de le confier au frère Hermant, son confesseur. Celui-ci en éprouva du chagrin et de l'inquiétude, car avec la parfaite connaissance qu'il avait du caractère et du cœur des jeunes gens, il entrevoyait que de nouvelles et pénibles complications allaient surgir, dans le cas où Jehan viendrait à se rétablir. Que faire alors? Au fond, cependant, il n'avait qu'un faible espoir dans la guérison de Jehan et si ce dernier venait à succomber il ne doutait pas que les religieuses de Durbuy feraient une excellente acquisition dans la personne de la pieuse et dévouée orpheline. Les soins de son ministère l'avaient distrait de ce sujet, mais apprenant que Jehan était hors de danger, il se l'était rappelé subitement et il s'en émut beaucoup : d'une part, il était persuadé que la loyale Aubinette tiendrait sa promesse et de l'autre, que

Jehan n'aurait, certes, pas le courage de supporter un coup si terrible et si inattendu.

Sur ces entrefaites le comte de Groobendoneq eut besoin d'une personne de confiance pour remettre un message important à son frère, Monseigneur l'évêque de Namur ⁽¹⁾ ; le digne Hermant, que le châtelain avait prié de se charger de ce soin, y consentit d'autant plus volontiers que le voyage lui fournirait l'occasion de demander une solution concernant le vœu fait par l'orpheline de Durbuy.

Le vénérable prélat, parfaitement renseigné sur toutes les circonstances qui avaient précédé et suivi le vœu de la jeune fille, n'hésita point à déclarer qu'il l'en relevait complètement. De plus, il daigna remettre au moine un autographe revêtu du sceau épiscopal qui autorisait sire ⁽²⁾ Rémaelo Moncinelli, alors curé de Durbuy, à consacrer l'union de Jehan et d'AubINETTE. Ah ! cet excellent frère Hermant ! de quel pas allègre et diligent il reprend le chemin de Durbuy ! Tenez, le voilà déjà en vue des escaliers de Sainte Marguerite ⁽³⁾ ! avant qu'il s'y engage, vite ! devançons-le ; n'êtes-vous pas un peu désireuses, mes aimables lectrices, de savoir dans quelles dispositions il trouvera notre chère petite héroïne ?

Eh bien, voyez, hélas !... Elle vient de revêtir ses habits

(1) Le 20 novembre 1671, Monseigneur le comte de Groobendoneq venait, en grande pompe, bénir l'église des religieuses de Durbuy ; une messe solennelle y fut célébrée par lui pour la première fois.

(2) On donnait alors ce titre aux curés et aux vicaires du Luxembourg.

(3) Vrai sentier de montagnard : difficile, étroit, hardi, dangereux même, mais d'un pittoresque ! Il est situé à l'ouest de Durbuy et tracé sur le flanc d'un immense rocher à pic dont la base est baignée par les eaux du torrent, profondes et bruyantes en ce sauvage endroit.

de deuil; sur la petite table, à ses côtés, sont les froids ciseaux prêts à dépouiller sa tête blonde de leur soyeux diadème. Elle est seule dans sa pauvre petite chambre; son front est mélancoliquement incliné sur un livre de prières et chaque feuillet qu'elle tourne voit tomber une de ses larmes. Ce livre est celui dans lequel Jehan lisait et priait dans la chapelle de La Hesse. Elle ne lit pas cependant, elle regarde et soupire. Ce livre est comme un petit herbier où les fleurs et les feuilles détachées naguère de leurs tiges par Aubinette, semblent revivre une seconde fois, tant une main amie les a traitées délicatement pour les fixer sur les pages, en guise de souvenirs; ces pages aimées, où les yeux de l'orpheline s'arrêtent tout attendris en songéant que ces humbles défunttes représentent aussi une partie de ses jours écoulés! Les brises printanières les ont caressées, le soleil a teint leurs couleurs, la rosée céleste les a vivifiées, l'oiseau a chanté et plané au-dessus de leurs corolles; doux et pénétrant comme l'encens de la vieille église, leur parfum s'est envolé vers Dieu et les voilà encore, grâce à Jehan, les voilà, les pauvrettes! cueillies depuis des semaines, qui simulent encore la vie à s'y méprendre...

« Pauvre Jehan! combien et tendrement il m'a toujours aimée! hélas!... » Elle dit et tombe dans une profonde rêverie. Le livre reste immobile sur ses genoux. Mais, à présent, que fait donc notre chère petite Aubinette? à présent! elle a un peu relevé la tête et ses yeux bleus restent obstinément fixés sur la froide muraille qui la sépare du fils de celle à qui elle donnait le doux nom de mère! Deux grosses larmes descendent lentement sur ses joues pâles, elle croise ses beaux bras sur sa poitrine comme pour contenir son cœur, car il lui semble qu'il se

brise de douleur et d'amour ; sa bouche va s'entr'ouvrir pour murmurer un dernier et solennel adieu à Jehan, l'aimable ami de son enfance, à celui que, vivant, elle a tiré des ombres de la mort ; elle va s'emparer des fatals ciseaux...

Mais soudain, la voix de frère Hermant se fait entendre ; cette voix a un tel accent de joie et de triomphe que l'orpheline tressaille involontairement sur son escabeau ; elle se lève brusquement comme mue par un ressort : « Aubinette ! Jehan ! Madeleine ! » répète la voix plus impatiente et plus impérieuse, sur le seuil des deux chaumières... Une minute après ils étaient réunis, tous les quatre, dans la chambre de la veuve...

Notre plume est impuissante à reproduire la scène qui suivit l'arrivée de frère Hermant. Lecteur, si, comme nous n'en doutons pas, tu possèdes un bon cœur, il suppléera à notre insuffisance. Nous nous bornerons à dire que le mariage d'Aubinette avec Jehan eut lieu le jour de la S^{te} Madeleine, que le comte et la comtesse de Mirecourt signèrent au contrat et qu'enfin, par une grâce toute spéciale, le frère Hermant présida à la cérémonie nuptiale. Nous ajouterons qu'un an après cette heureuse union, vers la fin d'une magnifique soirée d'été et sur le seuil des deux chaumières qui, alors, ne formaient qu'une seule habitation, la bonne Madeleine, devenue aïeule, berçait de sa main tremblante un charmant petit garçon, pendant que Jehan et Aubinette, les mains entrelacées près de ce cher petit groupe, le contemplaient avec un ravissement indicible.

Ainsi Dieu aima, éprouva et récompensa le bon Jehan et la dévouée orpheline de Durbuy.

ÉPILOGUE.

Le Seigneur est admirable sur les hauts lieux.

(Ps. DAVID.)

On pourrait appeler la charité le ciment de tout édifice social ou religieux. La foi fournit les pierres, mais la charité les unit. Jamais association n'a eu quelque durée lorsque la charité en était absente ; remarquons-le, en effet, les œuvres de l'esprit divisent, tandis que les œuvres de charité unissent.

(G. STINGHAMER.)

En rappelant le sublime dévouement inspiré par la charité à une humble fille du peuple, nous avons essayé de mettre en lumière quelques faits historiques relatifs à l'une de nos plus anciennes villes. Les mœurs, les lois, les coutumes que nous venons d'esquisser sont identiques à celles des autres localités du Luxembourg ; elles peuvent donc leur offrir un certain intérêt.

Par exemple, l'établissement créé à La Hesse n'est, certes, pas le seul de cette antique contrée ; il en est plusieurs qui remontent également à ce moyen âge si méconnu et si calomnié de nos jours. Quel bonheur, pour nous, d'orner d'agrestes fleurs les monuments dus à la piété de nos ancêtres !

Le nom du fondateur de La Hesse ne nous a pas été transmis, mais il est avéré que c'était un seigneur de Durbuy ; un véritable chrétien qui mettait en usage cette

maxime évangélique : « Que ta main gauche ignore ce que donnera ta main droite. » Son nom, connu de Dieu seul, est certainement écrit en lettres d'or dans le ciel, puis, ici-bas des générations de pauvres gens auront profité de son œuvre bénie et prié ardemment pour celui qui l'avait établie.

Son œuvre ! ô chrétiens, ô montagnards ! voyez ! elle est là, plus belle et plus florissante que jamais, avec son étoile d'immortalité au front. Chaque jour encore, comme d'une source féconde, il en découle d'interminables bienfaits.

Dès lors, que nous importe un nom plus ou moins éclatant ? Celui qui l'a porté, ce nom, appartient à l'humanité ; elle lui a donné ce qu'elle pouvait offrir de plus splendide : la sincère reconnaissance du pauvre.

Cher Durbuy, antique cité ! combien d'événements se sont passés au milieu de ton enceinte granitique ! Que sont devenus tes anciens comtes, tes barons bardés de fer, tes châtelaines vêtues de soie et de velours, tes ménestrels célébrant ton hospitalité patriarcale et tes chevaleresques exploits ? Où sont tes quatre églises, ton manoir aux tourelles gothiques, tes remparts si vaillamment défendus contre l'ennemi ; en un mot, qu'as-tu fait de ta vieille renommée et de ta gloire ?

Hélas ! tout est tombé en ruine, tout est enseveli dans la solitude et dans un profond oubli. Mais non ! la religion hante volontiers les sommets des montagnes, celui de La Hesse, à jamais consacré par elle, reste debout pour nous remémorer l'une des plus belles pages des temps reculés, une œuvre de charité, une œuvre chrétienne pour tout dire.... Oui, avec l'aide de Dieu, l'œuvre fondée au

moyen âge subsistera aussi longtemps que nos rochers séculaires, c'est-à-dire tant qu'il y aura un montagnard dévoué à l'honneur, au saint respect de ses aïeux et à la Foi.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

	Pages.
Durbuy.	1
La châtelaine et sa nièce	5
Le comte de Groobendoneq	15
Le nouveau couvent	19
Au bord du torrent	25
<i>Le chant de la fileuse</i> (chanson)	24
Aubinette et Jehan	29
<i>Les feux de la Saint Martin</i> (chanson).	58
Frère Hermant	59
Les fiançailles	43
<i>Le rêve de l'enfant</i> (chanson).	50
Le payement de la dime.	59
La prière d'Alice.	68
La mère de Jehan	71
Causerie	77
Les épreuves	85
L'hospice de La Hesse	95
Alice à sa tante	115

	Pages,
Aubinette visite Jehan	416
<i>Parabole de Krummacher</i>	426
Fleurs des champs	429
<i>Le petit pâtre et le pauvre</i> (ballade).	450
Les heureux époux	453
La jeune comtesse de Mirecourt chez Aubinette	457
Le bon docteur	459
Retour à Durbuy.	443
Conclusion.	452
Épilogue	456
